




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





C. 1. 2.
h

Bought from
Librairie des Pas-Perdus

LETTRES

D'E

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR;

Depuis 1753 jusqu'à 1762, inclusivement.

Née 1722 mort 17[illegible]

TOME PREMIER.



A LONDRES,
Chez G. OWEN, Fleet-Street; et CADELL, dans le Strand.

M. DCC. LXXII.



PRÉFACE.

PEu importe au Lecteur de ces Lettres qui ait été le pere, ou l'époux de celle qui les a écrites. Tout le monde ſait, ſans ſe ſoucier, que l'un étoit un gros Boucher de Paris, nommé Poiſſon, & l'autre Mr. le Normand d'Étioles, Fermier-général, qui perdit ſon épouſe dans la Marquiſe de POMPADOUR; que ſous ce nom elle tenoit le timon de l'État pendant

plus de vingt ans, & qu'elle mourut d'ennui, ſinon de remords, âgée de 44, en 1764.

Dans une de nos Lettres, Madame mentionne des Mémoires qui ne devoient voir le jour que lorſqu'elle ne le verroit plus; mais, ſoit qu'elle n'ait pu les achever (& qui peut achever ſes propres Mémoires?) ſoit qu'elle ne parlât que de ces Lettres, où elle ſe plaiſoit tant, & où le public doit tant ſe plaire, ſes

meilleurs Mémoires feront toujours fes Lettres. On y voit les traits naïfs de fon cœur & de fon efprit, les refforts mêmes de fa conduite publique & particuliere ; de forte qu'elles ne laiffent point à douter qui en foit l'auteur, & qu'elles ne nous permettent plus de nous étonner de l'étendue permanente de fon pouvoir. Au refte, l'Editeur a racheté ce Recueil d'entre les mains de l'Exécuteur du Secretaire de

Madame, lequel vient de mourir en Hollande, ſans oſer violer le ſecret qu'il avoit apparemment juré à ſa maîtreſſe.

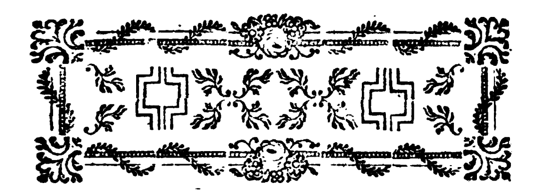
Pluſieurs perſonnes illuſtres auxquelles les lettres ſe ſont adreſſées, ſont encore en état de produire leurs propres originaux; mais perſonne ne pouvoit en recueillir toutes les copies, excepté celui ſeul qui les avait authentiquées.

De tous les genres d'écrire l'épiſtolaire eſt le plus

important comme le plus naturel ; & de tous les Recueils de Lettres dont les Dames Françoiſes aient enrichi leur langue, il n'y a peut-être pas un qui faſſe éclater plus conſtamment que celui-ci une morale pure, un eſprit brillant, les ſentimens tendres & généreux, le ſtyle aiſé & élégant.

Pour rendre ces Lettres d'une utilité plus étendue, le propriétaire les a lui-même traduites en An-

glois, dans la vue non-ſeulement de complaire, s'il étoit poſſible, également aux deux Nations rivales en eſprit comme dans le commerce; mais d'en augmenter l'amitié & l'eſtime mutuelle, en facilitant par les moyens les plus agréables & les plus efficaces la connoiſſance réciproque de leurs langues.



LETTRES
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR.



LETTRES I.

Au Duc de MIREPOIX. 1753.

VOs Lettres, Monfieur le Duc, me font toujours plaifir, comme vous favez : j'aime beaucoup ces petites bagatelles que vous m'avez choifies & envoyées, parce qu'elles viennent de vous : elles n'ont certainement pas d'autre mérite

Les Anglois ne ſavent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. Je vous plains ſincerement d'être obligé de vivre dans le pays du *rosbif* & de l'inſolence. Je ne doute pas que vous ne ſoyez encore plus expoſé que nous aux mauvaiſes chicanes & mauvais raiſonnemens de ces fiers inſulaires : il paroît qu'ils veulent la guerre ; tout leur embarras eſt de trouver un prétexe honnête. Mais le vrai crime & le plus grand, dont la France ſoit coupable à leurs yeux, eſt celui de rétablir ſa marine.

La démarche que le Parlement d'Angleterre a faite en naturaliſant les Juifs, étonne toute l'Europe : le vieux Maréchal dit que la Religion, les loix & les mœurs des Iſraélites, les rendent incapables d'être bons citoyens & bons ſujets ; c'eſt toujours un peuple à part qui forme un État dans l'État, & à qui il ne faut accorder des privileges qu'avec diſcrétion. On ſuppoſe que l'or qui, comme l'amour, rend

tous les homme égaux, est le plus fort argument que les Juifs aient employé dans cette occasion. La France sait depuis long-tems, que ce précieux métal est tout-puissant en Angleterre ; & que tout y est à vendre, la paix, la guerre, la justice & la vertu. Vous êtes content de la politesse des Ministres du Roi George : mais nous ne le sommes pas de leur politique : ils ont, comme le Cardinal Mazarin, un grand défaut dans les négociations ; c'est qu'ils veulent toujours tromper. Prenez soin de ne pas l'être, & pensez toujours à votre patrie & à vos amis.



LETTRE II.

Au même. 1753.

MAlgré toutes vos espérances & vos promesses, & les mensonges de la Cour de Londres, nous regardons la guerre

comme inévitable, mais sans nous alarmer : tous les cœurs des Indiens en Amérique sont pour nous ; nous avons des Vaisseaux, une bonne Armée & de bons amis. Milord Albemarle, qui s'occupe plus de ses plaisirs que de politique, a pourtant présenté un grand mémoire, où il se plaint que c'est à l'instigation des François, que les sauvages d'Amérique attaquent sa nation. Il est triste que ce peuple sage ne puisse se faire aimer, & il est honteux de s'en plaindre. Ce mémoire ne méritoit pas de réponse sérieuse, & il n'en pas eu. Mr. l'Ambassadeur s'est encore plaint, que la France construisoit des Vaisseaux : cette plainte ne méritoit pas non plus de réponse sérieuse, & elle n'en a pas eu. Le Roi compte sur votre zele, vos lumieres, & votre vigilance dans ce tems critique : voyez tout, observez tout, examinez tout. Les Anglois ne sont pas fins : je ne crois pas qu'ils puissent vous surprendre. Je vous prie de faire mes civi-

lités à la Ducheſſe *: c'eſt une femme que j'aime pour ſon eſprit & la bonté de ſon cœur : ces caractères ſont rares dans ſon Pays, mais ils n'en ſont que plus eſtimables. Adieu, Monſieur le Duc, ayez ſoin de votre ſanté pour le ſervice du Roi, & la ſatisfaction de ceux qui vous aiment. J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bientôt, & j'en ſerois fâchée, car je n'aime pas la guerre : elle ne fait jamais que très-peu de bien, & toujours beaucoup de mal.

Je ſuis, &c.



LETTRE III.

A Madame la Maréchal D'ETRÉES.

JE m'apperçois de plus en plus que la condition des Rois & des grands eſt bien triſtes, & je m'imagine qu'un palfrenier eſt un peu plus heureux que ſon

* De Queensberry.

Maître. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire, & les magnifiques bagatelles, que le peuple ignorant a la bêtise d'envier ! Pour moi, je vous avouerai, que je n'ai pas eu six momens agréables depuis que je suis ici : tout le monde tâche de me plaire, & presque tout le monde me déplaît : les plus brillantes conversations me donnent la migraine ; je bâille au millieu des fêtes, & j'éprouve sans cesse, qu'ils n'y a point de bonheur dans la vanité. Cependant il faut avaler le Calice, tout dégoûtant qu'il soit, puisque je l'ai voulu. Le Roi se porte bien, mais il s'ennuie tout comme les autres ; & les querelles du Clergé avec le Parlement ne contribuent pas à le mettre de bonne humeur. Les Ministres se donnent la torture pour les accorder ; mais les Prêtres ne veulent pas reculer d'un pas. Je ne saurais pourtant m'imaginer, que leurs billets de Confession soient bien nécessaires, ni que Dieu chasse de sa présence

un honnête homme qui meurt sans leurs passe-ports. Je m'imagine au contraire, qu'ils sont pour la plupart vains, ambitieux, mauvais sujets du Roi, & mauvais serviteurs de Dieu. Mais leur crédit est malheureusement si grand par la sainteté de leur caractere, & le beau prétexte de la Religion, qu'on se voit obligé de les ménager. Le Roi sent bien que le Parlement soutient les droits de sa Couronne contre le Clergé, qui voudroit être indépendant : cependant il se trouve, pour ainsi dire, forcé de punir ses amis, & de caresser ses ennemis : voilà la condition de ces Dieux de la terre, qu'on adore, & qu'on méprise en même-tems. Ces querelles ne vous affectent pas, ma chere amie, parce que vous êtes éloignée de la scene : mais moi, elles m'affligent, parce qu'elles affligent le meilleur des Rois. Prions Dieu, qu'il inspire à ses Ministres l'esprit de paix & de charité. Avez-vous vu notre Com-

te ? * Je l'ai chargé d'une petite affaire : il eſt excellent pour les petites affaires. Après celle-là j'en ai encore une autre à lui donner de la même importance : je connois ſes talens, & il en faut faire uſage : parlez-lui ; je vous embraſſe tendrement.



LETTRE IV.

A Mr. BERRIER.-*

NE parlons point de remerciemens, Monſieur ; ſi j'avois connu un plus habile homme que vous, je l'aurois recommandé. Témoignez votre reconnoiſſance au Roi, en faiſant mieux que vos prédéceſſeurs : c'eſt le plus beau compliment, & le ſeul que j'attends de vous. Il faut ſur-tout à préſent une grande in-

* Le Comte de Valbelle.

* D'abord Lieutenant de Police à Paris ; puis Contrôleur général, & enfin Sécretaire des affaires étrangeres.

tegrité,

tégrité, & de grands talens pour un emploi de cette importance : c'eſt cette raiſon qui vous a fait choiſir. Il y a des gens, qui prétendent qu'il eſt impoſſible que la France ait une bonne marine, ou qu'elle la conſerve long-tems. Ils diſent encore, que cela pourroit produire une révolution dans le gouvernement; que pour le moins l'autorité royale en ſouffriroit; qu'une grande Marine, & le grand commerce, qui en eſt la ſuite, ſuppoſent la liberté des ſujets, comme dans une Monarchie mixte telle que l'Angleterre, ou dans une République telle que la Hollande. Si cela étoit, il n'y auroit pas le petit mot à dire : je ne ſerois pas bien aiſe que le Roi deſcendit de ſon trône, & que de maître abſolu, il devint le premier ſerviteur de l'État. Croyez-vous, Monſieur, que les François ſoient faits pour la liberté, ou que ces beaux raiſonnemens ſoient raiſonnables? Il me paroît, que c'eſt une mauvaiſe excuſe pour les

Miniſtres précédens, & elle n'en ſauroit être une bonne pour leurs ſucceſſeurs. Travaillez donc, Monſieur, avec zele, & faites reſpecter le nom françois dans les deux mers. Votre département eſt le plus important, comme le plus difficile : qui commande à la mer, commande à la terre. Vous ſerez étonné qu'une femme vous parle de tout cela ; mais ma ſituation eſt ſinguliere en tout, comme ma fortune. J'ai éprouvé plus d'une fois, que les femmes peuvent avoir raiſon & donner de bons conſeils : votre élévation en eſt un nouvel exemple. Au nom de Dieu & de la France, honorez vous, honorez-moi. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite autant de bons ſuccès, que vos ennemis & les miens vous en ſouhaitent de mauvais.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

A Mr. DIDEROT.

MOnſieur, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique* : on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la religion & à l'autorité du Roi. Si cela eſt, il faut brûler le livre : ſi cela n'eſt pas, il faut brûler les calomniateurs. Mais malheureuſement ce ſont les Eccléſiaſtiques qui vous accuſent, & ils ne veulent pas avoir tort. Je ne ſais que penſer ſur tout cela, mais je ſais quel parti prendre ; c'eſt de ne m'en mêler en aucune maniere : les Prêtres ſont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous ; on eſtime votre mérite, on honore votre vertu. Sur ces témoignages, qui vous ſont ſi glorieux, je vous crois preſque innocent ; & je me ferai un plaiſir de vous obliger en toute

autre chose. La proscription de l'*Encyclopédie* est un point résolu sur la déposition des dévots, qui ne sont pas toujours justes & vrais. Si le livre n'est pas tel qu'ils le disent, je ne puis que vous plaindre, & détester l'hypocrisie & le faux zele, en attendant que vous m'offriez une autre occasion de vous être utile, &c.



LETTRE VI.

A la Marquise de BRÉTEUIL.

Mars 1754.

JE vous dois une réponse, & je vous la fais avec beaucoup de plaisir. Vous voyez que dans ce pays où l'on a d'ordinaire la mémoire si courte, je n'oublie cependant pas mes amis. Il y a des gens qui s'amusent à me représenter comme une femme hautaine, intéressée, incapable de sentir & d'aimer le mérite. Vous savez ce qui en est : mais je vous avoue

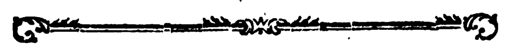
que ces jugemens m'affligent, parce qu'ils ſont injuſtes, & peut-être m'affligeroient-ils davantage, s'ils ne l'étoient pas; car en pareil cas, la vérité irrite plus que le menſonge. Je ne ſuis pas hautaine, car je vis familiérement avec les perſonnes que j'eſtime: pour les autres, je ne me ſoucie pas de les fâcher, ni de leur déplaire. Je ne ſuis pas intéreſſée, puiſque je dépenſe tant d'argent pour obliger ſouvent mes ennemis, & plus ſouvent des ingrats. Je ne ſuis pas incapable d'aimer le mérite, puiſque je vous aime tendrement, & que je ſaiſis avec empreſſement toutes les occaſions qui ſe préſentent de vous en convaincre. Je ſuis bienheureuſe d'en avoir encore trouvé une nouvelle: mais ſavez-vous, Mad. que je ſuis dans une grande colere. Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la Reine? Eſt-ce que je ne penſe pas toujours à vous? Je devrois vous punir, & vous cacher ce qui eſt arrivé: mais mon

cœur, que je consulte toujours, ne le veut pas. Je vous apprends donc que vous aviez été nommée à cette place, avant que j'eusse reçu votre lettre. Je ne veux pas vous dire quelle est la personne qui vous a proposée, & qui a réussi : sachez seulement que c'est une personne qui est toute à vous, & qui ne veut point recevoir de complimens. Je crois qu'il est bon, que vous veniez promptement remercier le Roi, & m'embrasser.

Vous verrez ici un grand homme sec,* noir comme un démon, haïssant comme Charles XII, les femmes & les plaisirs, mais aimant comme lui à la fureur la guerre & la gloire. Il nous a fait beaucoup de mal dans la derniere guerre, & il est venu offrir ses services pour en faire autant aux Anglois à la premiere occasion, qui ne viendra peut-être que trop tôt. Je finis ici ma lettre pour aller souper, & puis m'ennuyer. Adieu, ma belle

* Mr. Courtin, fameux Partisan.

Marquiſe : aimez tout le monde, & moi plus que tous les autres.



LETTRE VI.

A la Comteſſe de BRANCAS.

VOus m'avez fait rire avec votre petit Évêque : eſt-il donc bien vrai qu'il s'amuſoit dans ſon carroſſe à mettre des mouches ſur le viſage de la belle Ducheſſe ? Je ne crois pas que ce ſoit là une fonction Épiſcopale ; mais elle eſt agréable, & il ſeroit à ſouhaiter que les Prêtres ne fiſſent jamais plus grand mal. Mais laiſſons-là *ce révérend Pere en Dieu*, & parlons de nous, ma chere amie ; m'aimez-vous encore davantage que la ſemaine derniere ? Pour moi, je ſens que je vous aime tous les jours de plus en plus, & que votre affection m'eſt néceſſaire : je m'ennuie quand je ne vous vois pas. Que ces méchans hommes, qui prétendent que

les femmes ne peuvent s'aimer, viennent à nous ; ils en apprendront des nouvelles. J'ai beaucoup de connoiſſances, beaucoup de très-humbles ſerviteurs & de très-humbles ſervantes, que je vois ſans plaiſir, & que je quitte ſans regret. Il me faut un bon cœur, un eſprit agréable comme le vôtre pour me plaire. Le Roi eſt allé à la chaſſe par le plus furieux tems du monde ; il s'en moque, il a un corps de fer. Pour ſes petits Seigneur qui ſont faits de papier mâché, c'eſt tout autre choſe ; mais il faut ſuivre le maître, & paroître content. Pendant ce tems-là, comme il faut faire quelque choſe, je me promene dans ma galerie, je regarde mes tableaux, je bâille & j'écris. Ne trouvez-vous pas que je ſuis bienheureuſe ? On a repréſenté ici la nouvelle tragédie de Voltaire : il eſt étonnant que ce vieillard faſſe encore des enfans ſi beaux & ſi vigoureux. C'eſt un homme unique que ce Voltaire ; il n'y a perſonne qui

ſache mieux faire rire & faire pleurer.

Je vous prie, Madame, de m'amener votre petit fille ; je veux la baiſer & la marier, ſi vous le voulez bien : je l'aime beaucoup, parce que j'aime beaucoup tout ce qui vous appartient & qui vous reſſemble. Mais j'entens du bruit : voici les importuns qui viennent me chercher pour un petit ſouper, & qui m'obligent d'interrompre ma lettre & mon plaiſir. Je la reprendrai demain.

En ſortant du lit, je commence par vous ſouhaiter le bon jour. J'avois prévu que je m'ennuierois hier, & j'ai deviné juſte. Ah ! que les bienſéances du monde ſont une choſe bien imaginée ! La compagnie ne me plaiſoit pas : c'étoient des gens fort civils, très-fades, & dont les flatteries feſoient mal au cœur. Ils rioient de tous les bons mots que je n'avois pas dits, & vouloient me perſuader en dépit de moi-même que j'avois envie de briller avec eux. Croyez-moi, ma chere, tous

les flatteurs ſont des ſots qui s'imaginent que les autres leur reſſemblent. Il y avoit auſſi de belles femmes, mais ridicules, qui ſembloient dire aux hommes, *voilà mon viſage, admirez-le.* Quel tourment, ma chere Comteſſe, que ces petits ſoupers qu'on trouve ſi agréables & ſi délicieux ! Je ſuis preſque convaincue qu'il n'y a perſonne qui n'ait envie de bâiller, lorſque tout le monde ſe récrie qu'il a bien du plaiſir. Pour moi, je n'y en ai point : mais en récompenſe, je ne manque jamais d'y attraper beaucoup d'ennui & une bonne migraine. Voilà la vie agréable que je mene, & que je ſouhaite à tous mes ennemis. Il n'y a point de nouvelles publiques, mais beaucoup d'aventures, d'intrigues & de baſſeſſes particulieres. J'écoute encore ceux qui me les racontent; mais je les mépriſe, & ils ne me plaiſent plus comme autrefois, ce qui me fait croire que mon cœur devient meilleur. Mais pourquoi ne me dites-

vous pas de finir ? Je m'imagine que ma lettre eft affez longue, non pas pour moi qui aime à vous écrire, mais pour vous que j'ennuie. Je m'en vais la relire : mon Dieu ! quel fatras ! Je n'y trouve qu'une chofe que vous approuverez : ce font les marques d'amitié que je vous donne : tout cela eft bon & vrai. Quand au refte, je vous confeillerois de ne pas le lire, fi vous ne l'aviez déja lu.

Je fuis, &c.



LETTRE VIII.

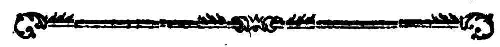
Au Duc de MIREPOIX. 1755.

VOus êtes, Monfieur l'Ambaffadeur, un charmant correfpondant pour une femme : mais on a peur que vous ne foyez pas affez vigilant pour obferver les démarches des Anglois. Il paroît évident qu'ils ont quelque grand deffein en vue : ils font de grands armemens dans tous

leurs ports, ils ſont paſſer en Amérique des troupes & des munitions de toute eſpece. Cependant on trouve extraordinaire que vous repétiez ſans ceſſe dans toutes vos dépêches que le Roi d'Angleterre eſt toujours notre ami & qu'il n'a aucune mauvaiſe intention contre nous. Vous ſavez mieux que moi que tout le ſecret de la politique conſiſte à mentir à propos, & que les Rois peuvent mentir comme les autres. Il ſeroit honteux que dans ces matieres, un François fût la dupe des Anglois, & j'ai bien peur que vous ne le ſoyez, à moins que vous ne vous teniez bien ſur vos gardes pour votre propre réputation, & pour faire honneur à vos amis. Il y a par exemple un certain Général Braddock qui a commencé les hoſtilités en Amérique : il eſt impoſſible qu'il ait oſé agir ſans ordre; & s'il en a reçu, vous voyez que vos bons amis d'Angleterre ſont des fourbes & ſe moquent de vous. Les affaires ne peu-

vent rester où elles en sont : nous saurons bientôt à quoi nous en tenir : mais en attendant, je crains que vous ne reveniez brusquement ici avec la honte d'avoir été trompé en politique par les plus mauvais politiques qui soient sur la terre. Si cela arrivoit, j'en serois très-affligée & pour vous & pour moi ; car vous savez avec quel zele j'ai toujours été & serai toujours disposée à vous servir. Je vous salue de tout mon cœur ; ayez soin de votre gloire & de nos intérêts.

Je suis, &c.



LETTRE IX.

Au même. 1755.

VOus nous avez enfin trompés, Monsieur le Duc, parce que vous avez été trompé le premier ; mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment est-il possible que le Roi d'Angleterre

ait donné un ordre auſſi injuſte & digne du ſiecle d'Attila, ſans que vous en ayez eu le moindre ſoupçon? Voilà donc deux Vaiſſeaux de guerre & plus de trois cens Vaiſſeaux marchands ſaiſis au milieu de la paix, & ſans déclaration de guerre. Après cela, vantez encore la juſtice & l'humanité des Anglois. Le Roi a été ſurpris, & toute la nation eſt indignée: jamais perſonne ne les auroit cru capables de commencer la guerre comme les pirates d'Alger. Nos Miniſtres ſentent bien que toutes leurs repréſentations à la Cour de Londres ſeront inutiles: les voleurs ne prennent pas pour rendre. Cependant c'eſt une démarche qu'il faudra faire pour la gloire du Roi, & pour ſuivre les formes de la juſtice même avec les injuſtes. L'Europe verra avec étonnement ſa modération & le crime de ſes ennemis.

. . . .

. . . .

LETTRE X.

Au même. Juin, 1755.

JE penſe, comme vous, Monſieur l'Ambaſſadeur, que vous ne pouvez plus reſter décemment à Londres, & on eſpere vous voir bientôt ici. Je ne ſais pas quel ſera l'événement de cette guerre, mais ſi la fortune ſe met du parti de la juſtice, nous n'avons rien à craindre. Notre marine eſt, dit-on, ſur un aſſez bon pied, & capable de faire tête aux Anglois : Dieu le veuille ! Cependant, malgré les promeſſes & la confiance de nos Miniſtres, le Roi n'eſt pas ſans inquiétude, ni la nation non plus. C'eſt une guerre de mer que nous allons avoir, & la mer ne ſemble pas l'élément des François : on peut même dire qu'ils ne l'aiment pas : quoiqu'il en ſoit, on fera ce qu'on pourra. Ne manquez pas de rap-

porter avec vous une liste exacte de la marine Angloise, du nombre de leurs vaisseaux, de leurs matelots, de leurs troupes de terre & de mer; informez-vous avec adresse de leurs desseins, de leurs négociations avec les Princes du continent, de leurs ressources & de leurs projets, &c. Tout le monde se flatte que nous aurons la supériorité sur terre, & il y a beaucoup d'apparence, de sorte que quelques pertes que nous fassions sur mer, le continent nous dédommagera; & le pis-aller sera de faire une paix telle que celle d'Aix-la-Chapelle, par laquelle toutes les puissances, après s'être épuisées d'hommes & d'argent, se sont à-peu-près trouvées au même point d'où elles étoient parties; car le tems de faire des conquêtes est passé. On croit que le Roi George s'est trouvé forcé de faire cette démarche violente si contraire à sa gloire: les marchands de Londres, par leur crédit, leur argent & leurs clameurs, mènent

nent leur Roi par le nez, & l'obligent à faire la guerre, quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez, Monsieur le Duc, qu'il y'a des inconvéniens partout: dans les Monarchies absolues, les Rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent; dans les monarchies mixtes, ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous, tâchons toujours de le faire, en aimant & en servant notre Roi & nos amis.



LETTRES XI.

*A la Duchesse d'*AIGUILLON. 1755.

JE m'afflige avec vous de la mort de Mr. de Montesquieu : c'étoit un grand homme & un bon citoyen; il étoit bien digne d'être votre ami. Je m'imagine que la Sorbonne laissera ses cendres en paix; c'est une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. Castel se vante de

l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant. Pour moi je penſe que les honnêtes gens & les gens de mérite le ſont, quoiqu'ils ne faſſent pas tant de bruit que les autres, & qu'ils ſoient plus modeſtes, ſans préjugés & ſans fanatiſme. Le Roi eſtimoit cet illuſtre mort, & il a été touché de ſa perte. Ses petits ouvrages, comme le *Temple de Gnide* & autres, feſoient mes délices. Quant à ſon *Eſprit des loix*, je n'avois ni le tems, ni peut-être la capacité de le lire : ces lectures profondes ne conviennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous a laiſſé quelques papiers intéreſſans : je ne doute pas que vous n'en faſſiez part au public, lorſque le tems aura apporté quelque ſoulagement à votre douleur. La maniere dont vous pleurez vos amis, fait voir combien vous êtes digne d'en avoir. J'ai l'avantage d'être de ce nombre, & c'eſt un des biens que j'eſtime le plus. Si je puis

vous être utile à quelque chose dans cette occasion, ne me refusez pas, Madame, le plaisir de vous obliger, &c.



LETTRE XII.

A la Duchesse de CHAROST.* 1755.

VOus me demandez, Madame, ce que nous fesons à Versailles : nous parlons politique, nous battons les Anglois; nous pensons aussi à la paix. Comme vous aimez ces matieres, & que j'en ai malheureusement la tête pleine, je m'en vais causer amicalement avec vous un quart d'heure, après quoi, ma belle Duchesse, vous irez à la comédie, si vous avez mal à la tête. Pour commencer, je vous dirai donc que le Roi est pacifique : il n'a jamais oublié les leçons que son bisaïeul lui donna à ce sujet, lorsqu'il étoit encore

* Dame d'honneur de la Reine.

enfant. Cependant il ſe voit aujourd'hui forcé de tirer l'épée pour venger ſon honneur & celui de ſa couronne. Si on liſoit dans quelque hiſtoire ces paroles : „ Le Roi de ce peuple ſaiſit & confiſqua „ à ſon profit trois cens vaiſſeaux d'une „ nation voiſine qui trafiquoit en mer „ ſous la protection des traités, & tous „ les hommes qui s'y trouvoient furent „ chargés de fers, & jettés dans des culs „ de baſſe-foſſe : " on demanderoit auſſitôt ſi cela ne s'eſt pas paſſé parmi les Cannibals. C'eſt pourtant le Roi humain d'une nation humaine, qui a commis cette action. Il paroît que les ſauvages d'Angleterre ont une juſtice comme une religion à part, ce qui ne les empêche pas de réclamer pour eux la juſtice générale. On diroit néanmoins que ces hommes ſi hardis ſont embarraſſés dès le premier pas : ils cabalent beaucoup dans le nord pour nous chercher des ennemis, & défendre le pays d'Hanovre. Mais à pro-

pos de ce beau pays d'Hanovre, Mr. de Maurepas difoit une fois pour plaifanter, que c'étoit fans doute par amitié pour les François que les Anglois avoient mis l'illuftre maifon d'Hanovre fur le trône, & pris pour leur Roi le dernier des neuf grands vaffaux du faint Empire Romain. Auparavant, ils pouvoient prefque dire qu'ils n'avoient que la chûte du Ciel à craindre. Mais à préfent, il faut qu'ils viennent fe battre fur terre pour défendre les deferts de ce miférable Électorat: il faut qu'ils s'épuifent par les guerres & les alliances du continent, jufqu'à ce qu'à la fin ils fuccomberont fous le poids de leurs dettes & de leurs pertes. Le Roi eft réfolu de donner aux Anglois l'exemple de la juftice & de la modération. On leur demandera la reftitution de nos vaiffeaux, & fur leur refus on fera ufage de la *derniere raifon des Rois*. On croit que les Hollandois accepteront la neutralité qu'on leur offrira :

leurs traités avec nos ennemis ne les obligent qu'en cas d'invasion, & nous ne pensons pas du tout à envahir leur Isle : il y a assez d'endroits où nous pourrons les joindre.

Adieu, ma chere Duchesse, je suis au bout de ma politique ; ces affaires ne conviennent pas trop à une belle femme : mais pour moi, qui ai presque passé le tems de plaire, toute occupation m'est bonne, pourvu qu'elle m'empêche de bâiller, & qu'elle me donne occasion d'obliger ceux que j'aime.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

*Au Marquis d'*ALBRET.* 1755.

VOus nous avez appris une bonne nouvelle ; cette conversion du Prince de

* Ambassadeur à Vienne.

Hesse est un miracle de la grace & de la politique : ainsi Dieu, dans sa sagesse profonde, se sert quelquefois de moyens humains pour opérer des prodiges surnaturels. Ce bon Prince ne pouvoit pas se faire càtholique plus à propos pour nous & pour lui. Les Anglois en murmureront, & nous benirons le Ciel. Mais on dit que le vieux Duc, qui est fort dévot dans sa vieille croyance, ne voit pas cette démarche de son fils avec plaisir, & on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout, le jeune Prince ne sera-t-il pas maître après la mort de son pere, & pourra-t-on le forcer de vendre ses soldats & sa conscience aux ennemis de sa nouvelle religion? Les Anglois & le *renard du Nord* feront sans doute grand bruit, & ne manqueront pas d'alléguer l'important prétexte de la religion protestante, quoique, pour le dire en passant, la religion ne les touche gueres : mais il faudra les laisser crier, & profiter

de toutes les graces de la Providence.

Je penſe toujours à vous, Mr. le Marquis : je vous prie d'être perſuadé que je ne laiſſerai échapper aucune occaſion de vous obliger, parce que vous ſervez bien le Roi & vos amis, &c.



LETTRE XIV.

*Au Comte d'*AFRI. 1755.

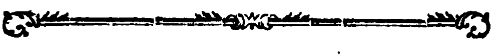
ON ſe doutoit déja ici de cette négociation des Anglois en Ruſſie, & nos Miniſtres n'en paroiſſent pas fort alarmés. Qu'eſt-ce que le Roi George pourra faire avec les cinquante mille barbares qu'il marchande ? D'ailleurs, nous avons ici d'autres vues, & il y a à parier que la Czarine rompra, avant qu'il ſoit ſix mois, ſon traité avec le Roi George. Nous ne ſommes plus dans le tems des alliances durables, & les intérêts des Princes de l'Europe changent à préſent preſque tou-

tes les nouvelles lunes. On compte toujours que le Prince de Heſſe, puiſqu'il faut qu'il vende ſes troupes, les vendra aux honnêtes gens : qui pourroit l'en empêcher? On eſt toujours fort content de vous, & des diſpoſitions des Hollandois à notre égard. S'ils avoient quelque défiance, le Roi eſt diſpoſé volontiers à leur remettre Dunkerque entre les mains juſqu'à la paix pour caution de ſa parole. S'ils le refuſent, & ſe contentent de ſa parole, ils lui rendront juſtice, & cela prouvera qu'ils n'ont pas mauvaiſe opinion de nous. J'avois déja oui parler de cette belle *Hiſtoire de Madame la Marquiſe de Pompadour*, qui ſe débite en Hollande : je ſoupçonne comme vous qu'elle vient originairement d'Angleterre, parce qu'elle eſt pleine de menſonges palpables, de bêtiſes & d'injures groſſieres. Les Anglois ſont incapables d'écrire; ils ont plus de paſſion que de raiſon. Quoiqu'il en ſoit, s'il étoit poſſible de ſuppri-

mer ce beau livre, je n'en ferois pas fâchée, pour l'amour de moi & pour l'amour de la vérité qu'il faut confidérer en toutes chofes Il eft vrai qu'il n'y a que des Anglois & des laquais qui puiffent la lire ou la croire : mais il eft bien défagréable de fervir de paffe-tems à des Anglois & à des laquais. Voyez, Mr. l'Ambaffadeur, ce qu'il y a à faire, & ce qu'on peut faire. Il faut toujours vous remercier de vos lettres & de votre correfpondance : rien ne peut m'être plus agréable & plus utile dans la pofition où je me trouve. Le Roi a toujours beaucoup d'eftime pour vous : vous l'avez fervi avec zele & avec fuccès dans une conjoncture fort critique ; foyez sûr que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. L'Ambaffadeur d'Hollande parle très-bien de vous, & dit que vous avez dans fon pays la réputation d'un très-honnête homme, & d'un grand Miniftre : cela eft fort heureux pour les affaires du Roi, & donne beaucoup de fatisfaction à tous ceux, qui

comme moi vous veulent du bien, & ne négligent aucune occaſion de vous en donner des preuves.

Je ſuis, &c.



LETTRE XV.

A Madame du BOCAGE.

J'Ai reçu avec beaucoup de plaiſir & de reconnoiſſance le beau Poëme que vous m'avez envoyé. Si la découverte de Chriſtophe Colomb n'avoit déja éterniſé ſa mémoire, vos vers le rendroient immortel. Vous le rendez amoureux, comme Enée le fut de ſa Didon : cela eſt galant & naturel : l'amour eſt la paſſion des grands hommes, & leur fait mériter la gloire, pourvu qu'il ne leur tourne pas la tête. Je crois que jamais Colomb n'a été ſi bien chanté, ni par une plus belle bouche : vous en faites d'ailleurs un excellent chrétien : ainſi il ne lui manque

aucun mérite. Je ne fais ce que dira notre bon ami Voltaire : il a écrit quelque part que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, & que la seule différence qui soit entre les deux sexes est que le nôtre est plus aimable. Je suis tenté de croire qu'il a raison, surtout après avoir lû votre *Colombiade* ; & je m'imagine qu'il en est un peu jaloux, car j'y ai remarqué plus de mille vers qu'il voudroit sans doute avoir faits. Je vous prie, Madame, de me fournir une occasion de vous obliger.



LETTRE XVI.

A Mr. ROUILLÉ. *

VOus savez, Monsieur, quelle est la résolution du Roi, il faut sans doute s'y conformer. Je conviens que la démarche

* Ministre de la marine.

eſt un peu humiliante & inutile : les Anglois n'ont pas ſaiſi nos Vaiſſeaux pour les rendre. Il eſt vrai que les particuliers ont quelquefois des remords de conſcience ; mais les Rois n'en ont point. Écrivez cependant au Miniſtre Fox : on dit que ce mot ſignifie *renard* en françois : je ſouhaite qu'il n'agiſſe pas en renard. Si l'on refuſe de faire juſtice au Roi, toute l'Europe l'apprendra avec indignation, & nous pourrons nous venger des pirates, avec la certitude d'êtres approuvés des peuples & des Princes qui connoiſſent les loix du droit public & de l'honneur. Que votre lettre ſoit modérée, mais forte, & digne du Roi que vous ſervez. Monſieur d'Afri me mande que l'Ambaſſadeur d'Angleterre à la Haye ſe donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux Hollandois qu'ils ſont obligés de prendre parti contre nous, & il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire ; & il y a apparence qu'on l'écoute

plus volontiers, parce qu'il a la justice & la raison de son côté. Les *bons compeᵣes* d'Henri IV. sont trop sages pour s'embarquer dans une guerre, dont ils ne pourroient retirer ni honneur ni profit. Ils se souviennent d'ailleurs que la derniere leur a coûté assez cher, & l'on ne croit pas qu'ils se départent de la sage résolution qu'ils ont prise à ce sujet. Cependant, Monsieur, dans votre département, qui est sans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager: assurez-les dans toutes vos dépêches & vos instructions de l'estime & de l'amitié du Roi. Ces petites politesses ne sont rien en elles-mêmes, & cependant elles produisent toujours de bons effets. Le Marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV, par sa hauteur & son insolence avec les Princes étrangers. Soyons toujours modestes, mais sans bassesse & sans lâcheté. Adieu, Monsieur, je pense & dis toujours du bien de vous.

LETTRE XVII.

Au Maréchal Duc de BELLISLE.

Mars, 1756.

VOus voyez, Mr. le Maréchal, que les badauds de Paris dans leur babil oiſif, peuvent quelquefois donner de bonnes idées & de bons conſeils. Vous approuvez l'expédition de Minorque, & en effet il ſera fort plaiſant d'aller dans un endroit, où les Anglois ne nous attendent pas, au lieu d'aller à Londres où ils ont ſi peur de nous voir. Je ne connois pas les Miniſtres du Roi George, mais il paroît que ces gens-là ont perdu la tête, & ſont ſupérieurement ridicules. Ils ne ſavent ce qu'ils veulent faire, ou ce qu'ils ne veulent pas faire, & au lieu de ſe préparer à attaquer, puiſqu'ils ſont les premiers agreſſeurs, ils ne ſongent qu'à défendre leur pays contre une invaſion qu'ils craig-

nent, &qu'ils ne devroient pour le moins craindre qu'après une longue guerre malheureuſe. Tout le monde convient que Mr. de la Galiſſoniere eſt l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon, & d'ailleurs il n'y a pas grand péril: grace à la profonde ſageſſe du Miniſtere Anglois, il n'y a pas d'ennemis dans la Méditerranée. On a recommandé Mr. de Richelieu pour le ſiege de Port-Mahon: cet homme ſe croit propre à tout, ſe préſente à tout, & obtient tout: il eſt intrigant, hardi, & parle bien; on l'aime, & on l'emploie. Dieu veuille qu'il réuſſiſſe, quoiqu'il y ait bien des gens qui en ſeroient ſurpris & fâchés! Vous avez bien raiſon de dire que la ſituation de ce pauvre Prince de Heſſe eſt fâcheuſe. Les Anglois, par leurs intrigues & le fanatiſme de ſes propres ſujets, l'ont donc forcé à leur vendre ſes troupes. Avec ce ſecours & leur Hanovriens, ils auront une armée en Allemagne, qui ſera, dit-on, commandée par le

Duc

Duc de Cumberland. C'eſt un mauvais Général, qui n'a jamais battu qu'une poignée d'Écoſſois : j'eſpere qu'il ne ſera pas plus habile en Allemagne qu'il l'a été en Flandre pendant la derniere guerre. On aſſure que notre bon ami le Roi de Pruſſe eſt ſur le point d'accepter l'argent que les Anglois lui offrent pour ſe battre à ſon profit : il n'en a jamais fait d'autre Il faut avouer, Mr. le Maréchal, que voici une guerre bien étrange qui ſe prépare. C'étoit une querelle particuliere entre la France & l'Angleterre, & cette étincelle va embraſer toute l'Europe. Il ſemble que la juſtice & la probité ne ſoient faites que pour le peuple : les Princes ſe mettent au deſſus. Continuez-moi vos leçons ſur cette miſérable politique, puiſque par la bizarrerie de mon ſort je ſuis obligée d'y prendre part, & d'en ſavoir quelque choſe. Le Roi a beaucoup de confiance dans vos lumieres, & la nation vous révere : dirigez-nous dans ces

tems critiques, & rempliſſez nos eſpérances, &c.



LETTRE XVIII.

*A la Maréchale d'*ÉTRÉES.

Mars 1756.

CRoyez-moi, ma reſpectable amie, que ce n'eſt pas ma faute ſi Mr. le Maréchal n'a pas le commandement de l'expédition de Minorque. Mais ceux qui ont beaucoup d'intrigue, l'emportent preſque toujours ſur ceux qui n'ont que beaucoup de mérite. Le Duc de Richelieu a tout promis, & on a tout cru. Cependant c'eſt une petite affaire de deux mois tout au plus. On employera Mr. le Maréchal dans une autre occaſion encore plus importante. Il eſt deſtiné à commander bientôt une Armée en Allemagne, & il aura affaire à une ancienne connoiſſance le Duc de Cumberland: je m'ima-

gine qu'il ne le craint gueres. Le Comte de Saxe disoit que ce Duc étoit un gascon qui n'avoit jamais tenu parole : en effet, il avoit promis *de venir à Paris en* 1745, *ou de manger ses bottes* ; il n'est pas venu à Paris, il n'a pas mangé ses bottes, & nous l'attendons encore.

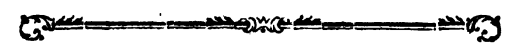
J'ai été fort affligée de la mort de votre niece : une jeune personne si belle & si vertueuse méritoit de vivre plus long-tems, si toutefois la vie est un bien, ce que je ne crois pas du tout. Je conçois & je partage la douleur que sa perte a dû vous causer. Que ne puis-je vous consoler ! On espere vous voir bientôt à Versailles : & pour moi je le desire plus que personne, pour vos propres intérêts & ma satisfaction particuliere. Je vous salue, Madame, avec tendresse ; croyez que je ne pense qu'à vous servir & à vous aimer, &c.

LETTRE XIX.

Au Duc de Bouflers. 1756.

J'Ai reçu ce matin une belle & importante lettre de votre part, & puis une autre d'Hollande, où l'on me dit que les Anglais viennent d'annoncer un jeûne public pour attirer la bénédiction de Dieu ſur leurs armes. Je ne ſais pas ſi le jeûne eſt bon pour gagner des batailles : mais je ſais que pour plaire à Dieu, il ne faut pas commettre d'injuſtices, ni prétendre l'aſſocier à nos crimes. Je ne jeûnerai pas pour la proſpérité de la France ; mais je la recommanderai à la juſtice du Ciel & aux bras de nos ſoldats. Mr. de Turenne diſoit que Dieu *étoit toujours pour les plus gros eſcadrons* : c'eſt pourquoi, comme le Ciel eſt ſourd aux prieres des foibles, nous aurons ſoin d'avoir une bonne armée, & de mettre à la tête un meil-

leur Général que le Duc de Cumberland, qui doit être envoyé contre nous, à ce qu'on assure. Je plains sincerement le pauvre Prince de Hesse : sa conversion ne sera utile qu'à lui : c'est bien dommage. Je suis enchantée d'apprendre l'heureux succès de votre négociation : elle paroîtra étrange à toute l'Europe ; mais elle est nécessaire, & par conséquent fort naturelle. Il semble que vos Allemands savent entendre raison : que Dieu les conserve dans leurs bons sentimens, & vous donne toute la santé nécessaire pour servir votre patrie, & nous procurer des amis, &c.



LETTRE XX.

Au Comte de TRESSAN.*

6 *Mai*, 1756.

J'Ai lu avec bien du plaisir votre lettre & vos beaux vers : je vous en remer-

* Commandant en Lorraine.

cierois, si je les méritois. Je savois bien que vous excelliez à écrire en prose ; mais j'ignorois jusqu'ici vos talens pour le langage des Dieux & de la flatterie : vous êtes pourtant un charmant flatteur, on ne sauroit ni vous croire, ni se fâcher contre vous. Ce que vous dites du Roi Stanislas est vrai & touchant : c'est un grand homme, parce qu'il est bienfesant & humain. Il porte sur son visage, comme sa digne fille, le caractere de la vertu : les Lorrains l'adorent, les étrangers l'admirent, & souhaitent inutilement que leurs maîtres lui ressemblent. Toutes les fois que j'ai vu ce bon prince, j'ai été saisie d'un sentiment de vénération, qui est sans doute le tribut naturel que les méchans mêmes paient à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour Madame la Marquise de Boufiers, & je suis bien sensible à son souvenir : je vous prie, Mr. le Comte, de lui faire mes civilités & mes offres de service.

On dit que le Roi de Pologne a un nain qui eſt un prodige, & qui fait mille eſpiegleries pleines d'eſprit, quoiqu'on ne puiſſe lui faire comprendre qu'il y a un Dieu. Je voudrois bien le voir; mais comme cela eſt impoſſible, il n'y faut pas penſer. Je vous prie de m'en dire quelque choſe la premiere fois. J'embraſſe de tout mon cœur Madame la Comteſſe & vos jolis enfans : comptez que je ne vous oublierai jamais, lorſque je pourrai vous être utile, &c.



LETTRE XXI.

Au Marquis de la GALISSONIERE.

Mai, 1756.

JE vous ſuis bien obligée, Monſieur le Marquis, de vos attentions pour moi, & charmée de votre victoire ſur les Anglois, pour vous & pour nous. Les Dieux de la mer ne ſont pas accoutumés à des

défaites fur leur propre élément : mais vous les y accoutumerez. Venez, Monfieur, jouir de la gloire & des récompenfes que vous méritez : perfonne ne vous verra avec plus de plaifir que moi.

Je fuis, &c.



LETTRE XXII.

Au Comte de STAREMBERG.

Juin, 1756.

MR. Rouillé m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'eftime qui eft due au Miniftre d'une grande Reine, dont vous avez mérité la confiance par votre intégrité & vos lumieres. Le zele avec lequel vous vous appliquez à faire réuffir l'importante négociation qui fe traite à préfent, vous méritera la reconnoiffance de votre patrie & celle de la France. Il y a plus de trois cens ans que les au-

gustes maisons d'Autriche & de France sont ennemies : le Cardinal de Richelieu avoit augmenté la breche ; leurs intérêts les ont divisées, & leurs intérêts vont les réunir. Jamais Charles VI, qui haissoit tant la France, n'auroit imaginé que sa fille s'allieroit avec elle : mais ce nouveau systême, quoiqu'extraordinaire, est juste & naturel, parce qu'il est nécessaire, & ce Prince l'auroit approuvé. Quand au succès de nos armes, il est entre les mains de la Providence : mais si le Ciel protege la justice & la bonne foi, il se déclarera pour nous ; & comme il faut s'aider soi-même, nous ferons tous nos efforts pour servir nos amis & confondre nos ennemis.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXIII.

A la Comtesse de BRIENNE. *

Juillet, 1756.

MA chere amie, nous sommes tous dans la joie; il faut que vous la partagiez. L'entreprise sur Minorque a d'abord passé pour téméraire : à présent qu'elle a réussi on la regarde comme un présage de nouveaux succès, & comme une chose tout-à-fait naturelle. Le Marquis de la Galissonniere a dissipé la flotte Angloise, & le Duc de Richelieu a pris le fort S. Philippe d'assaut : ce sont là des événemens heureux auxquels nous ne sommes pas accoutumés dans nos guerres navales avec les Anglois, & qui n'en sont que plus agréables & plus importans. Nos soldats ont montré une intré-

* Épouse du Comte de ce nom, de la maison de Lorraine, & grand Écuyer de France.

pidité & une paſſion pour la gloire qui étonnent. Le Maréchal de Richelieu voyant que la débauche & la crapule lui tuoient beaucoup de monde, & fesoient beaucoup de dégât dans l'armée, fit dire à l'ordre que quiconque s'énivreroit à l'avenir feroit privé de l'honneur de monter à la tranché, c'eſt-à-dire, de l'honneur de ſe faire caſſer la tête. Cette menace a fait une telle impreſſion ſur ces braves gens, que depuis ce tems-là on n'a pas vu un homme ivre. *Où le point d'honneur va-t-il ſe nicher?* auroit dit Moliere. La Ville de Paris va faire de grandes réjouiſſances; & pour moi, je ferai de mon mieux. On m'a apporté une fort jolie chanſon de Collet ſur cette conquête; je lui ai donné cinquante louis, & le Roi une penſion de 400 francs: il faut que tout le monde ſoit heureux, & même les poëtes, dans la joie publique. Dites, ſi vous voulez, au grand homme qu'il peut venir me voir cette ſe-

maine, pourvu qu'il ſoit agréable, & qu'il me faſſe rire. Adieu, ma chere amie, je baiſe vos belles mains, & votre petite fille.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

Au Duc de BOUFLERS. 1756.

LEs nouvelles qui nous ſont venues de Saxe ont affligé le Roi, & je n'ai pu les entendre ſans verſer des larmes: vous me mandez que la Cour de Vienne eſt indignée: je le crois bien. Madame la Dauphine eſt inconſolable. Eſt-ce donc ainſi que des Princes Chrétiens & civiliſés ſe font la guerre? Ce Roi de Pruſſe, que notre Voltaire a appellé, je ne ſais pourquoi, le *Salomon du Nord*, qui écrit d'une maniere ſi humaine, & fait des actions ſi cruelles, a donc forcé les archives de Dreſde malgré la Reine qui en défen-

doit l'entrée elle-même, & a entraîné cette Princesse à la chapelle, où il fesoit chanter le *Te Deum* en action de graces de ce bel exploit ! Est-ce dans ce siecle de politesse & de philosophie qu'un Roi, qui se fait passer pour un grand homme, a pu faire un affront si insultant & si inutile à une femme, à une Reine, qui n'avoit que ses larmes & sa douleur pour toute défense? Nous craignons tous ici pour sa santé : le grand cœur d'une Princesse de la maison d'Autriche doit beaucoup souffrir au milieu de ces indignités & de ces humiliations : nous déplorons sincerement le sort de cette illustre maison : mais j'espere que nos larmes ne seront pas stériles, & qu'elles produiront une illustre vengeance ; vous pouvez en assurer tous nos amis.

Je suis, &c.

LETTRE XXV.

Au Comte D'AFRI. 1756.

VOus êtes un Ambassadeur bien heureux, puisque vous n'avez jamais que de bonnes nouvelles à nous envoyer. Je suis charmée de vos Hollandois; ils ont donc refusé nettement les six mille hommes qu'on leur demandoit. Ce parti est fort sage, & nous met à notre aise. On ne croit cependant pas que cette affaire eût réussi avec autant de facilité, si le vieux Stathouder avoit encore vécu. Il étoit Anglois par le cœur ; il avoit une femme Angloise ; & le grand pouvoir que la derniere révolution lui avoit donné, auroit été à craindre. Mais il est mort, son fils est enfant, & les Hollandois entendent leurs intérêts : j'en suis bien aise pour eux & pour nous.

Je ne connois pas ce gros Prince

Allemand, * qui parle si familierement de moi, & me connoît si bien. Je n'ai jamais eu de grandes liaison avec la nation germanique, & encore moins avec des petits-maîtres allemands. Si néanmoins il veut à toute force me connoître, & se vanter de ma connoissance, il faut le laisser faire : vous voyez que tous les étourdis ne sont pas en France.

Les Suisses ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher en Allemagne, & ils en murmurent. Il est étonnant qu'ils fassent toujours les mêmes chicanes, lorsqu'il s'agit de passer le Rhin. Le dernier Roi les y avoit bien accoutumés, mais ils ne s'en souviennent plus : d'ailleurs s'ils servent bien, on les paye bien : le dernier Maréchal de Noailles disoit qu'ils avoient plus gagné de Louis d'or au service de France qu'ils n'avoient perdu de gouttes de sang. Vous, qui êtes Suisse, Mr. le

---

* Mr. de Reischach, Ministre de l'Empereur en Hollande.

Comte, vous n'en croirez rien : mais pourtant exhortez vos compatriotes à devenir raifonnables ; vous aurez fans doute autant de pouvoir fur leur efprit, que vous en avez fur ceux des Hollandois.

Les tableaux que vous m'avez achetés font excellens, fur-tout le Paul Veronefe : le Roi les a admirés le premier, comme de jufte ; & les autres les admirent actuellement à leur tour. Mais par quel hazard ces chefs-d'œuvres fe trouvent-ils en Hollande pour être vendus comme des balles de foie par des marchands fans goût ? Je vous remercie de vos foins, & je vous prie de me les continuer. Vous auriez, dites-vous, envie de venir faire un tour en France pour vos affaires. Le Roi vous le permettroit volontiers : mais il ne croit pas que ce petit voyage foit convenable dans la circonftance pour le bien de fes affaires : attendez encore un peu, & foyez sûr que

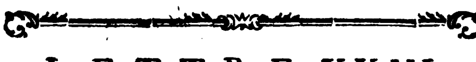
que je ne laisserai échapper la premiere occasion qui se présentera de vous faire plaisir.

On se propose de contracter avec les Hollandois pour quelques munitions de guerre : l'embarras ne sera pas de trouver des marchands, mais de négocier le tout avec beaucoup de prudence & de secret. Je crois sans peine que la Nation Hollandoise est charmée de la neutralité qu'on lui a offerte, & qui a été acceptée. Un état qui a plus d'estime pour l'argent que pour la gloire, a de quoi se satisfaire tandis que ses voisins s'égorgent & se ruinent. Les Hollandois partagent les succès des vainqueurs sans partager les risques & les pertes des vaincus. Qu'est-ce que c'est que ce Mr. de Reischach, qui m'écrit ? Je ne sais pas pourquoi ce Mr. de Reischah pense à moi : cependant je lui répondrai avec politesse, parce que son Prince est de nos amis.

Comment passez-vous votre tems par-

mi ces bons Hollandois ? Savent-ils vivre agréablement ? Peuvent-ils rire, se réjouir, oublier leur argent pour quelques momens ? Je crois que la vie est fort ennuyeuse dans ce pays-là ; & j'en suis fâchée pour vous, à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaisir, ce qui est très-rare & très louable. Je vous salue cordialement, Mr. l'Ambassadeur, & je vous recommande toujours les affaires du Roi.

Je suis, &c.



LETTRE XXVI.

A la Comtesse de BASCHI.

Janvier, 1757.

MA chere amie, je vous prie de partir à l'instant pour venir me voir : mon esprit est dans la plus horrible situation ; je suis surprise, confuse, désespérée : donnez-moi, s'il se peut, des

consolations & des conseils. Un monstre vomi de l'enfer vient de commettre le crime le plus grand, le plus noir & le plus atroce, contre le plus aimable des hommes & le meilleur des Rois. Ce bon Prince, qui devroit être adoré de tout le monde, a été frappé par un scélérat, comme il montoit dans son carrosse pour aller à Marli. Au premier bruit de cet exécrable attentat, je cours à l'appartement du Roi qu'on avoit transporté dans son lit; j'arrive toute essouflée, éperdue, & je me dispose à entrer : mais on me repousse malgré mes cris & mes menaces, de sorte que j'ai été obligée de revenir chez moi le désespoir dans le cœur. Je tremble que la blessure ne soit mortelle; car tous mes amis m'abandonnent, & je suis toute seul ici à pleurer. Hélas! je ne pleure pas pour moi, mais pour ce cher Prince : je donnerois ma vie pour sauver la sienne. Au nom de Dieu & de notre amitié, courez, demandez, informez-

vous de ſon état : prenez pitié de votre amie.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXVII.

A la Maréchale D'ETRÉES.

JE vous félicite ſincerement, Madame la Maréchale, ſur la gloire que vient d'acquérir notre ami : mon amitié pour vous & mon eſtime pour lui redoublent la joie que je reſſens de ſa victoire. Le Duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le Maréchal de Saxe, & il n'a pas mieux réuſſi contre ſon meilleur éléve. Mais au milieu de ma joie, je ſens une vraie douleur de voir qu'on lui ôte le commandement de ſon armée au moment même de ſon triomphe. Un homme, que je n'aime pas, plein d'ambition & de vanité, a perſuadé que la guerre alloit trop lentement, qu'on au-

roit pu la terminer dans une campagne, & qu'il étoit le héros à qui le Ciel avoit réſervé cet exploit. C'eſt ce homme qui va ſuccéder au braves d'Etrées, au grand étonnement de toute la France & de nos ennemis. Il faudra donc que notre cher Maréchal revienne, mais couvert de lauriers, & honoré de l'eſtime publique, ce qui eſt plus que ſuffiſant pour dédommager les grands hommes de la perte de la faveur. Cependant je ne puis m'empêcher de plaindre la France, qui, à ce que je crains, perdra beaucoup par ſa retraite. Outre ce motif, qui me rend ſi ſenſible à ſa diſgrace, ma tendreſſe pour vous eſt un nouveau ſujet de douleur, quand je penſe à celle que vous éprouvez. Conſolez-vous, ma chere amie; vous voyez que je ne ſuis pas toute-puiſſante: je n'ai pas été conſultée dans cette affaire, ſans quoi vous concevez bien que les choſes auroient tourné autrement. Votre vertu & votre courage vous mettront au

deſſus des injuſtices de la fortune : quant à moi je ferai tout mon poſſible pour la changer, & ſerai toujours votre ſincere amie, &c.



LETTRE XXVIII.

Au Maréchal de SOUBISE.

Novembre, 1757.

VOus n'avez pas beſoin de vous juſtifier avec moi, mais auprès du Roi & de la France, qui ſont ſurpris & irrités de cette malheureuſe affaire de Rosbach. Un Général battu eſt toujours un mauvais Général dans l'eſprit du public : les Pariſiens ſur-tout ſont furieux ; ils ont commis mille inſolences à la porte de votre maiſon. Voilà quelles ſont les douceurs de ma ſituation, & ce que je gagne à ſervir mes amis. Cependant le Roi vous eſtime toujours, & je crois que vous conſerverez votre faveur ; mais

vous perdrez votre commandement. On vous impute beaucoup de fautes. On dit que le Roi de Pruſſe vous a tendu un piege, & que vous y avez donné maladroitement. Il ne m'appartient pas de juger ces matierss ; mais il me ſemble que je puis dire ſans erreur, qu'une bataille eſt un jeu où les perdans paſſent preſque toujours pour des ſots, & ſouvent peut être injuſtement. J'eſpere, Mr. le Maréchal, que dans une autre occaſions vous montrerez ce que vous ſavez faire, & forcerez vos ennemis à vous admirer, & ceux de votre Roi à vous craindre. En attendant, je ne puis m'empêcher de vous dire que la guerre ayant été heureuſe juſqu'ici, il eſt bien triſte pour vous & pour la nation, que la fortune ait commencé par vous à nous tourner le dos, & que vous ſoyez le premier qui nous faſſe verſer des larmes. Ne perdez cependant pas courage ; vos amis vous ſeront fideles & utiles ; comptez

là-dessus. J'ai voulu vous gronder un peu pour soulager ma douleur; j'ai peut-être tort, & ceux qui vous blâment encore plus. Venez, & prouvez devant toute la France, que vous avez fait le devoir d'un bon Général à Rosbach, & que votre défaite est la faute de la fortune, & non pas la vôtre : ce sera le premier plaisir que j'aurai goûté depuis la nouvelle de cette malheureuse bataille. Je vous salue de tout mon cœur : consolez vous, espérez & portez vous bien. Je suis bien fachée contre votre Prince Hilbourghausen : il paroît que cet homme a beaucoup de présomption & très-peu de capacité, il a demandé la premier la bataille, & il s'est sauvé le premier; le renard qu'il croyoit prendre, a été plus fin que lui Je le hais, je crois, encore plus que le renard, &c.

LETTRE XXIX.

A la Comtesse de BASCHI. 1757.

IL n'y a pas de nouvelles à présent; mais nous en attendons de jour en jour: Dieu veuille qu'elles soient bonnes! Je vous dirai seulemment, que je vous aime toujours; mais ce n'est pas une nouvelle. On dit que Damien est mort comme un héros, & qu'il a souffert le plus affreux des supplices avec une constance extraordinaire: où le courage se trouve-t-il? Ce scélérat étoit fait pour les grands crimes. On dit encore qu'avant d'aller à la Greve, il a mangé deux perdrix & bu une bouteille de vin, considérant tous les apprêts de son supplice, comme s'ils avoient été faits pour un autre. Il faut avouer qu'il y a de grandes ressources dans le cœur de l'homme, & qu'il peut beaucoup souffrir sans trembler. On craig-

noit que ce miférable n'eût quelques complices cachés ; qui pourroient entreprendre de le fauver. Les gardes & la maifon du Roi étoient fous les armes : je ne fais pas fi tout cet appareil étoit bien néceffaire, à moins que ce fût pour rendre fon fupplice plus éclatant, & imprimer plus de terreur.

Savez-vous que le pauvre Baville eft mort ? tout le monde le regrette, excepté fa femme, qui en pareil cas ne fera certainement regrettée de perfonne : mais elle s'en moque. Elle ne fait pas même femblant de pleurer ; elle eft fort gaie, & paroît auffi indifférentes à la mort de cet honnête homme, que fi elle n'avoit perdu qu'une paire de gants. En vérité, il y a des femmes bien extraordinaires, & qui me font bien rougir de mon fexe.

Voudrez-vous bien prendre la peine d'aller voir pour moi la collection de Mr. de Renecé ? Car je n'ai pas le tems pour cela. On dit qu'il a d'excellens tableaux

des plus grands maîtres : je m'en rapporterai à votre jugement & à votre goût, s'il me prend envie d'acheter. Nous sommes actuellement fort solitaires : tout le monde est à l'armée ; & en cela la guerre, si horrible d'ailleurs, est un bien, puisqu'elle nous délivre d'une foule de singes bas & rampans qu'on ne peut aimer, mais qu'il faut souffrir : j'en excepte deux ou trois qui ne sont pas des singes, & qu'on peut estimer comme des hommes de mérite. Adieu, ma chere ; venez voir votre amie, & l'embrasser, &c.



LETTRE XXX.

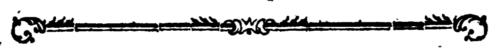
Au Maréchal de NOAILLES. 1758.

HÉlas ! vous aviez raison, Mr. le Maréchal ; il est malheureusement arrivé au Comte de Clermont, ce que tout le monde avoit prévu : on disoit qu'il étoit brave & aimoit la gloire, comme tous

les Bourbons ; mais qu'il n'étoit pas bon général. On disoit vrai, & l'évenement a justifié l'opinion publique. On rapporte que le Roi de Prusse sachant qu'il avoit été nommé pour commander notre armée, dit qu'il faloit que la France fût dans une grande disette de généraux, puisqu'on avoit choisi un Ecclésiastique. Le Comte de Charolois, qui se connoît en hommes, & qui connoissoit son frere, lui dit à son départ pour l'Allemagne : *Ah ! mon frere, vous ferriez mieux de dire votre bréviaire* ! Le conseil étoit fort bon : mais malheureusement pour lui & pour nous, il n'a pas voulu le suivre. On rapport même qu'il étoit à faire la débauche avec ses amis dans sa tente, lorsqu'on lui annonça que l'ennemi approchoit, qu'il traita ce bruit de ridicule, quoiqu'il entendit le canon ronfler à ses oreilles ; & qu'il ne se leva de table avec ses braves amis que pour prendre la fuite. C'est sans doute une plaisanterie contre ce

pauvre Prince; & cela ne peut être vrai, parce que cela n'eſt pas vraiſemblable. Il eſt impoſſible qu'un Prince du ſang ſoit aſſez lâche & aſſez bas pour ſe déshonorer ainſi lui-même & ſon pays de gaieté de cœur. Il faut vous l'avouer, Mr. le Maréchal, nous commençons à appréhender le ſuccès de la guerre : nous ſommes battus par-tout, & nos premieres victoires ne ſervent qu'à augmenter le ſentiment de nos diſgraces préſentes, de même qu'un homme riche qui tombe dans la miſere ſouffre doublement quand il ſe rappelle qu'il a été heureux. Le fléau de la guerre eſt ſur-tout horrible pour les vaincus; les fonds nous manquent, les peuples ſe découragent & ſont miſérables. La guerre fait plus de mal en France en trois ans, que la paix ne fait de bien en vingt. Cependant nous voilà engagés, & quoique nous ayons très-mauvais jeu, il faut finir la partie. Le miſérable point d'honneur, qui gouverne le monde, eſt auſſi puiſſant

ſur l'eſprit des Princes que ſur celui des particuliers ; mais il eſt infiniment plus funeſte dans les grandes querelles des peuples que dans celles des petites familles. Il eſt bien triſte pour nous que votre âge vous empêche d'agir , Mr le Maréchal : donnez-nous au moins des conſeils, & ſauvez-nous , &c.



LETTRE XXXI.

Au Duc de Bouillon. 1759.

Je vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir & un plaiſir de vous obliger ; mais je ne veux point de remercîmens : les petits ſervices que je peux rendre je les rends de bon cœur ; je les dois au mérite , & quand je paye mes dettes , perſonnes ne m'eſt redevable.

Au milieu de nos calamités , nos Miniſtres veulent frapper un coup hardi : c'eſt un projèt du vieux Maréchal , qui ,

comme vous ſavez, eſt très-fertile en projets : je ſouhaite que cette fois-ci il ſoit plus heureux. L'entrepriſe ſera noble, mais peut-être téméraire : Louis XIV en a donné l'exemple, & s'en eſt repenti; Dieu veuille que Louis XV. ne ſe repente pas. Quoiqu'il en ſoit, la choſe eſt réſolue, & la flotte ſe prépare. Croyez-vous que votre parent, le grand & infortuné Prince Charles Edouard nous aime encore aſſez pour s'expoſer à faire une ſeconde viſite aux Anglois. L'expédition eſt dangereuſe, mais grande, & digne de lui. Son nom, ſa réputation, ſon mérite & ſa valeur, nous donneroient beaucoup à eſpérer. Des hommes bas & jaloux font courir le bruit qu'il ne s'amuſe actuellement qu'à boire & à faire des folies à Bouillon : mais des hommes bas & jaloux ne méritent pas d'être crus ; je l'ai éprouvé plus d'une fois. Si ce Prince s'ennuie de ſa retraite & de ſon obſcurité, voici peut-être la derniere occaſion qu'il aura de

changer ſa fortune. Sondez adroitement ſon esprit, voyez quelles ſont ſes diſpoſitions à notre égard, & s'il eſt toujours déterminé à n'être plus, comme il le diſoit, *l'épouvantail des Anglois*. Comme il a pris un Miniſtre de l'Egliſe Anglicane, & qu'il ſemble avoir entiérement abjuré le Pape, ſon nom n'effaroucheroit plus tant les eſprits, & peut-être le verroit-on de meilleur œil qu'auparavant : du moins il leur a ôté un grand prétexte. La premiere fois que vous viendrez ici, & il faudroit que ce fût bientôt, on vous parlera plus amplement. Je ſuis toujours, Mr. le Duc, avec le plus ſincere attachement, &c.

P. S. Je vous prie de faire mes très-humbles civilités à Madame la Ducheſſe : l'aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite ? Quand aurai-je le plaiſir de l'embraſſer ?

LETTRE XXXII.

A Mr. DUGLOS, *Secretaire de l'Accadémie Françoise.*

Vous m'avez fait un beau présent, Monsieur, & je vous en suis bien obligée. Votre petit livre est un livre d'or ; c'est un portrait excellent d'un original que je hais & que je méprise : vous êtes heureux de ne connoître ce monde qu'en Philosophe, & de n'être que spectateur. Si l'Académie veut bien avoir quelque égard pour ma recommandation, je prendrai la liberté de lui proposer un homme que j'estime beaucoup, qui a bien servi le Roi, & qui s'est fait un beau nom dans la littérature. Une place parmi vous, Messieurs, est le *cordon bleu* des gens de lettres : ils y aspirent tous, quoique peu l'obtiennent & le méritent. Celui que je vous recommande le mérite

ſans contredit, & j'attends de votre juſtice qu'il l'obtiendra.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXXIII.

Au Duc de BROGLIE.

Mars, 1759.

MOnſieur le Duc, le Roi & la nation vous ont de grandes obligations : votre victoire nous fait reſpirer, & nous donne un rayon d'eſpérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent ſur la France des quatres coins du monde. Le Prince Ferdinand a donc vu à Berghen que nous avions encore des hommes qui ſavoient ſe battre & vaincre. Le ſervice important que vous venez de rendre au Roi, ne reſtera pas ſans récompenſe. Il eſt fort ſatisfait de votre conduite ; les peuples ſont dans la joie, & pour moi je vous ſervirai de tout mon pouvoir par juſtice & par inclination. Vous êtes d'une

famille, qui a produit plus d'un grand homme ; vous imitez les mêmes exemples, & vous irez encore plus loin. Je vous remercie bien de la rélation que vous m'avez envoyée ; elle eſt charmante pour le fond & pour la forme : le vieux Maréchal dit que vous vous battez & que vous écrivez comme Céſar. Tous nos Maréchaux ſont jaloux ; c'eſt-là votre plus grand éloge : en effet ils doivent l'être ; il ne leur eſt jamais arrivé de battre l'ennemi, & ſur-tout un homme comme le Prince Ferdinand, avec une armée inférieure d'un tiers. On admire ſur-tout la ſageſſe de votre conduite après la victoire, afin de vous en aſſurer les avantages. On gagne tous les jours des batailles, mais il eſt aſſez rare qu'on en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux François l'exemple de la valeur & de la conduite. Et nous ſommes charmés de vous avoir cette obligation. Je vous prie, Monſieur le

Duc, de me compter au nombre de vos amis, & je ſouhaite que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous reſſemblent. Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIV.

A la Maréchale de CONTADES.

Août 1759.

LES malheurs qui fondent coup ſur coup ſur notre pauvre patrie, conſternent toute la nation; mais pour moi, par ma ſituation ils m'affligent doublement. Il ſemble que je les reſſente deux fois, parce que j'ai ſouvent part au choix des hommes, & que je ſuis preſque toujours trompée. Le peuple dans ſon injuſte & extravagant dépit, va juſqu'à m'accuſer de vendre à l'ennemi le ſang & la gloire de la nation : je lui pardonne, mais je ne pardonne pas ſi aiſément à ceux qui par leur miſéra-

ble conduite le jettent dans le déseſpoir. Cette horrible défaite de Minden eſt le plus funeſte échec que nous ayons encore reçu de toute la guerre : je ſuis bien fâchée, & pour vous & pour moi, que ce ſoit Mr. de Contades qui ait été là. Tout le monde parloit bien de lui : on vantoit par-tout ſa valeur & ſes talens. J'ai dis un petit mot en ſa faveur, & il eſt parti avec une confiance que je partageois, & qui a été bien trompée. Il court un billet que le Prince Ferdinand écrivit la veille de la bataille à Freitag, partiſan de ſon Armée : le voici tel qu'on me l'a montré : „ Je livre demain bataille aux François ; s'il échappe un „ ſeul équipage, vous en répondrez ſur „ votre tête. " Ce billet fait connoître que le Prince étoit sûr de ſa victoire, & qu'il ne feſoit pas grand cas de ſon ennemi. Il a en effet gagné une bataille complete ; tous les équipages & les munitions ont été pris, & nous voilà preſque ſans

armée : tout eſt perdu, l'honneur même. Je ne condamne ni n'approuve perſonne ; les affaires de la guerre ne ſont pas de mon reſſort : mais je me plains ſeulement à une amie. Je voudrois de tout mon cœur, que notre Maréchal pût juſtifier clairement ſa conduite ; ce qui eſt bien difficile.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXXV.

Au Maréchal de BELLISLE. 1759.

JE ſuis bien ſenſible à la cataſtrophe de ce pauvre Thurot : on m'a recommandé ſa famille, & malgré le malheur des tems, je ferai mon poſſible pour la conſoler un peu de la perte de ce brave homme, qui méritoit un meilleur ſort. Il a fait des prodiges avec trois petites frégates, & tenu en échec la flotte Angloiſe pendant plus d'un an. J'ai dans l'idée que s'il eût eu le commandement

de l'escadre de Brest, les choses auroient pris un autre tour. Il a vécu & il est mort en héros ; les Anglois mêmes le craignoient & l'admiroient : c'en est assez pour sa gloire, mais ce n'en est pas assez pour celle de la France : il étoit la derniere espérance de notre marine, & malheureusement il n'est plus. Je le répete, je veux prendre soin de sa famille : les grands hommes sont rares ; il faut honorer leur mémoire, & inviter par-là les autres à le devenir. Je voudrois n'avoir d'autre soin que celui de faire du bien ; c'est le seul qui me convienne, & qui me soit agréable. Votre département, Mr. le Maréchal, est de diriger le gouvernail de l'état au milieu de la tempête : la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous du naufrage ; c'est tout ce que nous osons espérer & demander.

J'ai achevé de lire le mémoire sur le nouvel impôt : je crois qu'il y a de bonnes choses ; mais il y a trop d'obscurité

& trop peu de détails. Je vous en parlerai encore.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXXVI.

Au Duc de RICHELIEU.

VOus m'avez écrit une lettre ſinguliere, & vótre conduite l'eſt encore plus depuis quelque-tems. Vous avez la foibleſſe d'être jaloux d'une femme : mais je vous demande quel droit vous avez de l'être. Vous vous croyez capable de regner ſous le nom du Roi, & perſonne ne le croit que vous. Cependant vous me trouvez toujours, dites-vous, dans votre chemin, & je ſuis la ſeule qui arrête le cours de vos grandes deſtinées. Monſieur, mettez la main ſur la conſcience, & écoutez-moi : apprenez d'une femme à être vrai & modéré.

J'ai un peu de crédit ; je l'ai toujours

employé pour ſervir ceux que j'en croyois dignes. Souvent, je l'avoue, j'ai eu le malheur de me tromper, & j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite. Vous n'êtes pas le ſeul qui ſoyez de ce nombre; mais vous êtes le ſeul qui ayez été baſſement ingrat, & qui ayez attribué à votre mérite perſonnel les faveurs que vous deviez à la bonté & à la foibleſſe des autres. Si j'étois auſſi puiſſante que vous le prétendez, j'aurois donc pu punir les inſultes que j'ai reçues de vous; & je le pourrois encore. Cependant vous avez gardé toutes vos places, vous en avez obtenu de nouvelles; vous avez eu de grands commandemens, & vous en avez encore. Si je ſuis ſi puiſſante, je ne ſuis donc pas vindicative, comme vous le dites: & ſi je ſuis vindicative, je ne ſuis donc pas puiſſante; puiſque vous avez conſervé votre faveur & vos emplois, & que vous oſez impunément cabaler contre moi: tirez-vous delà. Vous

m'accuſez hautement d'ingratitude : mais, Mr. le Duc, permettez-moi de vous dire que je ne vous dois rien. D'ailleurs, ſi je vous avois d'auſſi grandes obligations que vous prétendez, la conſervation de votre faveur à la Cour prouveroit que je ſuis reconnoiſſante. Je ſais de quelles obligations vous voulez parler : mais un homme qui a un peu de reſpect pour lui-même, au lieu de s'en prévaloir, devroit en rougir. Pour moi, j'en ai rougi depuis long-tems pour vous, & je deſire de m'en repentir pour moi-même. Voilà quels ſont mes ſentimens, ſur leſquels je vous prie de vous régler en vous recommandant de devenir, s'il eſt poſſible, raiſonnable, juſte & modeſte, &c.

LETTRE XXXVII.

A la Comtesse de BASCHI.

J'Ai vu Madame de Lussac, qui m'a donné un baiser pour elle & un pour vous : je lui ait fait beaucoup de caresses, parce qu'elle est votre amie, & qu'elle veut bien être la mienne. En vérité, ma belle Comtesse, vous avez de jolies amies : la beauté cherche la beauté : cela n'arrive gueres parmi les femmes, mais vous n'êtes pas une femme comme les autres. Vous avez, avec toutes les graces de notre sexe, tout le mérite d'un galant homme, & c'est sur-tout pour cela que je vous aime. La mort de Madame de Crussol est étrange. Comment ! enlevée en deux jours par une petite fievre. Les amours ont sans doute bien répandu des larmes : que les belles femmes qui se portent bien vont avoir peur ! Je

vois avec douleur qu'il n'y a rien de durable ſur la terre : on apporte au monde un joli viſage , & voilà qu'il ſe ride en moins de trente ans, après quoi une femme n'eſt plus bonne à rien. Ceci m'afflige : parlons d'autre choſe. Savez-vous bien qu'après le plaiſir de vous voir , ou de vous écrire , un des plus grands pour moi eſt à préſent la lecture. Voilà comme les goûts changent : je ne pouvois pas lire à dix-huit ans. Mon auteur favori eſt Voltaire : c'eſt un homme enchanteur qui plaît toujours, & qui perſuade tout ce qu'il veut : je ne crois pas qu'un homme puiſſe avoir plus d'eſprit, plus d'éloquence, & plus d'humanité. Avez-vous lu ſon *Ecoſſaiſe*? Connaiſſez-vous la tendre Lindane, le malheureux Montroſe, le généreux Murray & le vilain Frélon? tout cela eſt charmant : j'ai bien pleuré. Ce maraud de Frélon, ſi je l'avois eu auprès de moi, je lui aurois craché au viſage ; car ſon caractere fait peur. Je ſuis éton-

née que Voltaire faſſe de ſi belles choſes à ſon âge, & qu'il ſoit ſi gai, ſi humain; car la vieilleſſe eſt dure, & toujours de mauvaiſe humeur. Tous les vieux viſages que j'ai connus étoient chagrins, bizarres, bourrus, ne rioient jamais, & haïſſoient ſur-tout les jeunes gens. Croyant que c'étoit un effet naturel de l'âge, je craignois preſque autant de devenir alors auſſi ridicule par l'eſprit que par la figure. Mais l'exemple de Mr. de Voltaire me raſſure, & fait voir que c'eſt le vice de l'homme, & non pas de l'âge: il eſt rare qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrois pas répondre que je ſerai gaie; mais je tâcherai d'être contente & réſignée. Cependant entre nous, je crois que cela eſt plus difficile à une femme qu'à un homme. Pour revenir à l'*Ecoſſaiſe*, (car je ſuis en train de cauſer;) ſi vous ne l'avez pas lue, liſez-là; &, ſi vous l'avez lue, reliſez-la encore, vous y trouverez de nouvelles beautés;

après quoi faites une priere pour la conservation de l'auteur, qui est très-bon chrétien, quoique disent les ignorans & ses jaloux.

Mais à propos de chrétiens, savez vous que la jeune Marquise de Pecquigni a quitté le rouge & couvre sa gorge? Elle étoit hier à la Messe du Roi, belle & modeste comme un Ange, & prioit Dieu avec une dévotion qui fesoit enrager les hommes, & plaisoit beaucoup aux autres femmes par le même motif: car c'est une redoutable rivale de moins. Je vous embrasse tendrement, ma chere Comtesse; vous voyez par la longueur de ma lettre combien je vous aime, &c.



LETTRE XXXVIII.

A la même.

Comme je m'ennuie, & que j'ai la migraine, je m'en vais vous écrire; c'est

un remede qui m'a toujours réuſſi. Il ſe paſſa hier au cercle une ſcene que je veux vous raconter la premiere. Il y avoit un Maréchal de France qui a perdu, il n'y a pas long-tems, une bataille & ſon honneur. Cependant il paroît plus fier & plus content de lui-même qu'auparavant; il y a des fronts d'airain. La Ducheſſe de S.....* qui ne perd jamais l'occaſion de ſe réjouir aux dépens des autres, ſe tourna vers la mere du héros, & lui dit gravement: „ Hélas, Madame, comment
„ reçûtes-vous la nouvelle de la diſgrace
„ de Mr. votre Fils? Dormiez-vous?
„ Mangiez-vous? Vous cachiez-vous de
„ honte? Aviez vous envie de mourir?"
Tout cela fut dit avec le ton que vous ſavez. Le Maréchal, qui eſt philoſophe, n'a pas voulu ſe quereller avec une femme: mais il alla ſe plaindre au Roi, qui ſe mit à rire, & lui demanda s'il avoit peur de la langue d'un femme.

---

* St. Simon.

J'aurai ſoin de la petite Valbelle, parce qu'elle eſt belle & douce, & que vous la recommandez : cependant je vous dirai en paſſant que j'ai déja bien des filles, dont je ne ſuis pas la mere, & que les tems ſont difficiles. Mais après tout, il faut faire du bien, & j'en ferai tant que je pourrai. L'éclat de la Cour a d'abord ébloui la petite perſonne, comme il arrive à tous ceux qui la voient pour la premiere fois : j'ai eu auſſi cette foibleſſe, mais il y à long-tems que j'en ſuis guérie. J'eſpere que cette jeune fille regardera bientôt avec indifférence ce qu'il faut lui permettre d'admirer quelques momens. Mais ſi cette folie lui dure deux mois, je la renverrai comme indigne de votre amitié & de la mienne. Adieu, ma chere ; le pauvre Marquis veut vous faire ſes complimens malgré moi, & ce ne ſont peut-être que des complimens : mais moi je vous embraſſe avec toute la tendreſſe poſſible, comme auſſi

votre

votre petite fille : je souhaite qu'elle ressemble à sa mere, &c.

LETTRE XXXIX.

Au Marquis de Beaufort. 1760.

J'Ai reçu avec bien du plaisir votre lettre & votre beau mémoire sur vos négociations en Espagne : il paroît que ce grand coup de politique réussira plus facilement qu'on ne l'avoit cru. Après tout, c'est l'intérêt de toute la maison de Bourbon en général, comme c'est la seule ressource de celle de la France en particulier. Ce *pacte de famille* étonnera les Anglois : mais il ne s'agit pas seulement de les étonner ; il faut encore les faire craindre. On trouve que le plan est très-bien concerté dans toutes ses parties. Le Roi de Portugal, qui est le premier sujet des Anglois & leur tributaire, sera forcé de se déclarer ; &, quoi qu'il ar-

rive, ceci produira une diverſion qui ne peut être qu'avantageuſe à la France, & embarraſſante pour ſes ennemis. On admire ici l'intelligence & la pénétration avec leſquelles vous conduiſez cette grande affaire, malgré les difficultés ſans nombre que vous trouvez dans l'irréſolution du conſeil d'Eſpagne & la faction Angloiſe. La faveur du Roi & l'eſtime générale de votre patrie ſeront votre récompenſe: ſouvent un bon négociateur eſt plus utile à un état qu'un bon général, & fait réparer les injures de la fortune. Je vous prie de faire mes civilités à notre ami; nous eſpérons lui devoir notre ſalut. Conſervez-vous pour le ſervice de votre Roi, & pour le bien de votre nation.

Je ſuis, &c.

LETTRE XL.

Au Marquis de CASTRIES.

Novembre, 1760.

JE vous remercie de votre lettre, & sur-tout de votre victoire.* Cette petite affaire, que vous venez d'avoir avec le Prince de Brunswick est une consolation dans le torrent de calamités qui fondent sur nous de toutes parts. Le Roi est fort content; & quant à moi, je suis charmée que ce soit à vous que nous ayions cette obligation: vous n'avez pas trompé nos espérances comme tant d'autres. Les prodiges de valeur que vos troupes ont faits dans cette occasion, montrent que les François n'ont besoin que d'un bon chef pour bien se battre. On dit des merveilles du brave Regiment d'Auvergne, qui a aussi le plus souffert. Le Prince de Brunswick est toujours à craindre, & sa re-

* A Clostercamp.

traite n'eſt pas celle d'un homme qui a peur. Il y a des gens qui prétendent que vous auriez pu tailler en pieces ſa petite armée : mais je crois que ces gens qui font la guerre de leur cabinet, ne ſont ni juſtes, ni raiſonnables. Adieu, Mr. le Marquis, vous êtes un homme admirable ; envoyez toujours de pareilles nouvelles ; nous en avons grand beſoin. Tout le monde vous aimoit, à préſent on vous eſtime beaucoup ; & je connois une perſonne qui fera tout ſon poſſible pour travailler à votre fortune, tandis que vous travaillerez à votre gloire, &c.



LETTRE XLI.

*Au Comte d'*AFRI.

6 Novembre 1760.

JE ne ſais pas ſi la mort du vieux Roi George occaſionnera quelque changement dans nos affaires : je crois que nous

aurons toujours très-peu à espérer, & beaucoup à craindre. Le Gouvernement Anglois est très-différent des autres. C'est le peuple qui fait la guerre plutôt que le Roi : les Princes meurent, mais l'esprit général subsiste, & cet esprit est contre nous. Le nouveau Roi est très-jeune ; il doit haïr Pitt autant que son grand-pere le haïssoit ; mais ce Ministre conservera son poste malgré lui, parce qu'il a la faveur populaire. Le seul moyen de nous procurer la paix seroit de vaincre : les victoires sont plus efficaces pour cela que les plus habiles négociations. Vous dîtes que les cœurs des Hollandois sont pour nos ennemis : cela est étonnant, mais possible. Est-ce parce que les Anglois désolent leur commerce, enlevent leurs Vaisseaux, & leur font déja sentir qu'ils aspirent au commerce général & exclusif de l'Europe : au reste, c'est la faction d'Orange qui nous veut du mal : les États sont pour nous, la canaille n'est rien, elle hait & aime sans

justice & sans raison. Les États-Généraux paroissent fort irrités contre les Anglois à cause de leurs pirateries : croyez-vous que leur indignation puisse aller jusqu'à une rupture? Voyez, examinez tout, continuez à bien servir le Roi, & à faire honneur à ceux qui vous estiment.

Je suis, &c.



LETTRE XLII.

Au Duc de WIRTEMBERG. 1760

J'Ai reçu avec beaucoup de plaisir & de respect la lettre, dont votre Altesse m'a honorée. J'admire votre généreuse résolution, & la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embrassez la cause de l'Empire & la nôtre avec un zele, qui, à ce que j'espere, vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes seront traitées comme les nôtres; &, si elles en partagent les tra-

vaux & les périls, elles en partageront aussi l'honneur & les avantages. Mais je crois, Monseigneur, qu'avant de partir pour l'armée, vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris : il y a mille choses, mille détails, qu'il vaut mieux traiter de bouche que par écrit, ou par des Négociateurs. Nos Ministres esperent que vous ramenerez dans notre armée la fortune, qui nous a été si contraire jusqu'à présent : je l'espere aussi ; de bonnes troupes & un bon Général ne se laissent pas vaincre aisément.

Je suis, &c.



LETTRE XLIII.

Au Duc de BELLISLE.

EN vérité vos feseurs de projets sont des gens admirables ; il n'y a rien d'impossible pour eux ; ils trouvent des moyens pour tout ; & je ne doute pas que, si le

Roi avoit envie de la tour de porcelaine de Nankin, ou de la vigne de diamans du grand Mogol, ces Messieurs ne trouvassent la chose fort facile & ne donnassent une méthode pour les transporter à Paris. Le mémoire en question est un chef-d'œuvre d'impertinence, & ne peut avoir été enfanté que dans le cerveau d'un habitant des petites maisons. C'est une chose plaisante de voir un homme proposer sérieusement que, pour acquitter les dettes de l'état, il faudroit seulement que le Roi fît banqueroute tous les quinze ans. Si le Roi fesoit une banqueroute suivant ce systême, je crois bien qu'on le mettroit hors d'état d'en faire une seconde. Il vaudroit autant proposer d'aller voler sur les grands chemins tous les quinze ans. Cet homme ne doit avoir ni honneur ni bon sens. Je me rappelle un autre projet qui me fut adressé d'Hollande l'année derniere, & que je pris d'abord pour une mauvaise plaisanterie sur

la misere du Royaume : mais j'appris ensuite qu'il venoit d'un fou qui mouroit de faim à Amsterdam. Il prétendoit fournir au Roi deux cens millions annuels par une seule taxe & sans fouler le peuple. La chose étoit la plus simple du monde. Il ne s'agissoit que de publier un édit pour obliger tous les sujets à réciter tous les jours un *rosaire*, faute de quoi ils payeroient cinq sous pour chaque omission. Comme les François ne sont pas dévots, disoit l'Auteur, ils seront presque tous les jours en faute, ce qui produira des sommes immenses. Il finissoit par demander un placé pour sa peine, & on lui offrit une place à Bicêtre. Le grand point est de trouver de l'argent, & non pas de faire des projets. Chaque nouveau Contrôleur Général promet des merveilles ; mais il se trouve embarrassé dès le premier pas, & on est obligé de s'en défaire pour le remplacer par un autre, à qui un troisieme succede bientôt.

Les finances ſont dans un déſordre épouvantable ; les peuples ſont pauvres, murmurent, & vont chez l'étranger chercher une meilleure patrie ; notre crédit eſt perdu ; les Anglois ſont heureux, & nous ſommes ſans reſſource & ſans eſpérance. Je ne crois pas que la guerre de la ſucceſſion ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour ſauver la France ? Il nous faudroit la paix : mais comment l'obtenir, & comment continuer la guerre ? Le bon cœur du Roi ſouffre cruellement dans ces calamités publiques : n'y auroit-il pas moyen, Mr. le Duc, de le ſoulager en ſoulageant ſon peuple ? Je ſerois bien-aiſe de vous voir : j'ai mille choſes à vous dire, &c.

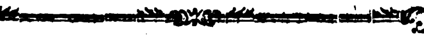
LETTRE XLIV.

A la Comtesse de BASCHI. 1760.

JE suis bien fâchée, mais cependant je ne puis m'empêcher de rire un peu de l'accident qui vient d'arriver à ce pauvre Duc de Wirtemberg, que nous avons vu si brillant à Paris l'hiver dernier. Il a été puni de sa témérité. En vendant au Roi ses douze mille hommes, il stipula qu'ils formeroient un camp & un corps à part; ce qui lui fut accordé. Le Roi de Prusse apprenant qu'il s'étoit mis à la solde de la France, après avoir été à celle de l'Impératrice, écrivit ce billet au Prince Ferdinand de Brunswick: „ Le „ Duc de Wirtemberg est, dit-on, avec „ les François: le Prince héréditaire mon „ neveu feroit bien de lui donner une pe- „ tite leçon. " Il vient de recevoir cette leçon, sans en être plus sage. Le Maré-

chal de Broglie lui écrivit après son désastre pour l'inviter à se réunir à son Armée, & à ne plus camper à part, de peur des conséquences ; ce qu'il refusa : sur quoi le Général François a reçu ordre de renvoyer cet ami incommode & inutile dans son pays. Mais laissons là le Duc de Wirtemberg. Je viens de lire le *Russe à Paris*, & je trouve qu'il ne raisonne pas mal pour un Russe : il a bien raison ; la France n'est plus qu'un vaste tombeau, où on trouve encore les épitaphes des grands hommes qu'elle a produits, & dont la race est presque éteinte : il n'y a plus que bassesse, lâches artifices, intrigues puériles, livres impertinens, & une extrême misere. O France ! qu'est devenue ta gloire ? Vous vous moquez de moi, Madame, avec votre comédie des *Philosophes :* c'est un libelle grossier & sans esprit, j'ai bien eu de la peine de la lire jusqu'au bout, & je suis étonnée que les Magistrats aient permis la représen-

tation d'une ſatyre perſonnelle. Mais quel eſt donc ce Paliſſot, qui ſe donne pour le protecteur de la religion & de la vertu contre des gens de lettres qui paſſent pour religieux & vertueux ? Cet homme-là a mauvaiſe réputation. On a voulu me préſenter Mr. Paliſſot comme bel-eſprit à la mode: mais j'ai refuſé de le voir ; j'aimerois autant, Dieu me pardonne, voir l'illuſtre Mr. Fréron. Avez-vous été chez la Dorigni ? Le Comte eſt-il toujours de bonne humeur ? Quand vous verrai-je ? M'aimez-vous toujours ? Voilà bien des queſtions de femmes. Adieu, vous ſavez que, *femina cauſa garrula, e loquace.*



LETTRE XLV.

A la même.

VOus me demandez à quoi je m'occupe quand je n'ai pas la migraine, ni

mauvais compagnie. Je barbouille du papier, comme tant d'autres : je fais des mémoires sur ma fortune singuliere, & sur les choses que j'ai vues qui sont plus singulieres encore. Il me semble que c'est une occupation raisonnable pour une femme qui a presque passé l'âge de plaire, & qui ne s'en soucic pas du tout. Je dirois bien des vérités désagréables pour certaines gens ; mais je ne veux ni mentir, ni flatter des sots ou des malhonnêtes gens. Cependant ces mémoires ne verront la lumiere que lorsque je ne verrai plus : par-là j'éviterai les reproches, ou le petit ressentiment des petits hommes bas & haïssables, dont je fais mention dans mon Histoire véritable ; car les morts se moquent des vivans. Mais vous, Madame, que faites-vous dans vos heures de loisir, qui sont assez fréquentes ? car vous n'êtes pas embarrassée de vivre avec vous-même. Lisez-vous le charmant hermite *

* Mr. de Voltaire.

de Fernay ? Penſez-vous à moi ? Priez-vous Dieu pour ceux qui vous aiment ? Toutes ces occupations ſont bonnes & louables : c'eſt pourquoi je devine que ce ſont les vôtres.

J'ai honte que des jeunes perſonnes me donnent tous les jours l'exemple de la fuite du monde, ſans que j'aie le courage de les imiter : je le mépriſe ſincerement, mais je voudrois faire plus. La belle Comteſſe de Neuville vient tout-à-coup de ſe jetter dans la haute dévotion ; elle entend tous les jours quatre Meſſes, communie toutes les ſemaines, & ne jette jamais la vue ſur un homme : elle ne voit que ſon mari & ſon confeſſeur. Je loue beaucoup ſa réſolution & ſon courage : mais j'ai peur qu'elle ne perſévere pas, & ce ſeroit bien dommage. Convertiſſons-nous auſſi, mais ſans faire de bruit, ni d'éclat, & ſans affecter rien Adieu, ma très-chere ; ſi cet avis ne vous plaît pas, dites mieux, &c.

LETTRE XLVI.

A Mr. Berrier. 1761.

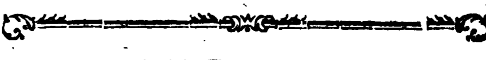
Les François sont admirables : le bon peuple ! Qu'un Roi est heureux d'avoir de pareils sujets ! Nous allons donc avoir une puissante marine qui sera un présent volontaire de la nation. Je suis surprise & enchantée de ce zele qui anime tous les ordres de l'état pour fournir des Vaisseaux à l'état. Ceux qui prétendent que l'amour de la patrie est plus fort dans les républiques que dans les monarchies, n'ont qu'à me citer l'exemple d'un état libre, où les particuliers aient fourni trente Vaisseaux de ligne de leur plein gré, sans même en être priés, s'ils veulent que je les croie. Le Roi est attendri : jamais il n'a tant aimé son Peuple. Cependant je crains que ce secours ne vienne trop tard : au reste il ne sera pas perdu

perdu pour cela, & servira dans une autre occasion. Les Anglois haïssent les François de tout leur cœur, & les François les détestent sincerement : ils sont toujours en guerre, du moins en intention; & quand ils mettent bas les armes par lassitude ou par épuisement, c'est pour les reprendre avec plus de fureur. Mais, Monsieur, ne pourroit-on pas tenter quelque entreprise pour le moment? L'Angleterre est entiérement dégarnie : ses flottes nous poursuivent dans les deux Indes. Ne pourroit-on pas profiter de l'occasion pour faire une seconde tentative qui ne seroit peut-être pas aussi infructueuse que la premiere. Voilà ce qui m'a passé par la tête depuis quelques jours; & si c'est un rêve, c'est du moins le rêve d'une bonne Françoise. Faites-en ce que vous voudrez, ou ce que vous pourrez, je n'en parlerai à personne, pas même au Grand Seigneur. Madame de Carouge demande un emploi pour son fils, je crois

qu'il le mérite : c'eſt une famille, où le courage eſt héréditaire, & qui a toujours bien ſervi. Pour l'expérience, elle viendra ; il eſt jeune. J'aime les jeunes gens ; ils ſont dociles, & aiment à s'inſtruire. Pour les vieux ils ſont intraitables ; quand ils ont une fois pris leur pli, ils ſont inſupportables en affaires comme en amour.

Ce que vous appellez ma faveur, c'eſt peu de choſe : ce n'eſt pas elle qui vous ſoutient, mais votre mérite ; vous lui devez tout, penſez-y bien. Quelquefois on m'écoute, ſouvent on me contredit : quelquefois je donne de bons conſeils, ſouvent on m'en attribue de mauvais, mais en général comptez que mon pouvoir eſt bien borné, & je ne ſerois pas fâchée qu'il le fût davantage, afin de ne vivre que pour moi. Cependant j'aime & ſers de tout mon pouvoir ceux qui ſervent bien le Roi & l'État. Comme vous êtes de ce nombre, il m'eſt impoſſible de ne pas vous vouloir du bien : laiſſez

cher vos ennemis & les miens, & continuez à vous rendre digne de l'estime des honnêtes gens. Je suis, &c.



LETTRE XLVII.

Au Comte de S. FLORENTIN.

MOnsieur le Comte, je vous recommande un jeune homme qui donne de grandes espérances. J'aime ses protecteurs, & j'ai beaucoup d'estime pour sa famille, où l'honneur & les talens sont comme naturels. Ces motifs vous suffiroient pour l'avancer : mais il falloit vous le faire connoître. Je reçois dans ce moment une lettre de Mr. de Paris qui me demande familiérement des choses impossibles, quoique je lui eusse déja dit que je n'avois ni le pouvoir ni l'inclination de le servir. Je vous prie de le lui dire encore, car je ne veux pas lui répondre. J'admire la sainte hardiesse de ces Messieurs : quand

une fois ils se sont mis dans la tête qu'ils soutiennent la cause du Ciel, ils parlent & ils agissent avec une hauteur que Dieu ne doit pas approuver, & qui est certainement insupportable aux hommes. Ce ne sont pas des graces qu'ils demandent, mais des ordres qu'ils donnent. Je m'imagine, Mr. le Comte, que votre département doit être le plus désagréable de tous : car si vous voulez parler raison aux Ecclésiastiques; il vous contredisent par un passage de la Bible : je suis en peine de savoir si cette race d'hommes est aussi nécessaire au monde qu'elle lui est incommode. Il est vrai que nous avons l'autorité en main, ce qui les fâche beaucoup : gardons-là avec soin, & fesons la craindre, de peur qu'ils ne se fassent craindre à leur tour, & ne soumettent le sceptre à la mitre.

Mais à propos de mon jeune-homme, si vous n'avez rien pour le présent qui lui convienne, il attendra : je ne vous de-

mande pas de déplacer perſonne, ni de faire un injuſtice à un autre pour m'obliger.

Je ſuis, &c.



LETTRE XLVIII.

Au Cardinal de BERNIS. *

VOtre ſituation me touche, quoique vous l'ayez méritée; & ſi je pouvois changer votre fortune, je le ferois encore, comme ſi vous en étiez digne: mais il y a des choſes que je ne puis ni demander, ni obtenir. Souvenez-vous de ce que vous étiez il y a quelques années: vous étiez pauvre, mais heureux & aimable: votre ambition & mes bontés vous ont gâté. A peine avez-vous été employé dans les affaires, qu'on s'eſt apperçu qu'il y avoit une grande différence entre le talent de faire de petits vers & celui du

* D'abord Ambaſſadeur à Vienne, puis Miniſtre d'État.

gouvernement. Les fautes que vous commettiez tous les jours dans le département le plus difficile de tous m'affligeoient : mais je n'osois vous croire incapable, & j'attribuois au défaut d'expérience ce que j'aurois dû attribuer au défaut de lumieres. J'espérois toujours, jusqu'à ce qu'on a été obligé de vous renvoyer. Vous n'ignorez pas que j'ai personnellement beaucoup à me plaindre de vous : néanmoins tout mon ressentiment se borne à ne parler de vous ni en bien ni en mal. J'ai gardé le silence qui me convenoit, & si vous avez à la fin été sacrifié, ce n'est pas à moi, mais au bien de l'État. Mais parlons sérieusement : pourquoi déplorez-vous si amerement votre prétendue disgrace ? Qu'avez-vous perdu ? Les inquiétudes & les tourmens de l'ambition ; & vous avez retrouvé le repos & la liberté avec un grand revenu & de grandes dignités. Vous êtes Malheureux en une chose, c'est de ne pas sen-

tir votre bonheur actuel, & de regretter le trouble, les inquiétudes & les peines qui accompagnent l'administration des affaires publiques. Toutes ces réflexions sont très-vraies, quoique mon cœur ne les sente pas aussi-bien que ma raison; & si j'étois à votre place, peut-être serois-je aussi foible que vous: mais j'en rougirois & ne le dirois à personne. Je suis honteuse de vous prêcher: c'étoit plutôt de vous que j'aurois dû attendre des exhortations pour m'encourager à souffrir avec patience les vanités du monde & de la grandeur. Pour revenir au sujet de votre lettre, voici ma résolution que je ne changerai jamais. Je ne m'opposerai jamais à votre retour, ni aux faveurs qu'on pourra vous faire, & que vous desirez: mais si cela arrivoit, ne prenez pas la peine de m'en savoir gré; car soyez sûr que je n'y aurai aucune part, &c.

LETTRE XLIX.

A Mr. de BUSSI.

NOus avons d'abord jugé par les propofitions extravagantes de Mr. Stanley, que la Cour de Londres n'étoit pas férieufement difpofée à la paix ; & vos dépêches le confirment. Mr. Pitt eft un chicaneur, qui ne traite pas de bonne foi : il joue la comédie. Cependant il faut continuer jufqu'au bout, & mettre les Anglois dans leur tort à la face dc toute l'Europe, en expofant leur ambition & leur éloignement pour la paix. On ne doute cependant pas ici que dans le fonds ils n'en aient prefque autant befoin que nous. Leur dette eft immenfe, & augmente tous les jours ; les foldats & les matelots commencent à leur manquer ; & je ne fais pas fi leur crédit, qui eft leur feul foutien, pourra fe foutenir encore long-

temps. A proprement parler, nos guerres avec cette nation ne ſont que des guerres de marchands, & n'en ſont que plus difficiles à terminer, parce que l'eſprit de commerce ne veut point de rival. Mille particuliers de Londres qui font de grandes fortunes par la ruine & le maſſacre de leurs compatriotes mêmes, voudroient que ce jeu cruel durât toujours: ils peuvent aiſément acheter le miniſtere & le parlement dans un pays où tout eſt à vendre; de ſorte que, lorſque les marchands ont déclaré la guerre à la bourſe de Londres, il faut qu'elle ſe déclare à St. James ſix mois ou un an après. Voilà le grand obſtacle qui s'oppoſe à la paix juſqu'à ce que le Roi d'Angleterre ait des Miniſtres aſſez honnêtes gens pour aimer le bien public, & mépriſer les clameurs & l'argent de ceux qui s'enrichiſſent par la déſolation des peuples. Vous dites que votre ſituation à Londres eſt bien déſagréable: je n'en doute pas. Vous êtes expoſé aux inſultes

d'un peuple brutal, & au mépris d'un Ministre arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple de patience: souffrez généreusement pour vôtre Roi & votre patrie; c'est la vraie gloire d'un bon citoyen. Dans vos négociations conduisez-vous avec modestie sans bassesse: la hauteur est ridicule dans les vaincus. Quel que soit le succès de cette tentative, tâchez sur-tout de vous faire honneur & à vos amis. Présentez mes très-humbles respects à cette personne qui à beaucoup de pouvoir & de bonne volonté pour nous: concertez-vous avec elle; faites-nous des amis; opposez, s'il est possible, le crédit des honnêtes gens à la faction des hommes bas intéressés, qui préferent la guerre qui les enrichit, à la paix qui n'enrichit que la nation.

Je suis, &c.

LETTRE L.

A la Maréchale de BROGLIE.

MAdame, votre lettre me fait honneur, & votre douleur me touche beaucoup ; mais il m'eſt impoſſible de vous ſoulager : le Roi eſt fort en colere, & je crois que Mr. le Maréchal n'eſt pas ſans tort. Il vouloit vaincre tout ſeul, & il a été vaincu. Son adverſaire ſe défend aſſez bien ; il a une lettre en poche qui ſemble le juſtifier. Cependant je ſuis prête d'avouer tout ce qu'on voudra en faveur de Mr. le Maréchal : il eſt brave, il entend parfaitement la guerre ; on dit que c'eſt le ſeul que les ennemis craignent & reſpectent, & le ſeul qui puiſſe faire oublier le Comte de Saxe, qui étoit l'Ange tutelaire de la France. Ainſi ſa gloire eſt à couvert, & le dédommage bien de la perte de la faveur. Voilà bien

des motifs de consolation, Madame, en attendant que la fortune change. Le Roi est bon; il a beaucoup d'estime pour Mr. le Maréchal, & vous devez tout espérer. Il faut laisser passer cet orage, qui ne sauroit durer; & vous verrez un tems plus heureux: dans ce pays on n'oublie pas toujours le mérite, & on en a toujours besoin.

Je suis, &c.



LETTRE LI.

Au Maréchal de SOUBISE. 1761.

JE vis hier le gros Prince * Allemand, qui me parla de vous avec beaucoup d'estime: il savoit sans doute qu'il me fesoit plaisir. Il avoue que vous n'avez pas toujours été heureux à la guerre, mais il est persuadé que vous avez toujours mérité de l'être. Le fameux Tu-

* Le Prince de Nassau-Saerbruck.

renne a perdu des batailles : consolez-vous. Le Roi est fort mélancolique : cette suite continuelle de mauvais succès dans la guerre la plus juste & la plus nécessaire qui fût jamais, afflige sensiblement son bon cœur. Il souffre de tout ce que ses peuples souffrent : il ne signe pas un édit d'impôt qu'il ne le fasse en gémissant : il faut l'avoir vu dans ces tems d'humiliation & d'adversité pour bien juger de lui : il a l'ame belle & généreuse. Le bon droit est pour nous, & le Ciel pour nos ennemis : adorons les profonds desseins de la Providence.

Quoiqu'il en soit, on a enfin mis la derniere main à ce qu'on appelle un chef-d'œuvre de politique, au *pacte de famille*; & ce que la France n'auroit osé demander ni espérer dans les tems les plus heureux, elle l'a obtenu au milieu de ses disgraces. Les François sont à présent Espagnols, & les Espagnols sont François : c'est sur-tout à présent qu'*il n'y a plus de*

pirenées, comme disoit Louis XIV. on espere beaucoup de ce coup d'état, & les Anglois n'en seront pas contens : ils seront obligés de séparer leurs forces pour faire tête aux Espagnols, qui ont une très-belle Flotte, une bonne armée & de bons Officiers. On a résolu de forcer les Portugais à se déclarer : leur neutralité est plus préjudiciable à nos affaires qu'une guerre ouverte, par les secours de toute espece qu'ils fournissent aux Anglois, dont ils sont les très-humbles serviteurs. C'est une chose plaisante de voir un Roi de cinquante ans en tutele, avec un fantôme d'autorité, qui regne sans gloire & sans liberté. Une Nation, qui a quelques sentimens d'honneur, doit vivre ou périr indépendante, sans se rendre inutilement esclave, ridicule & méprisable. Le Ministre d'Espagne agit avec beaucoup de zele & de chaleur Cependant on croit que le Portugal refusera d'abandonner les Anglois : les intérêts du com-

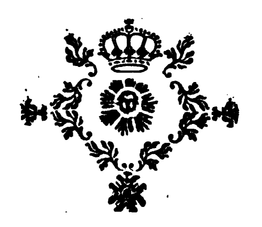
merce de ces deux nations ſont tellement liés & compliqués qu'on regarde une rupture comme preſque impoſſible. C'eſt pourquoi les Eſpagnols ſe préparent ſérieuſement à faire un voyage à Lisbonne; & la France malgré ſes preſſans beſoins, ne pourra ſe diſpenſer d'y envoyer un corps de troupes. Voilà, Mr. le Maréchal, quelle eſt notre ſituation actuelle, craignant toujours, mais eſpérant beaucoup. J'eſpere auſſi que vous ſerez employé cette année : comptez ſur vos amis, &c.

Fin du premier Tome.

LETTRES
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR,

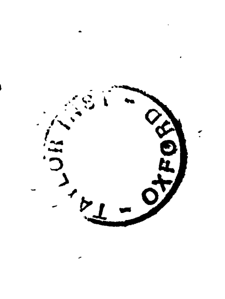
Depuis 1753 jusqu'à 1762, inclusivement.

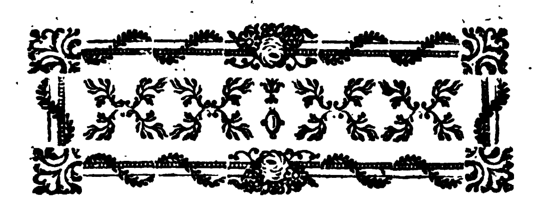
TOME SECOND.



A LONDRES,
Chez G. OWEN, Fleet-Street; et CADELL,
dans le Strand.

M. DCC. LXXII.


TAYLOR INST. OXFORD



LETTRES DE MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

LETTRE LII.

A la Comtesse du BARAIL.

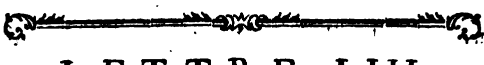
VOus pouvez vous assurer que le jeune Marquis ne sera pas oublié, à moins que je ne perde tout mon crédit: mais n'est-ce pas mon devoir de recommander les gens de mérite & ceux que j'estime? Craignez-vous que je manque de mémoire? Non, Madame, je me sou-

viendrai toujours de vous aimer tendrement, & de vous obliger. La Cour n'a jamais été si brillante qu'à présent au milieu de la misere publique. Nous avons une demi-douzaine d'Altesses Allemandes, qui font grand fracas. Il y en a un sur-tout qui daigne me faire sa cour. Les hommes, & sur-tout les Princes, ne font rien pour rien : c'est pourquoi je devine qu'il a quelques vues ; mais je le laisserai venir, & peut-être le servirai-je ; car j'ai le cœur bon, & il a du mérite. Le vieux Visir * devient insupportable ; mais on le souffre parce qu'il est nécessaire, ou qu'il passe pour l'être. Il est toujours mécontent, sombre & farouche : la vieillesse, comme les honneurs change les mœurs. Cela est insupportable, & il faut pourtant le souffrir. Adieu, ma chere amie ; je ne changerai jamais pour vous ; car j'ai trop de plaisir à vous aimer & à vous le dire. Donnez mille baisers pour moi à

---

* Le Maréchal de Bellisle.

votre petite fille, & faites mille complimens au grand homme, &c.



LETTRE LIII.

A Mr. de VOLTAIRE. 1762.

JE suis déja informée de la sanglante tragédie qui s'est passée à Toulouse. Votre charité pour la malheureuse famille de Calas, & votre zele pour la servir, font honneur à vos sentimens, & correspondent avec les miens. Vous êtes comme la sentinelle de l'État: vous vous faites un devoir de découvrir les grands crimes & les grands abus: il faut que vous soyez admirable en tout. Autant que j'en puis juger jusqu'à présent, les Juges de Toulouse ont été bien précipités & cruels: il n'y a que des contradictions & des improbabilités dans leurs procédures, ce qui est d'abord un grand préjugé contre elles: la vérité & la justice

n'admettent ni contradictions ni improbabilités. On dit qu'un Avocat célebre & honnête homme travaille à un mémoire ſur cette malheureuſe affaire : je le lirai auſſi-tôt qu'il paroîtra, pour me mettre bien au fait de la queſtion ; après quoi j'emploierai hardiment tout mon crédit pour venger la cauſe de la juſtice & de la vertu opprimée. Je ſuis charmée, Monſieur, que vous vous ſoyez adreſſé à moi : cette confiance me donne un peu de vanité, en montrant que vous me croyez le cœur bon. Oui, je l'ai, ou crois l'avoir ; & dans cette occaſion je tâcherai de mériter votre eſtime & celle de ceux qui vous reſſemblent.

Je ſuis, &c.

LETTRE LIV.

Au Marquis de BEAUSSAC. 1762.

JE vous remercie ſincerement de vos ſoins, & je vous prie de me les continuer. Les nouvelles de Ruſſie ſont actuellement plus importantes que jamais. Il y a long-tems que nous ſavons que le nouveau Czar n'aime pas la France : nous avons perdu une bonne amie dans Elizabeth. Votre Pierre III. ne ſe donnoit pas même la peine de cacher ſes ſentimens du vivant de ſa tante, & j'ai oui dire qu'il ne manquoit jamais de plaiſanter ſur les défaites des Ruſſes, ou des alliés, quand l'occaſion s'en préſentoit ; ce qui feſoit voir qu'il avoit un mauvais cœur & un mauvais eſprit. Perſonne ne doute que ce Prince n'abandonne bientôt l'alliance : encore ſerons-nous bienheureux, s'il ne ſe joint pas à nos ennemis. Dans une

pareille circonſtance votre miniſtere eſt très-délicat : vous marcherez par-tout ſur des épines. Cependant tout deſpotique que ſoit un Czar de Ruſſie, on ne croit pas que celui-ci oſe abandonner bruſquement la cauſe commune : cette démarche, ſi elle étoit trop précipitée, ne manqueroit pas de déplaire à la nation. Les Ruſſes ſavent obéir ; mais ils ſavent auſſi ſe défaire de leurs maîtres, quand ils oſent abuſer de leur pouvoir. La révolution de 1740, à laquelle il doit ſa couronne, eſt un exemple récent & terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce Prince feroit ſur-tout déplorable dans la circonſtance ; car l'Alexandre du Nord eſt perdu, ſi la guerre dure ſeulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup, s'il eſt poſſible de le parer.

Les fourrures que vous m'avez envoyées ſont fort belles, & je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que celles du Canada : mais

hélas ! celles du Canada étoient à nous ?

Le Roi eſt fort ſatisfait de votre conduite ; il a beaucoup de confiance dans vos lumieres , & perſonne ne doute que ſi le Czar abandonne ſes amis , vous n'aurez rien négligé pour l'empêcher.

Je ſuis, &c.



LETTRE LV.

Au Duc de FITZ-JAMES. 1762.

VOus avez bien raiſon , Mr. le Duc ; l'affaire de ce malheureux Calas fait frémir. Il falloit le plaindre d'être né huguenot ; mais il ne falloit pas le traiter pour cela comme un voleur de grand chemin. Il paroît impoſſible qu'il ait commis le crime dont il étoit accuſé : cela n'eſt pas dans la nature. Cependant il eſt mort , ſa famille eſt flétrie , & ſes juges cruels ne veulent pas ſe repentir. Le bon cœur du Roi a bien ſouffert au récit de cette étran-

ge aventure, & toute la France crie vengeance. Le pauvre homme sera vengé. Ces gens de Toulouse ont la tête chaude, & plus de Religion à leur maniere qu'il ne leur en faut pour être bons chrétiens. Dieu veuilles les convertir & les rendre humains!

Vous vous moquez de moi, Mr. le Duc, avec vos remercîmens. Il y avoit un poste vacant qui vous convenoit: vous le méritez, j'en ai parlé au Roi, & voilà tout. Le service que je vous ai rendu, m'a fait plus de plaisir qu'à vous. Partez donc pour l'armée, & soyez l'ami du Prince de Condé. J'ai dans l'esprit que ce jeune homme ira loin: il a de grands exemples dans sa famille, & bonne envie de les imiter. Ses talens pour la guerre se développeront bientôt. Tant mieux; on ne connoît plus la France, la race des grands hommes est presque éteinte: j'espere que vous aiderez à la faire revivre, & je souhaite de tout mon cœur que la fortune

vous traite d'une maniere digne de vous. Je suis, &c.

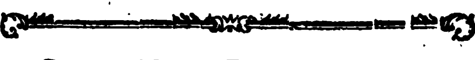
LETTRE LVI.

Au Duc de NIVERNOIS. 1762.

COmment vous portez-vous, Mr. le Duc ? Vous allez voir que vos amis ne vous ont pas oublié. Mais auparavant il faut commencer par la préface, qui est *la salsa del libro*. Vous savez que nous n'avons que trop long-temps fait la guerre, que nous n'y avons rien gagné, que nous avons grand besoin de la paix avec les Anglois, & que les Anglois n'en ont peut-être gueres moins besoin que nous. Eh bien, le Roi a hier résolu dans son conseil de vous charger d'une petite commission à ce sujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois & votre garenne pour venir à Fontainebleau recevoir vos instructions : delà vous irez à

Londres faire la révérence au bon Roi George qui vous attend, & l'inviter à être de nos amis. Le Roi ne savoit d'abord qui charger d'une négociation si importante & si délicate : une certaine personne à cité votre nom ; sur quoi ce bon Prince à beaucoup loué vos lumieres, vos talens & votre zele pour son service. Je l'écoutois avec plaisir, & j'étois bien éloignée de parler contre ma conscience en disant du mal de vous. Je sens que cet emploi est un peu désagréable : il seroit plus beau d'être l'Ambassadeur d'un Roi vainqueur que celui d'un Roi vaincu. Mais vous êtes bon François ; l'amour de la patrie l'emportera sur vos répugnances. La paix que j'espere est la seule chose que je desire actuellement, & qui puisse m'attacher encore un peu à la vie. Ma santé n'est pas bonne ; mais si je puis voir la France paisible, le Roi content, & ses sujets tranquilles après tant de calamités, j'aurois assez vécu. Je vous salue de tout mon

cœur, Mr. le Duc : vous aurez toujours une des premieres places dans la liſte de ceux que j'eſtime, & qui eſt très-courte, &c.



LETTRE LVII.

A la Comteſſe de BASCHI. 1762.

MA chere amie, car ce nom eſt plus beau que celui de Madame la Comteſſe, & c'eſt pourquoi je m'en ſers ſouvent, vous me demandez ſi je penſe toujours à vous. Que ne me demandez-vous ſi je vis encore. Pourrois-je oublier vos charmes & votre mérite? Enfin j'eſpere que nous aurons la paix. Elle nous eſt bien néceſſaire après la guerre la plus funeſte & la plus honteuſe qui ſe ſoit faite depuis le vieux Pharamond. La gloire de la nation ſous Louis XIV. s'eſt diſſipée comme un ſonge, & elle ne trouve à ſon réveil qu'une honte réelle. Quel tems, ma belle

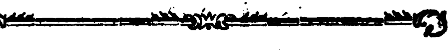
Comteſſe ! Le Roi eſt chagrin, & moi je pleure, tandis que le monde croit que nous ſommes ici fort contens. Le bonheur ne ſe trouve pas dans les Cours ni dans l'ambition, mais dans les cœurs modeſtes & modérés; qui ne deſirent, n'eſperent, & ne demandent rien.

Valcourt diſoit hier en riant, qu'il auroit fallu pendre une demi-douzaine d'Officiers généraux pour donner l'exemple, & que les Anglois avoient été bien ſervis depuis qu'ils avoient tué un Amiral. Le Roi ne rioit pas; mais ſa bonté de cœur ne l'a pas empêché de dire que ce raiſonnement là n'étoit pas tout-à-fait ridicule. Les Anglois nous ont bien fait du mal, & nous leur en avons bien fait auſſi : voyez s'il y a là quelque ſujet de conſolation, car il faut profiter de tout. Valcourt diſoit auſſi qu'au lieu de demander la paix, il n'y auroit qu'à laiſſer prendre aux Anglois le reſte de nos colonies, retirer nos troupes d'Allemagne, & faire

une guerre défensive sur nos frontieres; tandis que nous employerions la plus grande partie de nos forces pour faire des descentes chez l'ennemi, le harceler, désoler son commerce, &c. que par-là les Anglois seroient obligés de demander la paix à genoux en moins de deux ans, ou de faire banqueroute à l'univers. Il y a un certain air de raison dans ce discours: mais il auroit fallu prendre ce parti il y a deux ans: c'est aujourd'hui trop tard.

Je me dépite contre moi-même quand je considere quels gens j'ai recommandés pour soutenir l'honneur de la France; des gens qui n'étoient propres à rien & qui aspiroient à tout; qui savoient faire des révérences & des bassesses, & couroient ensuite en Allemagne pour se battre comme des femmes, & servir de risée à toute l'Europe. Ces réflexions me désolent le Roi aussi. Quelqu'un demandoit l'autre jour au Prince de Conti,

pourquoi la France avoit tant dégénéré ; & qu'on ne voyoit plus de Turennes ; ni de Villars ; ni de Saxes. *C'est*, dit-il, *depuis que nos femmes ont affaires à leurs laquais*. Hélas ! tout a changé. Adieu, ma belle Comtesse ; je vous aime de tout mon cœur, &c.



LETTRE LVIII.

Au Maréchal de SOUBISE. 1762.

Nous sommes accoutumés à recevoir de mauvaises nouvelles, mais nous n'y sommes pas moins sensibles. Celle de votre derniere bataille a achevé de nous jetter dans la consternation. Vous avez de nouveau trompé les espérances du Roi & les miennes, & nous sommes tous dans la douleur. On vous impute bien des fautes dans cette affaire, & nous admirons malgré nous la sagesse du Prince Ferdinand, qui avoit promis de vous battre ;

battre, & qui a tenu parole. Il falloit, disent vos ennemis, qu'il comptât bien sur sa fortune, ou sur votre incapacité. Quand à votre collegue, tout le monde le justifie & le plaint. Je crois cependant qu'on a tort de vous juger si sévérement, & moi encore plus de vous avoir exposé à l'être. Ne craignez pourtant rien : je prendrai soin de vos intérêts, & je tâcherai de faire votre paix avec le Roi, qui est résolu de la faire avec ses ennemis. Les vieillards qui se ressouviennent des dernieres années de Louis XIV, leur comparent le tems présent. Nous avons tout perdu, des batailles sans nombre, un million d'hommes, nos Colonies, notre crédit & notre honneur. Nous n'avons plus ni argent, ni ressources. Le Roi parloit, il y a quelque-tems, de s'aller mettre à la tête de ses armées pour les ranimer par sa présence. Je m'imagine que cette démarche auroit été utile ; mais on l'en a dissuadé. Au nom de Dieu, Mr.

le Maréchal, si les affaires ne sont pas encore tout-à-fait désespérées, tâchez de les réparer, & de nous mettre en état d'obtenir une paix plus honorable. Sur-tout faites tous vos efforts pour sauver Cassel, qui feroit alors un équivalent dans le traité de paix. Quel est ce brave Luckner, dont on m'a tant parlé, & qui a acquis tant de gloire à nos dépens ? Il faut avouer que les Anglois sont trop bien servis. Je hais sur-tout & j'estime ce Marquis de Granby, qui doit au moins partager par moitié la gloire du Prince Ferdinand. Je conviens qu'il est bien difficile de vaincre de pareils hommes, & nous craignons à tout-moment de recevoir la nouvelle de quelques nouveaux désastres, à moins que vous ne fassiez changer la forture, ce que je souhaite de tout mon cœur, sans oser l'espérer.

Je suis, &c.

LETTRE LIX.

Au Duc de CHOISEUIL. 1762.

JE suis malade, cependant je tâcherai de vous répondre. Je vous dirai d'abord que le Roi est content & vous estime. Le vieux Maréchal étoit trop systématique, & les hommes à systêmes réussissent rarement. Jamais Ministre ne fut plus malheureux que lui, excepté le Chamillard du dernier Roi, que l'on fit Ministre de la guerre, parce qu'il savoit bien jouer au billard. Pour moi, je crois en vérité qu'il avoit plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc de mieux faire, & de réparer ses fautes. Vous commencez dans des temps bien difficiles; mais votre gloire en sera plus grande, si vous triomphez des difficultés, comme je l'espere.

Ce qui se passe parmi les Russes est inouï!

quels maîtres ! quels sujets ! L'Impératrice Elizabeth meurt, son neveu lui succede, & sa femme le supplante, & tout cela en six mois de temps. Le pauvre Pierre avoit grand tort aussi de se faire soldat prussien, & de se brouiller avec sa femme. Je ne pense pas qu'il faille se fier à la nouvelle Czarine, ni compter sur elle, quoiqu'elle ait pris pour un de ses principaux prétextes la paix honteuse qui avoit été conclue avec la Prusse : soyez sûr qu'elle ne lui fera pas la guerre. Il y a des horreurs dans tout cela. Il ne faut pas non plus espérer grand chose de la part des Espagnols : je les crois sinceres, mais ils sont inactifs & irrésolus. Quant à l'Allemagne, tout y est désespéré. L'Allemagne a toujours été le tombeau des François : dans cette guerre elle a encore été le tombeau de leur gloire. Ainsi ce bel épouvantail du *pacte de famille* n'aboutit à rien. Les Anglois en ont eu peur : à présent ils rient avec raison de leurs frayeurs & de nos

vaines espérances. Le plus sûr est donc de faire la paix : mais l'ouvrage sera difficile avec un peuple insolent dans la victoire, qui est l'ennemi naturel du genre humain, & sur-tout des François. Mr. le Duc, si vous venez à bout de cette grande affaire, vous aurez la gloire d'avoir sauvé votre patrie. Il ne s'agit pas de faire une paix sûre : cela est impossible ; les Anglois & les François ne peuvent rester long-temps amis : la haine réciproque des deux nations, la rivalité du commerce, l'opposition des intérêts & des alliances leur remettront bientôt le armes à la main. C'est pourquoi je m'imagine qu'il faut tâcher de conserver quelques établissemens en Afrique & dans les Indes : c'est l'unique moyen de réparer & d'augmenter notre marine, de sauver notre commerce, de nous fortifier par-tout, & d'attaquer les Anglois avec plus de succès & de sûreté, quand l'occasion s'en présentera. La prise de nos vaisseaux Marchands avant la dé-

claration de guerre étoit une action infâme que la France n'oubliera jamais qu'elle n'en ait tiré vengeance Que nous sommes humiliés ! Nous donnons à nos ennemis des perruquiers, des rubans & des modes ; & ils nous donneront des loix ! J'espere que cela ne durera pas : tâchez, Mr. le Duc, de faire la paix aux conditions les plus raisonnables qu'il se pourra ; après quoi préparez-vous à la guerre.

Je suis, &c.

LETTRE LX.

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

JE voulois vous écrire ce matin, & ma plume commençoit déja à courir, lorsqu'une femme que vous connoissez m'est venue interrompre brusquement. Allons, Madame, m'a-t-elle dit, laissez là votre lettre & vos complimens : il faut nous divertir. Je l'ai suivie en grondant,

& nous avons été pour nous divertir chez la grosse Duchesse, qui a fait tout au monde pour m'amuser sans pouvoir réussir: j'étois de trop mauvais humeur. A la fin cependant, nous avons vu entrer un petit ange, que j'ai beaucoup embrassé & caressé: c'étoit votre fille. En honneur elle est adorable, la petite: elle a de beaux yeux, de beaux traits; un air fin dans tout ce qu'elle dit, ou qu'elle fait; beaucoup d'esprit, de douceur, de modestie & un bon cœur: l'homme qui l'aura sera bien heureux, s'il est digne d'elle & de vous. Sa présence a dissipé ma mélancolie, & la migraine qui commençoit à me prendre. Jamais une si belle bouche n'a dit des choses si agréables que celle de cette aimable enfant. On a joué, on a ri, & puis nous sommes revenues ici. Pour continuer mon plaisir, je me suis aussi-tôt mis à vous écrire. A propos, connoissez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille? Il

étoit hier à la Messe du Roi auprès de la belle Marquise de Gondi. Elle l'avoit vu deux ou trois fois chez ses amies, & lui avoit parlé avec politesse. Ne voilà-t-il pas que ce benêt avec sa figure abominable se met dans la tête qu'elle est folle de lui ? Il étoit donc à la Messe à côté d'elle, sans qu'elle s'en apperçut, & il ne savoit comment s'y prendre pour se faire remarquer. Mais enfin l'amour est ingénieux : il lui pousse donc rudement le bras, & fait tomber ses *heures*, afin d'avoir la satisfaction de les ramasser, & de lui baisser la main. Tout cela lui a réussi jusqu'au baiser, qu'on eut l'adresse d'éviter. La Dame de retour chez elle lui a fait dire que son procédé avoit été indécent & grossier, qu'elle le prioit de ne jamais plus lui montrer son visage, & qu'elle souhaitoit sincerement qu'il devint aussi sensé qu'il étoit laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux, qui se croit

un Adonis. Il en eſt tombé malade : quatre Médecins n'ont pu empêcher qu'il n'eût le tranſport au cerveau, & il eſt à l'agonie. S'il meurt, ſon hiſtoire ſera une des plus tragiques dans celle de l'amour-propre Mais hélas! qui eſt-ce qui n'en a pas ? Il y a dix momens dans la journée, où je me crois encore très-jeune & très-belle contre un où je n'en crois rien du tout. La Ducheſſe vous a-t-elle vue, comme elle l'avoit dit ? Elle eſt du très-petit nombre des femmes eſtimables. Elle a beaucoup de religion, d'eſprit & de gaieté : ce ſont les perſonnes que j'aime, quoique je ne les ſuive que de loin.

On raconte des merveilles de la B... * elle eſt folle à lier. Hélas c'eſt l'amour, le tendre amour qui en eſt la cauſe. L'autre jour elle fut ſi contente de ſon amant qu'elle lui donna ſon portrait enrichi de diamans, qu'elle avoit reçu la veille de

* La Ducheſſe de Beauvilliers.

ſon mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que ſa maîtreſſe. Il avoit beaucoup perdu : voilà qu'il tire le mari à part, & lui demande cent piſtoles ſur ſon bijou. La pauvre B.... eſt enragée de cette marque de mépris, & veut tout de bon renoncer à l'amour : perſonne n'en croit rien, mais en attendant, elle fait pitié. Les paſſions ſont bien dangereuſes & bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien ! Il n'y a point de nouvelles. Nous paſſons notre tems à l'ordinaire à nous ennuyer, & nos Miniſtres à bâtir des châteaux en Eſpagne. Les habitans de Dunkerque ſe préparent à célébrer une fête ſéculaire : il y a preſque cent ans qu'ils ont le bonheur d'être François, & ils vont s'en réjouir ſolemnellement : cela fera rire les Anglois. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, &

tout dire sans crainte & sans réserve. Venez, que je vous embrasse : mais hélas ! je n'ai pas les bras assez longs, &c.

LETTRE LXI.

A Madame l'Abbesse de CHELLES. *

1762.

JE recommande à vos prieres le Roi, la France, & moi, avec tout le reste : le Ciel n'est jamais sourd aux prieres des saints. On va travailler à la paix, mais il n'y a que Dieu qui puisse nous la donner. C'est une grace, Madame, que vous êtes digne de demander & d'obtenir. Que vous êtes heureuse d'avoir quitté ce monde bas & méchant ! Il y a de belles Dames qui me portent envie, & moi j'envie leur liberté. La raison, les années, le malheur des temps, le mépris des petites vanités des Cours, qui font pitié

* Auparavant Mademoiselle de Rupelmonde.

quand on les connoît, m'ont jetté dans une mélancolie noire qui me dégoûte de tout. J'ai desiré les grandeurs, & m'en voilà rassasiée. Cependant il me faut porter la joie sur le visage, tandis que j'ai la mort dans le cœur. Mais qu'avez-vous, me dit quelqu'un, vous n'êtes pas contente? Sire, lui dis-je, je suis fort contente, & en même-tems je suis prête à pleurer, me voyant forcée de dissimuler. Le Roi se souvient toujours que vous étiez l'ornement de sa Cour; il vous regrette & vous admire; il dit que vous servez à présent un meilleur maître. Hélas! je voudrois bien le servir ce meilleur maître. J'ai dans l'esprit que l'ennui, la tristesse qui m'accablent, sont une invitation de sa part: mais je suis foible, & je continue à porter mes chaînes. Je vous salue, Madame, avec le respect & l'affection que mérite votre vertu. Aimez-moi, plaignez-moi, & priez pour moi, &c.

LETTRE LXII.

Au Duc de NIVERNOIS. 1762.

VOus avez donc vu la Capitale & les nouveaux Romains, comme ils s'appellent : vous aurez de la peine à les aimer. Le Roi George vous a bien reçu, les Seigneurs vous caressent, & la canaille vous sifle : c'est tout ce que nous avions prévu. Le grand point est de s'attacher au principal : il faut parler au pilote & aux Officiers du vaisseau, sans faire attention à la populace qui murmure à fond de cale. L'histoire de votre souper de Cantorbery nous a bien fait rire : cela est juste, la paix n'est pas faite, & votre hôte vous a traité en ennemi. Les Anglois, dites vous, ont généralement désapprouvé la conduite de cet hônnête-homme : la réparation est généreuse & suffisante ; mais je ne crois pas que vous sou-

piez jamais chez lui. On admire vos dépêches ; le Roi eſt très-content. On eſt prêt à céder volontiers le Canada aux Anglois : grand bien leur faſſe ! Mais pour les Iſles & Pondicherry, il faut les ſauver à quelque prix que ce ſoit. Quant à la rançon des priſonniers & aux billets du Canada, il n'y aura pas de difficulté : c'eſt un petit mémoire de marchand, qu'il faudra payer auſſi-tôt. Je vous prie de ne pas oublier de préſenter mes reſpects à la grande Dame : la bagatelle que je lui ai envoyée, eſt trop payée par la bonté qu'elle a eue de la recevoir : nous nous recommandons toujours à elle.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXIII.

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

QUe dites-vous de l'Archevêque ?* N'est-il pas plaisant de venir nous fatiguer de sa bulle & de ses querelles avec le Parlement, tandis que nous sommes dans des inquiétudes mortelles sur le succès de la guerre, ou les négociations de la paix ? C'est comme si on disoit à un homme de venir séparer des enfans qui se battent dans la rue, tandis que le feu est dans sa maison. Je suis bien en colere, Madame : de quels charmes voulez-vous parler ? Je croyois d'abord que c'étoit quelqu'un qui vous regardoit, qui avoit fourré cette phrase-là pour vous. Hélas ! mes charmes sont partis avant moi. De grace, à l'avenir, mettez beaucoup d'a-

* De Paris.

mitié dans vos lettres, & point de complimens.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres. Le Duc nous mande que les Anglois favent faire la guerre, mais qu'ils ne favent pas faire la paix. Cependant il faudra faire des facrifices : ils nous rendent notre fucre & les toiles des Indes ; mais il faudra leur céder nos manchons & toutes les neiges du Canada : grand bien leur faffe ! La perte n'eft pas grande, excepté celle de l'honneur, qui nous fait frémir. Nos amis nous ont bien fervis.

Il faut, ma chere, que je vous conte une folie. L'Ambaffadeur que vous favez, * m'eft venu rendre ce matin une vifite, & après les premiers complimens, il s'eft écrié : *En vérité, Madame, vous avez de beaux yeux !* Je me fuis tournée vers lui, & lui ai demandé gravement, s'il parloit à moi. Eh, à qui parlerois-je donc ? dit-il, ce n'eft pas à ma femme.

* Le Duc de Bedford.

Ce

Ce trait m'a fait rire, & m'a donné tant de vanité, que je me suis d'abord habillée en couleur de rose comme une petite fille. Mais voilà par malheur qu'en passant devant une glace, j'ai rencontré un visage maigre de quarante ans. J'ai demandé qui étoit cette femme-là; on m'a dit que c'étoit moi, & sur cela j'ai quitté ma robe couleur de rose. Mais parlons sérieusement, ma belle Comtesse; je vous aime avec une tendresse, dont je suis quelquefois surprise, & dont je ne me serois jamais crue capable pour une femme. Croyez que c'est le plus grand plaisir de ma vie : *Dolce vita amorosa; per che si tardi nel mio cor veniti ?* C'est de mon amitié pour vous au moins que je parle: l'amour ne mérite ni mes éloges ni mes regrets. Ayez soin de votre santé, si vous avez quelque égard pour la mienne. La belle insensible vous salue, & m'a donné un baiser pour vous, &c.

LETTRE LXIV.

Au Duc de NIVERNOIS. 1762.

IL faut toujours vous remercier, Mr. le Duc : vous ne nous envoyez que de bonnes nouvelles, & vos lettres sont charmantes. La politique, qui rend tant d'hommes sombres & jaloux, ne fait que vous rendre plus aimable. Je crois voir la canaille de Londres avec un air bête vous regarder comme si c'étoit le rinocéros, & puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens, vous n'avez, dites-vous, qu'à vous en louer : je n'en doute pas : j'ai connu des hommes de ce pays-là qui pour les manieres, la politesse, la magnificence & les sentimens auroient pu nous donner des leçons. Vous avez la modestie de dire que c'est à votre caractere public qu'on fait accueil : point du tout ; j'ose dire que c'est à vous-même:

on voit votre mérite, & on l'honore; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la bourſe de Londres, & on vous a hué. Mais pourquoi y alliez-vous? J'aimerois autant m'aller expoſer dans la forêt noire. La populace Angloiſe n'eſt ni polie, ni aimable: c'eſt peut-être tant mieux. Il y a des gens qui penſent que ſi ce peuple le devenoit jamais, il ceſſeroit d'être à craindre. Quant à l'objet de votre miſſion, tâchez, Mr. le Duc, de votre côté, d'adoucir certains articles comme la pêche de Terre-neuve, que la France ne ſauroit accepter à des conditions auſſi honteuſes. Nous nous en rapportons toujours à votre ſageſſe & à vos lumieres: Mr. de Choiſeuil vous ſeconde ici de ſon mieux. Cultivez nos amis: je vous prie de leur préſenter mes devoirs, &c.

LETTRE LXV.

Au Duc de NIVERNOIS.

Octobre 1762.

JE vous remercie beaucoup, Mr le Duc, de votre attention & de votre ponctualité à me faire part du progrès de votre négociation. Elle va rapidement, & elle ne pouvoit être en des meilleures mains. C'étoit l'opinion du vieux Maréchal de Bellisle, qu'il n'y avoit point de pays au monde, où il fût plus aisé de semer la division qu'en Angleterre: il faut qu'il y ait toujours deux factions; il ne s'agit que d'en gagner une, & vous faites vos affaires pendant qu'elles se déchirent. Il disoit aussi quelquefois en riant que, s'il étoit assez riche & assez fou pour acheter la couronne d'Angleterre, rien ne feroit plus facile que de trouver des marchands qui la vendroient.

Après tout, les Anglois ſont de bonnes gens : ils ſont actuellement raiſonnables, & ſinceres dans leurs procédés. Le ſeul obſtacle à la paix l'année derniere étoit ce vieux renard de Pitt : il ſentoit bien qu'elle étoit néceſſaire ; mais il ne vouloit pas y avoir part, de peur qu'il ne perdît ſa faveur parmi la populace, à qui il jugeoit bien qu'elle ſeroit odieuſe, & afin qu'il pût déſoler ſon Roi, quand il jugeroit à propos. Cet homme-là eſt très-habile Miniſtre ſans contredit ; mais il n'en a pas agi avec nous comme un galant homme l'année paſſée, & je ne ſais pas s'il en agit en honnête homme avec ſa propre nation. Sa faction eſt puiſſante, & il eſt impoſſible d'acheter toutes ces gens-là : en pareil cas, il faut ſe fortifier d'un autre côté.

Il eſt certain, Mr. le Duc, que vous vous conduiſez avec une adreſſe infinie ; c'eſt un éloge que vous méritez toujours. Vous aurez dans peu la gloire de conclure

la paix la plus néceſſaire qui fut jamais : c'eſt une obligation que le Roi & la France vous auront.

Eſt-il vrai qu'il y ait beaucoup de priſonniers François en Angleterre, qui s'y ſont mariés, & ont établi des manufactures de batiſtes ? Examinez cela, s'il vous plaît ; & voyez s'il ſeroit poſſible de prévenir la perte de tant de ſujets du Roi, & d'une branche de commerce importante.

Pour finir, je ſouhaite que vous paſſiez auſſi agréablement votre tems à Londres, que le Duc de Bedfort le fait à Paris : il ſe réjouit, & paroît fort gai. Sa commiſſion n'eſt pas embarraſſante : il n'a qu'à dire oui ou non à ce qu'on lui propoſe, ce qui lui laiſſe beaucoup de tems pour les amuſemens. Les Anglois ne ſavent pas rire chez eux ; il faut qu'ils viennent en France pour cela. Pour vous, Mr. le Duc, vous n'avez certainement pas le tems de vous divertir : les affaires vous occupent

tout entier : ces ſoins ſacrés qui regardent la patrie, ſont les plaiſirs des belles ames. Je vous ſalue de tout mon cœur : j'eſpere que vous penſerez aux petites emplettes que vous ſavez, & que vous ferez mes civilités à tous nos amis.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXVI.

A la Comteſſe de BASCHI. 1762.

IL y a quinze jours que je ne vous ai écrit, ma tendre amie, c'eſt-à-dire, qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaiſir ; car à préſent je n'en connois gueres d'autre que celui de lire vos lettres & d'y répondre. Ayez toujours bien ſoin de votre ſanté, & de votre beau viſage que je baiſe tendrement.

Nous avons eu ici le vieux Roi Staniſlas : il eſt toujours gai, quoique dévot. Sa digne fille ne l'imite que dans le ſe-

cond point : c'eſt une ſainte, dont la vue ſeul afflige les pauvres pécheurs. Staniſlas aime fort les Jéſuites, qui dirigent ſa conſcience & ſes revenus : ainſi les voilà en bonnes mains. Cependant par égard pour ſon rang, ſon âge & ſes vertus, la proſcription de ces honnêtes gens ne s'étendra pas juſqu'en Lorraine : ce bon Prince en mourroit de chagrin ; & il eſt bon qu'il vive encore pour l'exemple des Rois & le bien de ſes peuples. C'eſt une choſe étonnante & en même-tems fort naturelle, que l'affection que les Lorrains lui portent. Il y a quelques années qu'il avoit coutume de ſe prome- par tout le pays dans une caleche : il n'avoit qu'un ſeul page avec lui dans ces courſes, & il s'amuſoit à fumer avec une grande pipe à la turque de ſix pieds de long. Comme on lui repréſentoit un jour à ce ſujet qu'il expoſoit ſa perſonne ſacrée : *eh! quai je à craindre*, dit il ; *ne ſuis pas au milieu de mes enfans!* Voi-

là, selon moi, un mot sublime, que les Souverains devroient bien méditer. Il seroit à souhaiter qu'ils sentissent comme lui le bonheur d'être aimés, & méritassent de l'être. Sa bonté lui a acquis le surnom de *Bienfaisant*, qui est, à mon gré, le plus grand & le plus beau des titres pour un Roi.

On n'a pas approuvé ici les lettres qu'il a écrites aux Puissances belligérantes pour leur offrir sa médiation. S'il n'eût pas été si vieux il auroit bien prévu qu'on la mépriseroit. Un médiateur doit être parfaitement neutre : mais un beau-pere n'est pas censé l'être dans une affaire entre son gendre & ses ennemis. Au reste, cette démarche irréguliere lui fait honneur dans le fond : il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité, qui est sans cesse le jouet de l'ambition des Princes.

Vous voyez, ma très-chere, que je retombe toujours dans la morale. C'est un sujet que j'aime, & qui me convient

pour bien des raiſons : vous les ſentirez vous-même un jour auſſi-bien que moi.

La paix eſt preſque conclue, & nous nous en réjouiſſons comme des joueurs, qui après avoir preſque tout perdu, viennent à bout de ſauver quelques louis d'or qui les mettent en état de tenter encore la fortune à la premiere occaſion. Adieu, ma belle Comteſſe, réjouiſſez-vous auſſi avec nous, & aimez-moi.....



LETTRE LXVII.

A la même.

OUi, Madame, j'ai vu quelque choſe de la *Nouvelle Héloïſe*; mais je n'ai pas eu la patience d'aller juſqu'au bout. Quelle mauſſade créature que cette *Julie d'Etanges*? Combien de raiſonnement & de babil vertueux pour coucher à la fin avec un homme! Je crois que le pauvre Rouſſeau eſt un peu fou malgré tout ſon

mérite : il a des idées ſi ſingulieres, il écrit d'une maniere ſi ſinguliere & ſi arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de ſa tête : car la ſageſſe eſt ſimple, unie, douce & ſociale. La folie de cet homme eſt d'être admiré pour ſa conduite comme pour ſes écrits. Il s'applique à être bizarre, bourru, groſſier, avec autant de ſoin que d'autre à être amuſant, gais & polis. Il y a quelque-tems qu'ayant appris qu'il étoit pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre, il falloit uſer d'artifice, & donner le change à ſa délicateſſe, ou à ſon orgueil, comme vous voudrez l'appeller. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lui porta quelques cahiers de muſique à copier. Il fit l'ouvrage ; dont je n'avois réellement que faire, & on lui compta cent louis pour ſa peine. *Non, non, c'eſt trop*, dit le bourreau, *il ne me faut que douze francs*. Il prit donc douze francs, laiſſa le reſte, & ſe renferma ſur le

champ dans la caverne pour se caresser & s'admirer soi-même. Vous m'avouerez, ma chere, que voilà un original d'une nouvelle espece. Les anciens Cynique méprisoient tout, l'or, la table, les plaisirs, & les Rois pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces gens-là, & n'en est que plus à plaindre. Les Cyniques avoient grand nombre d'admirateurs, & ils avoient quelquefois la satisfaction d'insulter à des Rois qui étoient assez bons pour les aller voir. Mais ce temps passé n'est plus, & je ne crois pas que jamais Jean-Jacques ait le plaisir de dire à Louis XV. *Ote-toi de mon soleil.* Cependant j'admire son éloquence & la force de son style. J'ai fait du bien à des gens qui valoient beaucoup moins que lui, & je l'aurois obligé très-volontiers s'il l'avoit voulu. Après tout cet homme là n'est pas un auteur pour moi : il est trop sombre, toujours grondant, toujours mordant, tou-

jours argumentant, & cela ne me plaît pas. Il me faut une philosophie amiable, douce, touchante, sans raisonnement alambiqués, sans argument d'Avocats, & sur-tout sans mauvaise humeur. N'êtes-vous pas de mon goût ?

Ne montrez cette lettre à personne: lisons & jugeons les livres pour nous-mêmes sans rien prétendre, ni rien affecter. Voilà une longue lettre sur des riens; mais je n'avois rien à vous dire, & j'aime à vous écrire. Je pourrois vous dire que nous allons avoir la paix, que cette paix sera humiliante, que le Comte plaît toujours beaucoup au Roi, & que je vous aime de tout mon cœur : mais vous savez tout cela. Adieu, mon amie, souvenez-vous toujours de la belle Déesse, qui n'est plus ni Déesse, ni belle, & qui ne s'en soucie gueres........

LETTRE LXVIII.

A la même. 1762.

VOus me parlez toujours du pauvre M... * Je le souffre, mais je ne suis pas obligée de l'estimer. Je lui dis quelquefois, „ Mon pauvre ami, vous de„ vriez considérer ce que vous étiez „ plutôt que ce que vous êtes : j'espé„ rois que la vanité vous rendroit un ga„ lant homme, & je me suis trompée. „ Vous prenez des airs de grand Seig„ neur, qui sont insupportables dans „ ceux qui sont nés grands Seigneurs, „ mais ridicules dans un homme com„ me vous. " Eh bien, il écoute tout cela, dit que j'ai raison, me remercie, & va delà se faire appeller *Monseigneur* par D.... & ses pareils. Comme je dé-

* Le Marquis de Marigny, frere de Madame ; autrefois Monsieur Poisson.

ſeſpere de le corriger, j'ai réſolu de lui laiſſer recueillir la haine & le mépris de ceux qui ont le malheur de l'approcher ; puiſqu'il n'y eſt pas ſenſible. Je l'appelle auſſi quelquefois *Monſeigneur*, & il ne voit pas que je me moque de lui. Mais laiſſons-là ce pauvre homme ; & parlons de vous, ma chere : vous êtes bonne, vraie, décente ; vous connoiſſez le monde qui vous eſtime ; tout le monde vous honore, vous aime & vous recherche. Continuez à vous faire eſtimer : c'eſt le ſeul plaiſir ſolide de la vie, & je tâcherai de le partager avec vous. Je m'imagine que les belles qualités des perſonnes que j'aime ſont auſſi les miennes : telle eſt la délicateſſe des cœurs qui ſe chériſſent véritablement comme les nôtre.

Que vous dirai-je du Duc de B..? * Nous l'avons reçu comme un ange de paix : mais cet ange eſt vieux, & n'eſt

---

* Bedford.

pas aimable. Il m'a rendu visite en cérémonie, & je l'ai reçu sans façon. Il parle assez bien, mais il raisonne assez mal; & ne me paroît pas avoir l'esprit juste: ainsi c'est le meilleur Ambassadeur qu'on pût nous envoyer. La premiere qualité d'un Ministre public est de savoir bien mentir pour l'avantage de son pays: le Duc ment comme tous les autres, mais il ne sait pas l'art de bien mentir. On dit encore qu'il aime les pistoles d'Espagne; & qu'il ne hait pas les louis d'or de France; & qu'il a pour regle inviolable de faire d'abord son profit, & puis celui des autres. Je voudrois que cela fût vrai; mais je ne le crois pas: il est assez riche pour pouvoir rester honnête homme. Nos Ministres ont tous les jours des conférences avec lui: il parloit d'abord fort haut. Comme on s'y étoit attendu, on n'en a pas été épouvanté. En cinq ou six heures de tems on a deviné tous ses secrets, ce qu'ils vouloit dire, & ce qu'il ne

ne vouloit pas dire, ſans même qu'il s'en doutât ; de ſorte qu'on ſait déja quelles ſeront les conditions de la paix ; comme ſi elle étoit déja faite avec le Roi de la Grande-Bretagne, de France & d'Irlande. Mais à propos de ces beaux titres du Roi George, le Duc de Bourgogne les ayant vu dans un livre ; demanda hier à ſon gouverneur, *s'il y avoit deux Rois de France, & ſi ſon grand-papa avoit un collegue.* On lui répondit que ſon grand-papa étoit réellement Roi de France ; mais qu'il y avoit un autre homme qui diſoit qu'il l'étoit. Le petit Prince éclata de rire, & trouva que cet autre homme étoit fort plaiſant.

Vous ſavez ſans doute que le pauvre Lally vient d'être arrêté : on l'accuſe de concuſſions, de péculat ; & de toutes ſortes de crimes : mais on ne l'accuſe pas de poltronnerie. On va lui lui faire ſon procès ; je plains tous les malheureux : cependant la juſtice veut qu'il ſouffre ;

s'il l'a mérité. Je ſuis bien malheureuſe auſſi, quoique d'une autre maniere. La miſere publique, dont on m'accuſe, la haine de mes ennemis, l'ennui de la Cour, une mauvaiſe ſanté qui empire tous les jours, les rides que je commence à appercevoir ſur mon viſage, & que d'autres ont apperçues avant moi, tout en un mot ſert à rendre ma ſituation auſſi triſte que d'autres la croient agréable. Cependant, je ne ſuis pas tout-à-fait à plaindre, puiſque j'ai une amie, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, qui me plaint ſincerement, & me conſole. Qui m'auroit dit, il y a une douzaine d'années, que j'aurois beſoin de conſolations? Adieu, ma très-chere, je vais pleurer, & penſer à vous.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXIX.

Au Maréchal de NOAILLES. 1762.

CE que vous m'écrivez au ſujet de la préſente négociation avec l'Angleterre, n'eſt peut-être que trop vrai. Elle eſt accablée preſque autant que nous; elle a une dette énorme & effrayante ; ſes richeſſes ne ſont que du papier, & ce qui la ſoutient c'eſt uniquement ſon crédit, qui commence cependant à baiſſer. Peut-être que ſi la guerre continuoit ſeulement encore un an, les Anglois ſeroient obligés de faire banqueroute, ou de réduire l'intérêt de leur fonds, ce qui leur ſeroit également funeſte, & nous ſerions amplement vengés. Je comprends toutes ces raiſons, je les approuve, & je vous en ſuis obligée. Mais le Roi eſt las de la guerre; il eſt le maître, & il faut obéir. Cependant, Mr. le Maréchal, continuez

moi vos avis ; la ſingularité de ma ſituation me les rend néceſſaires, & la ſupériorité de vos lumieres me les fait eſtimer autant qu'ils méritent de l'être.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir à la Cour? Vous y trouveriez des amis ſincéres, à qui vous feriez utile, & qui à leur tour feroient charmé de vous ſervir. Conſidérez d'ailleurs, qu'il eſt fort incommode de ne pouvoir conférer que par lettres : je ne vous dis pas la moitié de ce que je vous dirois de bouche, & vous ne pouvez m'écrire la moitié des choſes que vous pourriez me dire, & que j'ai beſoin de ſavoir. Mais vous aimez votre repos & votre liberté : hélas ! vous avez bien raiſon, je vous envie. Votre fils ſera un galant homme digne de vous : mais il n'eſt pas encore auſſi philoſophe que ſon pere, car il aime le monde, comme tous les jeunes gens qui ne le connoiſſens pas, & il veut faire ſon chemin. Soyez sûr, Monſieur, qu'il y a une certaine per-

ſonne qui l'aidera de tout ſon pouvoir, & qui a déja fait quelque bagatelle pour lui en attendant mieux.

Mais pour revenir aux Anglois, ne trouvez-vous pas qu'il eſt bien dur de payer la ſubſiſtance des priſonniers qu'ils ont faits ſur nous? Il me vient dans l'eſprit à ce ſujet une comparaiſon qui me ſemble juſte. Suppoſé qu'un homme aille voler dans la rue les enfans de ſon voiſin, aura-t-il pour cela le droit de les garder pendant ſept-ans, & puis d'exiger que ce voiſin lui paye leur penſion lorſqu'ils lui ſont rendus? N'y a-t-il pas là deux injuſtices? mais par malheur il ne s'agit pas ici de juſtice: la force a enlevé les enfans du Roi, & la force oblige à payer leurs dépenſes. Dieu ſoit loué de tout! mais les choſes vont horriblement mal dans ce monde, comme diſoit le philoſophe Martin.

J'embraſſe toute votre famille: quand m'envoyerez-vous la petite Henriette?

Je meurs d'envie de la voir, quoiqu'à chaque fois elle renouvelle mes douleurs en me rappellant le souvenir de ma chere Alexandrine, qui avoit comme elle un bon cœur & un très-beau visage. Hélas! la mort me l'a impitoyablement enlevée lorsque j'étois sur le point de la marier, & cela en vingts quatre heures de temps. Que je la hais cette mort, non pas tant pour moi, que pour les personnes que j'aime, & qu'elle m'arrache d'entre les bras! Si je pouvois faire des vers comme Voltaire, la belle satyre que je ferois contre elle! mais hélas! je le fais, fort inutilement.

Je vous prie de bien examiner le mémoire de Dubret: je n'ai fait que le parcourir à la hâte faute de temps; mais je crois qu'il y a du bon. Je serois charmée que son projet fût véritablement utile & possible au commencement de la paix. La France a besoin d'un bon régime pour se remettre. C'est comme un malade qui fort

d'une maladie dangereuſe, & qui ne ſauroit trop ſe tenir ſur ſes gardes de peur d'une réchûte. Il y a grand nombre de Médecins qui adreſſent tous les jours au miniſtere des remedes qu'ils diſent excellens & infaillibles : mais nous craignons les charlatans & les empyriques. Vous, Monſieur, qui connoiſſez ſi bien la maladie de l'état, fourniſſez-nous des remedes bons & sûrs; ou du moins aidez-nous à rejeter les mauvais & à les connoître. J'attends une lettre, & je la veux bien longue pour mon plaiſir & mon inſtruction. Adieu, monſieur; ſoyez perſuadé que perſonne ne vous eſtime plus que moi.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXX.

A la Comtesse de BASCHI. 1762.

ENfin après six semaines de conférences, de complimens & de patience ; on a conclu les *préliminaires* de la paix, & tout le monde est dans la joie, car cette guerre étoit un horrible fardeau. Le Roi revenoit de la chasse, lorsqu'on les lui a présentés. Il les a signés encore tout botté, en disant qu'il n'avoit jamais rien signé avec plus de plaisir. Je crois pourtant que la paix de 1735, par laquelle il gagna la Lorraine, étoit plus agréable à signer : mais peut-être ne s'en souvient-il plus. Sa bonté d'ame paroît bien ici, & son amour pour son peuple ; car il ne trouve d'autre avantage à la paix que celui de soulager son peuple : mais c'est beaucoup pour un bon Roi. N'admirez-vous pas cette singuliere conformité en-

tre la fortune de cet excellent Prince & celle de Louis XIV ? Ils ont tous deux été heureux, craints & respectés de toute l'Europe pendant plus de quarante ans ; après quoi ce n'a plus été qu'un long & déplorable enchaînement de calamités, de pertes & de misere. Quels tems ? hélas ! Aurois-je jamais cru vivre assez pour voir *Louis le bien aimé* devenu un objet de pitié, à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grace ? Un soldat, qui servoit dans la derniere guerre sous le Maréchal de Saxe, répondit un jour à des étrangers qui lui demandoient quel étoit son pays : *j'ai l'honneur d'être François.* Qui oseroit en dire autant aujourd'hui ? Cependant tout le monde est en l'air au sujet de ces *préliminaires* : tout le monde s'embrasse, se carresse, se félicite : j'ai peur que la joie ne nous rende fous, comme la douleur nous a rendus misérables.

Hier la petite Marquise que vous sa-

vez courut chez moi toute essouflée, toute suante, toute palpitante. Est-il vrai, Madame, me dit-elle, que la paix soit faite? Non, Madame, lui dis-je, mais elle se fera. Eh quand, Madame, reprit-elle, pour l'amour de Dieu, quand se fera-t-elle? Je lui demandai quel intérêt si vif elle prenoit à la paix. Elle se mit à rougir & à faire l'enfant. Enfin je la pressai, & découvris qu'il y avoit un homme aimable à l'armée, à qui elle vouloit beaucoup de bien, & qu'elle haïssoit la guerre & aimoit la paix de tout son cœur à cause de lui. Voilà un échantillon de nos belles patriotes.

J'irai demain à *Belle-vue*, & j'espere que vous viendrez me voir. Je serai seule au milieu de la foule, & ne verrai que vous, parce que vous valez mieux que tout le reste. Je vous prie de donner deux cens louis à la petite La Vergue: j'aime cette fille-là pour ses bonnes mœurs & son esprit: je lui ferai toujours du

bien, ſi elle continue à le mériter. Mais il ne faut pas qu'elle ſache que cela vienne de moi : par-là nous éviterons la vanité l'une & l'autre. Je me porte bien, mon frere auſſi ; & vous auſſi, à ce que j'eſpere. Adieu il y a long-tems que je n'ai été d'auſſi bonne humeur qu'à préſent, à cauſe de cette paix qui doit réjouir tout le monde, & parce que je m'attends à vous embraſſer dans peu.

Si vous voyez ce gros cochon de N.... * grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il avoit été fort gai dans un certain endroit. Je voudrois bien ſavoir ſi un loyal Chevalier doit rire dans l'abſence de ſa Dame. Quel horreur ! Manger une omelette brûlante ſur le derriere nu d'une pauvre fille. Cette aventure a tranſpiré malgré toute ſa fineſſe, & on convient généralement que c'eſt une fort mauvaiſe, & fort cruelle plaiſanterie.

---

* Nanteuil.

Nous connoiſſons ici ſon complice. Ils ont, dit-on, donné cinquante louis à cette fille : c'eſt quelque choſe, mais ce n'eſt pas aſſez pour le martyre qu'elle a dû ſouffrir. Il faut avouer que le monde eſt quelquefois bien fou & bien méchant. Les femmes même veulent auſſi commencer à donner des ſcenes. Des Dames qu'on m'a nommées, revenant de la campagne la ſemaine derniere, ſe ſont arrêtées dans une hôtelerie pour ſe rafraîchir, & s'étant miſes à boire, elles ont caſſé dans leur belle humeur les verres & les vitres pour imiter un peu le tapage des hommes. Quelles femmes ! Adieu encore une fois. Eſt-ce que vous ne me dites pas de finir ?

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXI.

A la même. 1762.

LE plaisir que j'ai eu de vous voir a été bien court, ma chere Comtesse : je ne sais d'autre moyen de le rappeller & de me consoler que celui de vous écrire. Vous savez que nous étions aussi transportés de la conclusion des *préliminaires*, qu'un pauvre mourant, à qui son Médecin annonce qu'il lui sauvera la vie : mais voici bien d'autres nouvelles. Les Anglois, c'est-à-dire, les marchands & le petit peuple, jettent feu & flammes : ils parlent de pendre le Ministre qui osera faire la paix, le Ministre qui la négociera, & le Ministre qui l'approuvera. Le pauvre Duc de B.... * fait pitié ; il tremble à l'idée seule de la récep-

* Bedford.

tion qu'on lui fera à son retour. Mais, dites-vous, le Roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre, & de faire la paix, quand il juge à propos ? Pardonnez-moi, Madame, il a ce pouvoir. Qu'est-ce que ce pauvre B. ... a donc à trembler ? Madame, vous êtes bien ignorante : est-ce que vous ne savez pas qu'en Angleterre il y a un Roi qui loge à S. James, sept ou huit cens autres Rois qui s'assemblent au Parlement, & sept ou huit millions qui habitent les Villes & la Campagne ? Quand le Roi de S. James fait quelque chose qui déplaît aux autres, ils commencent d'abord par murmurer, par écrire, par cabaler ; puis ils pendent ses Ministres, & lui coupent la tête à lui-même, ou le chassent, s'ils peuvent. Le même homme qui lui baise la main aujourd'hui pour obtenir une place, lui fera demain la guerre s'il lui en refuse une seconde, en protestant toujours qu'il agit pour le bien public. Vous

voyez donc, Madame, qu'il n'eſt pas auſſi facile de finir la guerre que de la commencer dans ce pays de la rate & de la liberté. Cependant je crois que l'ouvrage eſt trop avancé pour le laiſſer là ; nous avons beaucoup d'amis à la Cour de Londres & au Parlement ; il faut qu'ils achevent. J'écris donc à la belle Dame, qui aime tant la paix, de ne pas perdre courage & de ſe conſoler.

On prit hier le plus beau cerf du parc de Fontainebleau, & mon Chevalier vint me préſenter à genoux le morceau d'honneur. Je reçus cette galanterie avec un air de Reine, comme un hommage naturel rendu à ma beauté ; car je me croyois jeune & jolie : mais aujourd'hui je ne le crois plus. Dites à Madame de L... que je la verrai avec plaiſir ; j'ai déja oublié la malice qu'elle m'a faite, mais non pas ſon mérite, que je conſidere avant toutes choſes : car il faut être juſte ; cela vaux mieux que de ſe fâcher. Je vous embraſſe : ne

voulez-vous pas me faire une nouvelle surprise agréable ?

LETTRE LXXII.

A la même.

VOus n'avez pas besoin, ma chere amie, de recommander le Marquis : tout le monde l'estime. Je n'ai jamais connu de tête plus claire, ni plus propre aux affaires. Mais il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai pensé hier casser la mienne. Il s'agissoit de passer une porte : une Dame vouloit que je passasse la premiere, & moi je ne le voulois pas. En reculant au milieu de cette belle dispute, ne voilà-t-il-pas que mon pied s'embarrasse dans ma robe, & je tombe sur le front ? J'en suis pourtant quitte pour une petite bosse, qui est une glorieuse marque de ma politesse. On jouera bientôt ici *Esope à la Cour* : ne voulez-vous pas y venir ? Nous avons

avons dans cette cour quantité d'hommes qui sont à la vérité aussi laids qu'Esope, mais très-peu qui soient aussi sages. Je voudrois que cela pût les corriger, ou du moins les rendre plus modestes. La Reine parla hier de vous, & demanda de vos nouvelles : elle a beaucoup d'estime & d'amitié pour toutes les personnes qui vous ressemblent. Cette bonne Princesse est sans contredit la *femme forte*, dont parle ce Roi Juif qui aimoit tant les femmes : elle souffre sa vieillesse, ses infirmités, ses chagrins, (car elle en a) avec un courage que j'admire & qui m'étonne. Je vois par son exemple que la vraie dévotion est bonne à quelque chose. Le Roi vit toujours avec elle, comme un honnête homme vit avec une femme qu'il estime, il est pénétré de sa vertu, & je crois que, s'il lui survit, il la regrettera sincerement. Vous dirai-je encore ce que vous savez, que le Dauphin ne m'aime pas ? Il m'en donna hier une nouvelle preuve. Il passoit

dans la galerie, & nous nous trouvâmes face à face auprès de la porte; je lui fis une profonde révérence, mais il détourna la tête en fesant la grimace. Sa haine m'afflige beaucoup, sans me rendre injuste. Ce Prince a de grandes qualités, un bon cœur, & peut-être trop de dévotion: mais sur cela je m'imagine que le trop vaut mieux que le trop peu. Une chose en quoi je l'admire le plus, c'est son attachement pour le Roi; il l'aime tendrement, & c'est peut-être le seul héritier qui verseroit des larmes sinceres à la mort de son pere. Ces vertus sont rares, mais elles sont belles.

J'examine quelquefois ma conscience, & quand j'y trouve un respect sincere & naturel pour le bon & le vrai, il me prend des tentations de m'estimer un peu. Je sais que cela ne suffit pas, & que la vertu consiste en quelque chose de plus que les sentimens. Cependant j'espere qu'à force de l'aimer & de la desirer, elle me vien-

dra. Me voilà encore, comme vous voyez, dans la morale : jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à présent ; c'est un effet naturel de l'âge. Si elles vous ennuient, passez-les : mais aimez-moi toujours. Adieu, ma très-chere, embrassez-moi sur cette joue, puis sur l'autre : bon soir, je vais me coucher & rêver à vous.

Je suis, &c.

LETTRE LXXIII.

A Mr l'Archevêque de Paris.

J'Ai reçu votre lettre, Monseigneur ; elle m'a surprise & affligée. On se plaint ici que le Clergé fait trop de bruit sur des riens : je sais au moins qu'il tourmente cruellement le Roi. Je souhaiterois que certains Prélats, au lieu de se regarder comme des Peres de l'Église, & de faire des mandemens que le Parlement brûle & que la nation méprise, voulussent au contrai-

re nous donner l'exemple de la modération, & de la modeſtie & de l'amour de la paix. Je veux croire que vos billets de confeſſion ſont une choſe excellente, mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon cœur que ces querelles m'affligent, parce qu'elles affligent le meilleur des Rois, & ſcandaliſent tout le Royaume : ſi je me trompe cependant, je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même-tems je voulois m'expliquer une bonne fois avec vous. Pour vos Jéſuites, il faut les abandonner à la juſtice des Parlemens. Un homme qui les connoit bien, me diſoit hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Perou, & que leur Société a été le fléau des Rois & des états qui les ont ſoufferts. Il me ſeroit impoſſible de les ſervir : mais quand même je le pourrois, je ne voudrois pas ; je vous le dis tout net. Il paroît qu'ils ont mérité d'être détruits ; eh ! bien, qu'on les détruiſe. Je

vous prie dont, Monſeigneur, de ne me plus parler de cette affaire, & de laiſſer le Roi en paix : ſouvenez-vous que vous êtes ſujet, avant d'être Évêque. Cependant vous êtes auſſi mon Paſteur, & je vous demande votre ſainte bénédiction.

P. S. Je reçois dans ce moment un gros paquet de lettres. Ce ſont des Évêques qui me prient d'employer mon crédit en faveur de la Société. Je vois par-là qu'il y a dans le Royaume une ligue preſque générale du Clergé pour la ſauver, tandis que preſque tous les ſéculiers s'uniſſent pour la perdre, & cela avec raiſon. Je vais prier auſſi ces Évêques de me laiſſer tranquille, & de me donner leur ſainte Bénédiction.

LETTRE LXXIV.

Au Duc de BROGLIE.

VOus vous moquez de moi, Mr le Duc, avec vos complimens. J'étois fort touchée de votre disgrace, & je murmurois tout bas de voir un galant homme mal avec son Prince, tandis que tant de petits hommes bas & rampans levent fiérement la tête, & se croient quelque chose parce qu'ils sont heureux. Le Roi étoit fort prévenu ; mais à la fin il a ouvert les yeux sur votre mérite, & la lâche envie de vos ennemis. Il est vrai que j'ai dit sur cela un petit mot, qui n'a peut-être pas fait de mal : voilà toute l'obligation que vous m'avez, ou plutôt que je vous ai : car mon devoir & tout mon plaisir sont de servir le mérite opprimé. Tous les étrangers que je vois, ne se lassent pas de parler de vous avec les plus

grands éloges ; ſur-tout l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui ſe connoît très-bien en hommes. Je ſuis bien fâchée que votre ami, nous ait quitté pour aller en Dannemarc : on lui a donné quelque ſujet de mécontentement, & on commence à s'en repentir. Que deviendra donc la France, ſi l'on dégoûte les ſeuls hommes qui puiſſent lui faire honneur & la défendre ? Cependant il y a encore du remede à cela, s'il ne s'eſt pas engagé trop avant : on n'eſt pas éloigné de le ſatisfaire. Pour revenir à vous, Mr. le Duc, je vous le repete, je ſuis ravie de vous revoir parmi nous favoriſé, honoré & content : mais ne m'en remerciez pas d'avantage.

LETTRE LXXV.

A Mr. D'ALEMBERT.

VOus m'avez fait plaiſir en me feſant part de votre réſolution au ſujet de ce voyage chez les barbares. Vous mépriſez & refuſez avec politeſſe des offres magnifiques, qui auroient ébloui la plupart des autres. Cette conduite eſt noble & généreuſe : tout le monde l'approuve. Il eſt plus beau à un philoſophe de jouir en paix, au ſein de ſa patrie & dans la médiocrité, de la réputation qu'il a acquiſe par les travaux, que d'aller chercher ailleurs des biens & des honneurs, qui après tout ne le rendroient pas plus heureux. J'ai lu quelque choſe de votre ouvrage ſur les Jéſuites, & je le trouve auſſi-bien écrit qu'il eſt fort & bien raiſonné. Ces gens-là ont ſans doute mérité leur diſgrace, & il me ſemble qu'on les traite encore avec iudul-

gence. Je ſuis étonnée que votre ami Voltaire ſe taiſe à leur ſujet, lui, qui fait de ſi belles choſes ſur tous les évenemens qui ſe préſentent. Je vous repete en finiſſant que tout le monde loue & admire votre conduite, qui mérite d'être récompenſée, & qui le ſera.



LETTRE LXXVI.

A Mr. de VOLTAIRE

JE vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé : tout y eſt beau, tout y eſt vrai ; & vous êtes toujours le premier homme du monde pour bien écrire, & pour bien penſer. Vous avez grande raiſon de prêcher la tolérance ; mais les ignorans ne vous entendront pas ; & les hypocrites ne voudront pas vous entendre. Quand on me parla de l'éxécution du malheureux Calas, je croyois d'abord que cette ſcene s'étoit paſſée par-

mi les Cannibales : mais on m'a dit que cela venoit d'arriver parmi les sauvages de Toulouse, dans une Ville où la sainte Inquisition a été fondée ; & je n'en fus pas étonnée. J'ai lu quelques morceaux de votre ouvrage au Roi, qui en a été touché. Il est bien résolu de venger & de réhabiliter la mémoire de cet innocent vieillard : pour moi, je ne serois pas fâchée qu'on envoyât ses Juges aux galeres. On dit que cette bonne Ville de Toulouse est fort dévote : Dieu me préserve d'être jamais dévote de cette maniere!

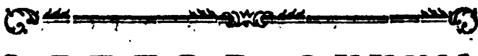
Pour revenir à vous, mon cher Monsieur, peut-on écrire encore avec tant de feu & de génie à votre âge ? Continuez à instruire les hommes ; ils en ont bien besoin : pour moi, je continuerai à vous lire & à vous admirer. On a eu l'insolence de m'adresser l'autre jour des Vers très-injurieux pour le Roi & pour moi. Un homme voulut me soutenir que c'étoit vous qui les aviez faits. Je lui soutins qu'ils ne

pouvoient être de vous, parce qu'ils étoient mauvais, & que je ne vous avois jamais fait de mal: vous voyez par-là ce que je penſe de votre génie & de votre juſtice. Je pardonne volontiers à mes ennemis; mais je ne pardonne pas ſi aiſément aux ennemis du Roi, & je ne ſerois pas fâchée que l'auteur de ces beaux vers paſſât quelque-tems à Bicêtre, pour pleurer ſes péchés, ſes calomnies & ſa mauvaiſe poéſie.

Eſt il vrai que vous avez été dangéreuſement malade, & que vous avez reçu les Sacremens avec une dévotion exemplaire: j'appris cette premiere nouvelle avec douleur, & la ſeconde avec plaiſir; parce qu'elle confirme la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous ſur le fait de la Religion. Cependant vous avez beau faire, vous ne fermerez jamais la bouche à vos petits, mais dangereux ennemis.

Mr. d'Argouge diſoit à ce ſujet: *Ah! le vieux pécheur, il ne croit jamais en Dieu*

que quand il a la fievre Pour moi, je le grondai beaucoup, lui disant qu'il n'y avoit dans ce discours ni vérité ni charité. Adieu, Apollon, les bonnes nouvelles que j'apprens de votre santé me sont très-agréables : ma joie seroit complette, si je pouvois vous être utile à quelque chose, & voir la France plus heureuse.



LETTRE LXXVII.

A la Comtesse de BASCHI.

JE vis hier, ma belle Comtesse, les tableau exposés au Louvre : j'y trouvai mon visage en plusieurs endroits, & pas un ne me plut. J'avoue, en toute humilité, que ce n'est pas la faute du peintre : je suis seulement venue au monde trop tôt. Un visage de quarante ans est bien différent d'un visage de dix-huit ; & quelque force d'ame qu'on ait, on ne pense pas à cela sans dépit. Je tiens en général

pour maxime qu'un belle femme craint moins la mort que la perte de sa jeunesse: quiconque soutient le contraire ment, ou n'est qu'une bête.

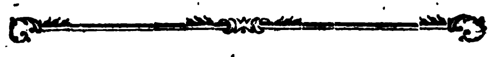
A propos j'ai reçu la visite de la petite femme du nouveau financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air grossiérement bon & sincere que j'aime tant. Le nouveau Ministre se pique d'être honnête homme: hélas! ils le sont tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé sa réforme par les culottes du Roi, à qui il demanda hier combien il en pouvoit bien user de paires par an. Mais, dit le Roi, comme je suis souvent à cheval, je crois que j'en use bien une en trois jours. Cela ne monte en tout qu'à environ dix douzaines, dit le Contrôleur: eh bien, voici le mémoires des culottes qu'on a mises sur le compte de votre Majesté pour l'année derniere; il y en a seulement 900 paires. Ce galand homme alla ensuite chez Mesdames de France, & tira de sa po-

che quelques paires de gants blancs, en leur demandant comment elles les trouvoient. Ils sont fort beaux, dirent les Princesses. Fort bien, reprit le contrôleur, ils ne me coûtent que vingt sols la paire; les vôtres en coûtoient cinquante: j'aurai l'honneur de vous en fournir à l'avenir. Vous voyez, ma chere, que cet homme commence bien: mais il y a de plus grandes réformes à faire que celle des culottes, ou des gants. On tâche de faire des emprunts : mais les François n'ont rien à prêter, & les étrangers ne le veulent pas. Notre crédit est perdu : il n'y a plus d'hypoteques, ni de fonds libres pour la sûreté des Prêteurs. Laval disoit hier qu'un général portugais ayant besoin d'argent, s'adressa à des marchands qui lui prêterent deux cens mille pistoles sur sa barbe. Je ne sais combien d'estime les Hollandois, par exemple, ont pour la barbe du Roi; mais je suis bien sûre qu'ils ne voudroient pas prêter

vingt ducats ſur ce gage. On parloit il y a quelque-tems de pendre les Fermiers généraux : mais ils ont de puiſſans amis, qui diſent qu'ils ſont les colonnes de l'État ; d'autres diſent qu'ils ſoutiennent l'État, comme la corde qui ſoutient un miſérable au gibet : qu'en penſez-vous ? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous ſommes dans l'abjection & la miſere. Autrefois on haïſſoit la France, mais on la craignoit : à préſent on la hait & on la mépriſe. Quoique les femmes ſoient en général fort indifférentes ſur les affaires publiques, je ne puis, ni ne dois l'être : voilà pourquoi mes lettres ont preſque toujours un mauvais air de politique, qui ſeroit fort ennuyeux pour tout autre que vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait rage ici depuis quelque-tems : elle a tué vingt perſonnes en quinze jours, & en a défiguré cinquante autres. Gardez-vous donc bien

d'apporter à préſent votre beau viſage ici : j'aimerois preſque autant vous voir morte que vous voir laide. Je vous embraſſe, ma tendre amie ; tâchez de vous conſoler de ne me pas voir ; & ſi vous trouvez ce ſecret, ne manquez pas de m'en faire part. Adieu, &c.



LETTRE LXXVIII.

A la même.

JE tremble encore de la nouvelle que je m'en vais vous dire. On a trouvé un Garde du corps couvert de ſang & de bleſſure dans ſon poſte. Eh ! qui l'a mis dans cet état, dites-vous ? Patience, Madame, & écoutez-moi. On s'approche de lui, on le queſtionne, on lui demande quels ſont ſes aſſaſſins. Il répond que c'étoient deux hommes de mauvaiſe mine qui vouloient forcer le paſſage, & pénétrer dans l'appartement du Roi. Cette

aventure a paru bien étonnante, & a répandu l'alarme. par-tout. On la encore interrogé, & à la fin on a découvert par ses réponses, que son assassin étoit lui-même. Il faut maintenant vous dire quels étoient les motifs de ce pauvre homme. Il comptoit qu'en se donnant cinq ou six coups de couteau dans des endroits peu dangereux, tout le monde concluroit que la vie du Roi avoit été en grand danger, qu'on admireroit & qu'on récompenseroit son courage & sa fidélité. Mais il se trompoit : on a jugé cette affaire singuliere d'une si grande importance, par les suites fâcheuses qu'elle auroit pu avoir, qu'au lieu d'une récompense il recevra sûrement la mort. * Tout ses camarades sont enragés de cette infamie. Pour moi, je pense que cet homme étoit fou, & qu'il seroit peut être cruel de pendre un fou au lieu de l'enfermer aux petites maisons. Mais d'autres pensent

* Le pauvre Latouche fut pendu.

tout autrement, & ils ſont les maîtres.

L'écrin que vous m'avez envoyé eſt charmant : je m'amuſe à le remplir, quoique je n'aie déja que trop de ces magnifiques bagatelles, qui ne ſont utiles qu'à la vanité. Je l'aimerai cependant, parce qu'il vient de vous. Mais à propos d'aimer, c'eſt votre fille que j'aime plus que votre écrin : beaux traits, beaux yeux, belle taille & bon cœur. Elle à une foule d'admirateurs, dont elle ne paroît pas faire grand cas ; & je l'en eſtime d'avantage, car il eſt difficile de lui plaire & de la mériter. Il y a pourtant un jeune homme riche, aimable & d'une grande maiſon, qui pourroit lui convenir. Je ne penſe pas même qu'elle le voie avec la même indifférence que les autres, car elle eſt toujours fort ſérieuſe & fort réſervée avec lui. C'eſt-là un ſymptôme de la maladie amoureuſe, autant que je puis m'en ſouvenir. Si ce parti ne vous déplaiſoit pas, j'ai dans l'eſprit, qu'il ne ſeroit pas difficile de faire

un mariage. C'eſt la folie des vieilles femmes de faire des Mariages, & vous voyez par mon humeur que je ſuis preſque du nombre. Je m'en conſole aſſez aiſément, ſur-tout parce que je vous aime : le plaiſir ſolide de l'amitié dédommage bien des turbulentes délices des paſſions. Adieu, ma chere, aimez-moi toujours bien de votre côté.



LETTRE LXXIX.

A la même.

AUſſi-tôt que vous aurez lu cette Lettre, je vous prie, ma très-chere amie, de faire mettre les chevaux à votre carroſſe, & d'aller chez la Marquiſe de Laval. C'eſt encore une emplette : eſt-ce que je ne ſerai jamais laſſe de faire des emplettes ? Dites-lui donc que je l'aime beaucoup, & que je la prie de ſonger à ce qu'elle fait bien, tandis qu'il eſt encore

tems. Elle vous dira ce que c'eſt ; mais ne me grondez pas, ſi vous déſapprouvez cette dépenſe. Le maigre Ambaſſadeur va nous quitter ; & perſonne, à ce que je penſe, ne le regrettera, excepté ſon boucher & ſon tailleur : il n'a ni l'eſprit, ni la perſonne aimable Le Roi lui donnera ſon portrait : on ne ſait pas encore qui lui ſuccédéra.

Eſt il vrai que le Comte va aux eaux de Blombieres ? Le pauvre homme ! je le plains s'il en a beſoin, & encore plus ſi cela n'eſt pas. On va dans ces endroits-là plus ſouvent par plaiſir que par beſoin. Vous connoiſſez un certain Mr le Riom : eh bien, il y a dépenſé cinquante mille écus de rente. C'eſt une bonne leçon : mais qui eſt-ce qui profite des bonnes leçons ? Faites donc tous vos efforts pour rompre ce voyage, s'il n'eſt pas abſolument néceſſaire. Le gros bœuf eſt bien malade : on eſpere qu'il mourra ; il vit trop long-temps pour ſa pauvre famille

& les honnêtes gens. Savez-vous que la grosse Duchesse est arrivée, celle qui court seule toute l'Europe comme un grenadier? En vérité la nature s'est trompée en la fesant; car c'est un homme que cette femme-là. Elle vit le Roi hier, qui lui demanda des nouvelles de ses voyages. & si Londres étoit plus beau que Paris. „ Sire, „ dit-elle, „ il n'y a „ pas de belles maisons à Londres; mais „ il y a quantité de belles rues, & de „ beaux visages, sur-tout parmi les „ femmes. „ Elle part bientôt pour l'Allemagne qu'elle a déja vue deux fois, & elle nous promet une rélation de ses voyages; cela sera curieux. Je suis obligée de finir ici. Donnez-moi pourtant un baiser; je vous en rendrai mille, &c.

LETTRE LXXX.

A la même.

JE ſuis bien fâchée contre vous. Je vous attendois cette ſemaine : pourquoi n'êtes-vous pas venu ? Si vous ſaviez l'ennui qui me dévore le cœur dans ce *Paradis terreſtre*, comme les ignorans l'appellent, vous viendriez me voir, ſinon par inclination, du moins par charité. Il n'y a pas d'homme qui ſoit aimable que le Roi : tous les autres font pitié : pour les femmes, je n'en veux rien dire ; cependant tout le monde les court. La galanterie eſt la folie des François : les autres nations ſavent aimer. Mais en parlant d'aimer, je crois que votre fille en tient : la pauvre petite ne ſait pas ce que je veux dire ; c'eſt l'innocence même. Elle eſt devenue tout-à-coup ſérieuſe, grave ; & ſouvent je lui vois des

yeux qui paroiſſent avoir pleuré. Au reſte, le jeune homme que je ſoupçonne a du mérite, & ne me déplaît pas. Je regarde votre famille comme la mienne: avouez que l'amitié eſt une belle choſe, puiſqu'elle met, pour ainſi dire, la même ame en deux corps.

La pauvre Ville de Dunkerque a envoyé ici des députés pour faire des repréſentations inutiles au ſujet de la démolition de ſon port: il faut que le traité de paix s'exécute: quelle pitié! Les Anglois parlent déja de guerre: les uns parient qu'elle ſe fera en ſix mois, d'autres en un an. C'eſt l'uſage de ce peuple fou; on parie au lieu de raiſonner. Mais voici des nouvelles effrayantes qu'on a lues dans les papiers Anglois. Il faut donc que vous ſachiez, Madame, que l'Empereur hait les François à la mort; qu'il veut ravoir la Lorraine ſans rendre ce qu'il a reçu à ſa place: il doit encore conquérir l'Alſace & les trois Évêchés,

comme des anciens domaines de l'Empire. Son armée eſt déja en campagne : elle eſt auprès de Treves, où ſans doute elle eſt tombée des nues ; & tout cela va fondre ſur la pauvre France au Printems. Voilà, Madame, ce que les Anglois écrivent, & ce qu'ils croient : cependant ils ſe diſent ſages & raiſonnables.

Il ſemble qu'ils auront beaucoup de peine à ſe bien établir au Canada ; les ſauvages aiment toujours les François, & font à leurs nouveaux Maîtres tout le mal qu'ils peuvent : je ne crois pas qu'il y ait de nation qui poſſede ſi bien l'art de ſe faire haïr que les Anglois. Tant mieux, ils ſeroient trop dangereux, s'ils étoient encore aimables.

J'ai preſque envie de vous aller ſurprendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas, car ce ne ſeroit plus une ſurpriſe. Mon Dieu ! le beau tems ! Que n'êtes-vous ici pour m'aider à le trouver encore plus beau ? Adieu.

LETTRE LXXXI.

A la même.

Vos réflexions ſur l'amitié ſont excellentes, & mériteroient d'être imprimées pour votre honneur & l'inſtruction des autres. Les hommes diſent qu'il eſt impoſſible que des femmes s'aiment ſincerement. Ils mentent : notre exemple ſeul prouve le contraire.

Oui certainement, j'ai vu le Comte de G...; * c'eſt un homme qui parle mal, mais qui penſe bien. Il eſt magnifique en tout, & on en veut faire un Ambaſſadeur. C'eſt une choſe curieuſe de voir avec quelle ardeur nos courtiſans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les Ambaſſades; j'admire ici les bons effets de la vanité. C'eſt

* Guerchi, depuis Ambaſſadeur à la Cour de Londres.

une folie particuliere à la Nobleſſe Françoiſe : ailleurs on ſert, mais on ſe fait bien payer ; mais chez nous on paye pour ſervir : peut-être cet eſprit eſt-il utile à un état. Ce Comte donc part bien-tôt ; il a ſollicité l'honneur d'être mon correſpondant, & je lui ai accordé cette grace. Ainſi nous aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles, je me promenois hier ſeule avec notre petite fille dans mon parc : il étoit preſque nuit, & nous vîmes des choſes effrayantes. D'abord il nous apparut un grand fantôme blanc ; c'étoit mon Jardinier, qui étoit en cheminſe. A vingt pas delà nous apperçumes un géant tout noir : c'étoit un grand arbre dépouillé de ſes branche. Un peu plus loin nous entendîmes des cris épouvantables : c'étoient les enfans du Suiſſe, qui s'amuſoient à faire du tapage. Voilà, ma chere, quelles furent nos frayeurs : la plupart des craintes des

hommes ne font gueres moins ridicules.

Eſt-il vrai que la place de Louis XV. ſoit auſſi belle qu'on le dit ? Je n'ai pas eu le tems de la bien voir. On va la dédier ; mais c'eſt au milieu des victoires qu'il faudroit faire de pareilles cérémonies. Eſt il vrai que le petit Duc s'eſt aviſé de me haïr, & de mal parler de moi : voilà donc encore un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liſte. Eſt il vrai que vous m'aimez toujours ? Cette amitié me ſuffit ; & malgré le torrent de haines, d'impertinence & d'horreur que j'eſſuie tous les jours, ſi vous me reſtez fidele, je ne ferai pas à plaindre. Recevez, ma chere, le baiſer le plus tendre de votre amie.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXII.

A Madame de NEUILLI.

JE viens d'apprendre votre querelle avec la fiere Ducheſſe. Elle a tort, & vous n'avez pas raiſon : il faut avoir de la complaiſance & des égards dans le monde, ſans quoi la vie eſt un peſant fardeau pour nous & pour les nôtres. Chacun a ſes foibleſſes, & les femmes ſur-tout : ſupportons réciproquement nos défauts, ou retirons-nous dans les bois, ſi nous ne pouvons pas vivre avec les hommes. La Ducheſſe eſt fiere, prompte & étourdie ; mais elle a le cœur bon, & je crois que ſa faute eſt involontaire. Je veux abſolument vous reconcilier, & vous faire embraſſer : ces petites guerres de femmes ſont toujours ridicules, & font rire les hommes, qui en pareil cas ſe coupent bravement la gorge ſans s'amuſer à crier & à diſputer,

Le Nonce doit faire fon entrée cette femaine ; j'y enverrai la petite St. Ives, qui eft fort curieufe de voir ces petites chofes. Voulez-vous bien, ma chere Dame, vous en charger, & me la ramener enfuite à Belle-Vue, où nous pafferons la foirée auffi agréablement que des femmes peuvent faire. J'ai vu hier le petit Comte, il eft bien joli; il me fait toujours fouvenir de ma pauvre Alexandrine, qui avoit beaucoup de fon air. Je vous falue de tout mon cœur : aimez tout le monde, & ne vous fâchez contre perfonne : car la colere eft fort mauvaife pour la fanté.

Je fuis, &c.



LETTRE LXXXIII.

A la Comteffe de BASCHI.

UN des grands agrémens de ma fituation eft d'être obligée de faire politeffe &

bon visage à des personnes que je hais, ou qui me haïssent. J'ai reçu ce matin la visite de la petite Duchesse. Ah ! qu'elle assommante créature ! Comme elle grasseye, comme elle languit ! On diroit qu'elle n'est au monde que pour avoir des vapeurs, & se regarder au miroir. Il m'a fallu essuyer mille complimens extravagans de cette femme-là, entendre mille impertinences, & recevoir mille fausses caresses. J'éprouve de plus en plus que la bonne compagnie est détestable : venez bientôt m'embrasser & me consoler. Il est étonnant de voir avec quel soin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus, tandis qu'elles négligent leur esprit, qui doit leur servir toute la vie. Celle-ci s'imagine qu'elle n'a été créée que pour être belle, & pour avoir des aventures. Vous, ma chere, qui êtes belle avec modestie, & qui plaisez sans chercher à plaire, continuez de donner à no-

tre sexe l'exemple de la sagesse & du bon sens, & aimez toujours ceux qui vous aiment.

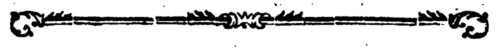
Je suis, &c.

LETTRE LXXXIV.

A la même.

JE connois donc enfin Madame la Maréchale. Je cherchois une amie, & n'ai trouvé qu'une intrigante sans esprit & modération. Elle a voulu me détruire : je lui pardonne, & ne lui ferai d'autre mal que de la mépriser & de l'éviter. Ma situation est bien malheureuse ! Je ne peux connoître mes amis ; ni mes ennemis : ils ont tous les mêmes égards extérieurs, la même politesse & le même langage. Ah ! que je haïs ce monde bas & flatteur ! J'aimerois bien mieux l'honnête franchise des sauvages, qui aiment, ou haïssent ouvertement. Parmi nous on ram-

pe, on careſſe, on embraſſe ceux qu'on veut perdre; & tout cela s'appelle le bel uſage du monde chez les peuples civiliſés. Vous, ma chere, vous êtes preſque la ſeule qui me conſoliez de toutes ces miſeres.



LETTRE LXXXV.

A la même.

J'Arrivai hier de Fontainebleau triſte, abattue, de mauvaiſe humeur : la choſe la plus agréable pour moi eſt de vous écrire. Je n'ai rien de caché pour vous, ma tendre amie : je ne ſais cependant ſi vous recevez mes confidences avec le même plaiſir que je vous les fais : mais j'ai beſoin de vous les faire, pour ſoulager un peu mon cœur. Quelle eſt donc la ſituation des grands! Ils ne vivent jamais que dans l'avenir, & ne ſont heureux qu'en eſpérance : il n'y a point

de

de bonheur dans l'ambition. Je ſuis toujours mélancolique, & ſouvent ſans raiſon. Les bontés du Roi, les égards des Courtiſans, l'attachement de mes domeſtiques, & la fidélité d'un très-petit nombre d'amis; tant de motifs, qui devroient me rendre heureuſe, ne me touchent plus. J'ai eu autrefois la penſée de devenir femme de Roi, & je me flattoit que le meilleur des Princes pourroit bien faire pour moi ce que ſon biſaïeul avoit fait pour une veuve de cinquante ans. Il n'y avoit qu'une petite difficulté à ce beau plan: la grande * Dame, & le petit § Normand vivoient encore. Voilà, ma belle Comteſſe, les chimeres qui ont long-tems amuſé ce cœur foible, qui n'aime preſque plus rien que vous. Je n'ai plus de goût pour ce qui me plaiſoit tant auparavant. J'ai fait meubler magnifiquement ma maiſon de Paris: eh bien! cela

* La Reine.
§ Mr. le Normand d'Etioles ſon mari.

m'a plu pendant deux jours. Celle de Belle-vue eſt charmante, & il n'y a que moi qui ne la puiſſe ſouffrir. Des perſonnes charitables me rapportent tous les jours l'hiſtoire & les aventures de Paris : on croit que j'écoute ; mais quand on a fini, je demande ce qu'on a dit. En un mot, je ne vis plus, je ſuis morte avant mon tems : mon Royaume n'eſt plus de ce monde. Tout le monde conſpire à me rendre la vie amere. On m'impute la miſere publique, les mauvais plans du cabinet, les mauvais ſuccès de la guerre & les triomphes de nos ennemis. On m'accuſe de vendre tout, de diſpoſer de tout, de gouverner tout. Il arriva l'autre jour qu'un bon vieillard au dîner du Roi, s'approcha de lui, & le pria de vouloir bien le recommander à Madame de Pompadour. Tout le monde éclata de rire de la ſimplicité de ce pauvre homme : mais moi, je ne riois pas. Un autre préſenta il y a quelque-tems au Conſeil un mé-

moire admirable pour trouver de l'argent ſans incommoder le peuple : ſon projet étoit de me prier de prêter cent millions au Roi. On rit encore de ce beau plan ; mais moi, je ne riois pas. Cette haine & cette acharnement général de la nation me ſont bien ſenſibles : ma vie eſt une mort continuelle. Je devrois ſans doute me retirer de la Cour : mais je ſuis foible ; & je ne puis ni la ſouffrir, ni la quitter. J'envie, ma tendre amie, votre bonheur. Adieu, plaignez-moi, &, s'il ſe peut, donnez-moi quelques conſolations.

Fin du ſecond & dernier Volume.

TABLE

Des Lettres du premier & second Volume.

TOME SECOND.

FIN.

LETTRES

DE

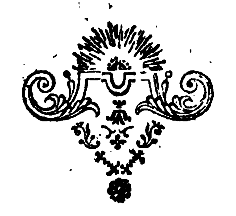
MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR,

Depuis 1746 jusqu'à 1752, inclusivement.

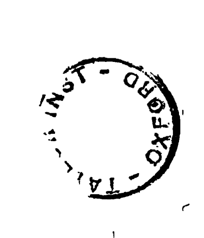
TOME III.



A LONDRES,

Chez T. CADELL, dans le Strand.

M. DCC. LXXII.



AVERTISSEMENT.

LE Lecteur éclairé reconnoîtra bientôt dans les lettres ſuivantes, le même eſprit, le même cœur, & la même main, qui l'ont déja charmé.

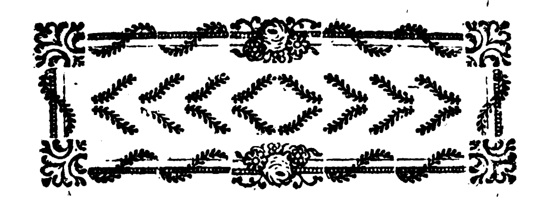
Celles-ci ne ſont parvenues à l'éditeur qu'après la publication des autres. Les inopinées ne lui ont pas paru moins dignes de ſes ſoins : le monde ne les verra peut-être pas avec moins de plaiſir.

On y trouvera les ſix premieres années de Madame de POMPADOUR

aussi brillantes que le reste de son regne, & les commencemens convenables à la suite d'un si célebre caractere.

Si le recueil précédent s'est si bien légitimé, celui ne sauroit être mal recevable, qui commence à la fois & acheve la correspondance épistolaire de la Marquise.





LETTRES DE MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.



LETTRE I.

A M. BRIDGE,* *Valet de chambre du Roi.* 1746.

JE vous remercie, mon cher Bridge, de tous les soins que vous vous donnez pour moi. Votre place auprès du Roi vous met en état de me servir,

* Un Irlandois.

& je compte fur la tendre amitié que vous m'avez promife. Mais cette finguliere affaire de l'ambition demande un profond fecret : il faut que le plan, s'il vient à réuffir, paroiffe feulement un effet du hazard. Le Roi me vit hier, & m'obferva en paffant : il apperçut mon trouble ; mais il n'a pas encore vos yeux, & je ne fais quand il les aura. Il eft continuellement affiégé de femmes qui ont de la beauté, mais qui n'ont pas mon cœur : hélas ! que ne le connoît-il ce cœur ?

On dit que Madame de Mailli s'eft faite dévote. Elle eft actuellement fous la direction du pere de la Valette, général de l'oratoire. Hélas ! qu'elle eft heureufe, fi elle eft réellement guérie de fa paffion ! Heureux les indifférens ! On dit qu'elle alla l'autre jour au fermon à Notre-Dame : mais comme elle venoit un peu tard, elle fut obligée de déranger quelques perfonnes avant d'arriver à fon fiege. Un brutal qui étoit là, fe mit à crier tout haut : *Eh voilà bien du bruit pour un P...* La Comteffe fe tourna vers lui, & lui dit avec beaucoup de douceur ; *Monfieur, puifque vous me connoiffez fi bien, faites-moi la*

grace de prier Dieu pour moi. Voilà en vérité une femme bien respectable. Si ma foiblesse, ou mon étoile, me fait commettre les mêmes fautes, j'espere qu'à la fin je m'en repentirai comme elle. Adieu, Monsieur, venez demain me voir : j'ai beaucoup de choses à vous dire, & beaucoup plus à vous cacher.

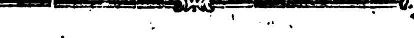


LETTRE II.

A M. BINET. 1746.

JE suis bien étonnée de ne pas recevoir de nouvelles de Bridge : peut-être n'en a-t-il que de mauvaises à m'apprendre, & vous voulez tous deux ménager ma foiblesse. Je suis presque prête à pleurer sur ma folie : mais je ne saurois encore m'en repentir. Qu'est-ce que dit le Roi ? Parle-t-il de moi ? N'a-t-il pas envie de me voir ? A-t-il quelque estime pour votre cousine ? De grace, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Hélas ! je commence à sentir que l'ambition est le plus grand des supplices, surtout dans le cœur d'une femme. Je veux vous consulter sur une nouvelle tenta-

tive qui m'eſt venue dans l'eſprit ; & j'aurai beſoin de vous, auſſi-bien que de l'officieux Duc, qui continue à me ſoutenir hardiment que le grand Seigneur en tient. Je vous attends tous deux. Ma petite Alexandrine vous embraſſe de tout ſon cœur : j'eſpere qu'elle ſera plus ſage & plus heureuſe que ſa mere. Je vous embraſſe, mon cher couſin ; ne manquez pas de venir.



LETTRE III.

Au Maréchal de SAXE.

Septembre, 1746.

VOus êtes toujours malade, & vous battez toujours le Duc de Cumberland : c'eſt à la fois pour vos amis un ſujet de douleur & de joie. Les petites ames diroient, moins de gloire & plus de ſanté : mais la vôtre n'eſt pas de ce nombre.

Il y ici de grandes plaintes au ſujet des entrepreneurs des vivres : ces hommes avides vont à la guerre, non pas pour y acquérir de l'honneur, mais pour acquérir des richeſſes : ce ſont des

ſangſues. Vous faites très-bien de les réprimer.

On m'a rapporté une petite anecdote qui vous concerne ; & vous méritez bien de la ſavoir, ſi vous ne la ſavez déja. Après la bataille de Rocoux, le Chevalier d'Aubeterre parut frappé de la bonne mine, & de l'air guerrier d'un priſonnier Anglois, & lui dit : *Je crois que s'il y avoit eu cinquante mille homme comme toi dans l'armée ennemie, nous aurions eu de la peine à la battre.* Le ſoldat reprit vivement : *Nous avions aſſez d'hommes comme moi, mais il nous en manquoit un comme le Maréchal de Saxe.* Il y avoit dans cette réponſe beaucoup d'eſprit & de vérité. Le Duc de Cumberland eſt auprès de vous ce qu'étoit le pauvre Maréchal de Villeroi vis-à-vis du terrible Malboroug, un pigmée qui veut faire face à un géant. Au reſte, on dit que c'eſt un Prince généreux & magnanime, quoiqu'il ſe ſoit déshonoré à l'affaire de Culloden, en maſſacrant ſans pitié deux mille * montagnards qui demandoient la vie à genoux : mais perſonne ne diſputera que

* Il faut qu'il y ait de l'exagération.

ce ne ſoit un mauvais général. Quant à ſa victoire ſur les Ecoſſois, ceux-ci, quoique vaincus, ont acquis plus de gloire que lui : vingt mille hommes en devoient naturellement battre cinq ; il n'y a pas là de prodige.

On croit que le ſiege de cette place que vous attaquez ſera difficile : mais y a-t-il rien de difficile pour vous ? Faites vîte cette conquête en dépit de nos politiques, & puis venez chanter le *Te Deum* avec nous. Vous verrez l'Égliſe de Notre-Dame ornée de vos trophées : on peut juſtement vous en appeller le *tapiſſier*, comme on le diſoit du Duc de Luxembourg. Adieu, Mars, tout le monde vous aime & vous deſire.



LETTRE IV.

A la Comteſſe de BRÉZÉ. 1746.

VOus me faites rire avec votre gros Hollandois ; il eſt gauche & lourd ſuivant l'uſage de ſon pays. Je ſais qu'il eſt aſſommant ; cependant il faut le ſouffrir parce qu'il eſt de nos amis : ſi vous

voulez que vos connoiſſances ſoient parfaites, cherchez-en parmi les Anges. L'Ambaſſadeur Van Hoy eſt un tout autre homme ; il a du mérite, & vous avez raiſon de l'eſtimer : il eſt même quelquefois agréable & piquant, comme vous allez voir.

Le Marquis de Fontaine l'invita à ſouper mardi dernier : au deſſert, voilà un gros fromage d'Hollande qui paroît ſur la table, & Fontaine lui dit, Mr. l'Ambaſſadeur, *c'eſt du fruit de votre pays.* A ces mots Van Hoy ſe leve bruſquement, met la main dans ſa poche, & jette ſur la table une poignée de ducats en diſant, *en voilà auſſi.*

Si vous allez au Val-de-Grace, je vous prie de faire bien des amitiés pour moi à Madame de Sennaterre. Hélas ! elle a choiſi la meilleure part : le monde ne méritoit pas le cœur que Dieu lui a donné. Sa jeuneſſe & ſes charmes lui ont d'abord attiré une foule d'adorateurs ; à préſent elle veut être ſainte : voilà le diable pris pour dupe. N'avez-vous pas auſſi quelque envie de devenir ſainte, ma chere Comteſſe ? Faites comme il vous plaira : mais aimez-moi toujours.

LETTRE V.

A M. VAN HOY, *Ambaſſadeur d'Hollande en France. Avril*, 1747.

CE n'eſt pas à moi, mais au Miniſtre, que votre Excellence auroit dû écrire & ſe plaindre. Cependant je vous ſuis obligée de votre confiance, & je tâcherai de la mériter.

Vous ſavez que, dès le commencement de la guerre, le Roi n'a jamais demandé autre choſe à votre République que d'être neutre dans cette grande querelle des principales puiſſances d'Europe ; & il a offert de remettre entre vos mains la Ville de Dunkerque pour garant de ſa parole. Mais les Etats ont conſtamment mépriſé ſes prieres & ſes offres : ils ont fourni aux ennemis de la France des ſecours de toute eſpece ſous prétexte de leur alliance avec l'Angleterre & la Cour de Vienne ; ils ont même mis une armée ſur pied, que les François ont pris la liberté de battre aſſez ſouvent, quoiqu'à regret. Vous pouvez compter que dans tous les temps la

politique de France ſera d'exiger la neutralité des Sept Provinces : c'eſt ſon intérêt, c'eſt auſſi le vôtre.

Vous vous plaignez aujourd'hui que le brave Maurice ſoit entré ſur votre territoire, & qu'il prenne vos Villes. Cette démarche me paroît juſte & néceſſaire : on vous a prié d'être neutres ; vous ne l'avez pas voulu ; il faut donc vous y forcer : nous vous en demandons pardon.

Vous dites que les Hollandois ſe feront toujours une gloire d'être les amis de la France : cela peut-être, & c'eſt ce que nous voulons. Mais qu'ils aient donc la complaiſance de nous en donner des preuves. Les amis ne ſe battent pas : cependant le Maréchal de Saxe a été obligé de vous battre : permettez-nous de douter de votre ſincérité.

Pour vous en particulier, M. l'Ambaſſadeur, le Roi a pour vous toute l'eſtime que vous méritez. Vous condamnez peut-être en ſecret l'obſtination de vos maîtres. Quoi qu'il arrive, vous aurez la gloire d'avoir rempli votre Miniſtere, ſinon avec ſuccès, du moins avec beaucoup de ſageſſe.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

A la Marquise du SAUSSAY.

Avril, 1747.

LEs nouvelles d'Hollande donnent ici beaucoup d'occupation : je prévois que la France sera forcée de prendre le pays de ces *veaux d'or* pour les rendre sages.

Notre ami du Thiel m'a envoyé les particularités de la mort du pauvre lord Lovat : on ne sauroit mourir avec plus de courage : aussi étoit-il écossois ; ces gens-là savent se battre & mourir. Une heure avant son exécution il a déjeûné avec grand appétit, & plaisanté ses bourreaux ; il est monté sur l'échaffaud aussi gaiement que s'il étoit allé à une fête, & a reçu le coup fatal sans faire paroître la moindre frayeur. Voilà donc tous les amis du Prince Edouard qui sont tout sacrifiés, l'un après l'autre : les Anglois ne savent pas pardonner Je trouve que la France a très-mal fait en faisant révolter ces braves gens, & plus mal fait encore en les abandonnant à la

vengeance d'un ennemi implacable : il ne faut pas ainsi se jouer de la vie des hommes.

Les desseins que vous m'avez envoyés sons charmans ; la déesse Flore elle-même conduisoit sans doute votre belle main en les faisant. Je les montre à tout le monde ; on les admire , & je suis contente. Mais je vous prie , ma chere amie , de ménager vos beaux yeux : le dessein ne doit être qu'un amusement ; n'en faites pas une occupation , &c.



LETTRE VII.

Au Duc de BOUFLERS. 1747.

VOus connoissez , Mr. le Duc , toute mon estime pour vous : il s'est présenté une occasion de vous en donner une petite preuve , & je ne l'ai pas laissée échapper. Le Roi vous a nommé pour aller commander à Genes , que les Autrichiens menacent de nouveau , mais qu'ils menaceront inutilement lorsque la République vous aura pour son défenseur : ces pauvres pantalons disent qu'ils

ne sauroient se défendre eux-mêmes.

Cependant la révolution singuliere, par laquelle les Génois ont recouvré leur liberté & chassé leurs tyrans, sera admirée dans l'histoire, & l'on voit avec surprise que dans l'état d'humiliation où se trouve actuellement l'Italie, il reste encore quelques étincelles de ce beau feu qui animoit les anciens Romains : allez l'entretenir.

Les Génois sont des amis utiles dans la présente crise des affaires ; ils ont frayé le chemin de l'Italie à Dom Philippe ; ils y ont assuré le pouvoir de la maison de Bourbon, ne les exposons pas à s'en repentir. La France est d'ailleurs leur alliée naturelle, & ils le sentent bien. Les Empereurs, qui se qualifient de successeurs des Césars, prétendent en vertu de ce titre chymérique au domaine de chaque état d'Italie, dont ils puissent s'emparer, & qu'ils regardent comme fief du saint Empire. En conséquence les Princes d'Italie, qui ont continuellement besoin de protecteurs n'en peuvent point avoir de plus sûr, ni de plus puissant que la maison de Bourbon.

Cependant vous verrez bientôt que les

les Génois ſont turbulens, inquiets & factieux : c'eſt pour cela que j'ai conſeillé au Roi de leur envoyer un homme qui fût à la fois bon Officier, & judicieux politique, capable de concilier les eſprits du peuple le plus intraitable de la terre. Louis XI. les connoiſſoit bien ; ils lui envoyerent un jour des Députés pour lui offrir la ſouveraineté de leur République. *Vous vous donnez à moi*, dit ce Prince, *& moi je vous donne au diable.* Pour vous, Monſieur, ne les donnez pas au diable ; mais allez les ſauver par reconnoiſſance, & pour l'intérêt de votre patrie. Je vous verrai avant votre départ & ne vous ſouhaiterai pas les talens & le courage néceſſaires pour réuſſir : vous avez tout cela ; mais vous aurez beſoin de patience ; en avez-vous ? &c.

LETTRE VIII

A la Marquiſe de FONTENAILLES.

J'Allois vous écrire & vous gronder lorſque j'ai reçu de vous une lettre pleine d'eſprit & d'amitié. Elle a déſarmé ma

colere; & je ſuis prête à vous embraſ-ſer. Cependant une lettre ne ſuffit pas à mon cœur. Vous ſavez que je ſuis dif-ficile dans le choix de ma compagnie; & que vous êtes du petit nombre de celles que j'eſtime & que j'aime à voir: pourquoi donc me refuſez-vous ce plaiſir?

Je ſuis ſeule au milieu de cette fou-le de petits Seigneurs qui me haïſſent, & que je mépriſe. Pour la plupart des femmes, leur converſation me donne la migraine. Leur vanité, leurs grands airs, leurs petiteſſes & leur fauſſeté les rendent inſupportables: je ne le leur dis pas; mais je n'en ſuis pas plus heu-reuſe.

C'eſt à préſent que je connois que les Rois peuvent pleurer comme les autres hommes: pour moi je pleure ſouvent ſur l'ambition qui m'a amenée ici, & ſur l'ambition qui m'y retient: plaig-nez ma foibleſſe. On dit que le Roi du Monomotapa a cinq cens bouffons qui l'accompagnent par-tout pour le faire rire. Lous XV. a cinq cens ſinges qui l'obſedent tous les jours à ſon lever; mais c'eſt rarement qu'ils le font rire: il n'eſt gueres moins triſte que moi.

Que je les plains ces Dieux de la terre, qu'on croit si heureux ! L'amitié seule, plutôt que l'amour pourroit les consoler : mais les Rois n'ont point d'amis ; il y en a même peu qui soient dignes d'en avoir : ils n'ont que des esclaves & des flatteurs.

Vous, ma chere amie, vous m'aimez : je ne suis pas tout-à-fait à plaindre. Quand viendrez-vous ici ? Ne manquez d'amener Mlle. de Fontenailles : vous verrez par les caresses que je lui ferai, quelle est ma tendresse pour la mere, &c.

LETTRE IX.

Au Maréchal de BELLISLE. 1747.

JE suis très-fâchée, pour vous & pour la France, de cette malheureuse affaire d'Exiles. On blâme fort ici la témérité du Chevalier de Bellisle, & on dit que jamais sage général ne se fit tuer : ceux qui parlent de la sorte, sont peut-être trop sages eux-mêmes. Pour moi, je ne blâme personne, & encore moins les morts. Mr. votre frere avoit peut-être trop de feu ; mais du moins on ne

l'accusera pas de lâcheté ; il est tombé dans le champ d'honneur : c'est la gloire & la récompense des héros, & c'en est assez pour vous consoler.

Il ne convient peut-êtres gueres à une femme de parler de ces matieres : l'ambition de la plupart de notre sexe est de plaire aux vivans sans s'embarrasser des morts : celle du vôtre est de se faire casser la tête. Chacun à son goût. Mais pour moi, je me plais à honorer le mérite & les hommes qui vous ressemblent.

Toute la France est dans des mortelles alarmes au sujet de cette subite irruption des Autrichiens & des Piémontois en Provence. Quand à moi, quoique bonne Françoise, je n'ai pas la moindre crainte : n'êtes-vous pas là ?

Tandis qu'on se bat, nos Ministres parlent toujours de la paix. J'ai souvent des conférences avec ces têtes graves, qui ne me paroissent pas aussi admirables que je me les figurois avant de les voir de près. L'art d'un politique est de tromper & de mentir à propos pour le bien de l'état : il me semble que cet art n'est pas difficile. Je m'en vais vous dire une folie : je m'imagine quelquefois

qu'une jolie femme emploie plus d'esprit & de profonde politique à sa toilette qu'il n'y en a dans tous les cabinets de l'Europe ; car l'art de plaire est encore plus difficile que l'art de tromper. Vous ne serez pes sans doute de mon avis ; mais je ne veux pas vous prendre pour juge, parce que vous êtes vieux.

Ne manquez pas, Mr. le Maréchal, de battre bien ces Messieurs, qui ont tué le pauvre Chevalier : je le souhaite pour votre propre gloire & l'honneur de la nation. Envoyez-nous au plutôt de bonnes nouvelles : le Roi vous récompensera en Roi, & moi en jolie femme : je vous laisserai peut-être baiser ma main. Adieu, Mr. le Maréchal ; souvenez-vous de votre belle retraite de Prague : j'ai promis la victoire ; ne me faites pas mentir.

LETTRE X.

A la Marquise de BLAGNI.

NE voulez-vous pas venir voir mes pigeons & les baiser ? Ils sont si jolis :

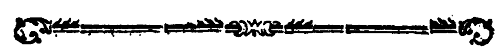
leurs tendres careſſes rappellent des ſouvenirs bien doux, & ne manquent jamais de faire rêver les filles : c'eſt pour cela que je ne les montre jamais à à Alexandrine. Madame de Monteſpan avoit ſix ſouris blanches qu'elle atteloit à un petit carroſſe de filigrane, & qui prennoient la liberté de mordre ſes belles mains. Nos jolies femmes ont toujours des chiens, ou des chats; je n'aime pas tout cela; je n'aime que mes pigeons.

Le Roi eſt à la chaſſe : je n'ai pas voulu l'accompagner parce que j'étois de mauvaiſe humeur, ce qui l'a fait rire. Je lui dis quelquefois qu'il eſt comme ce Nembrod, dont j'ai entendu parler au ſermon, qui étoit *un fort chaſſeur devant le Seigneur*. Mais ce Nembrod étoit un méchant Roi, & Louis XV. eſt bon; ce qui fait une grande différence.

Tandis qu'il va à la chaſſe, la Reine paſſe ſon temps à prier Dieu : c'eſt une ſainte : les grandeurs & les vanités de la terre ne la touchent plus. Je voudrois en pouvoir dire autant; car le monde avec tout ſon éclat & ſes plaiſirs m'ennuie quelquefois à mourir : mais je ne

le veux pas assez. Il semble que nous ayons deux ames, l'une pour approuver le bien, & l'autre pour faire le mal.

Cependant la Reine, malgré toute sa sainteté, a un grand défaut; c'est qu'elle me hait : elle semble oublier à mon égard la loi qui oblige les Reines comme les autres à aimer leur prochain comme elles-mêmes. Pour moi, je n'aime pas ce défaut-là, grace à Dieu : j'aime cette Princesse, & je la révere parce qu'elle est vertueuse, & je voudrois avoir le courage de l'imiter. Je vous aime aussi avec tendresse, ma belle amie; & vous le savez bien, &c.



LETTRE XI.

Au Maréchal de SAXE. 1747.

IL faut toujours vous admirer & vous aimer. La France n'étoit pas accoutumée à vaincre les Anglois : cette gloire vous étoit réservée. Un Maréchal de France, grand homme & bon citoyen, qui ne s'embarasse pas par qui le Roi soit servi pourvu qu'il le soit bien, &

qui ne connoît pas les petitesses de la jalousie, disoit dernierement que vous réunissiez en vous l'ardeur du grand Condé avec la sagesse de Turenne. Je ne sais pas si ces célebres généraux, qui ont fait trembler l'Europe dans le dernier regne, étoient aussi grands qu'on les représente; mais je sais que vous êtes plus utile. Ils ont fait dans des guerres injustes des conquêtes dont la nation n'a tiré aucun avantage solide : ils attaquoient, mais vous nous défendez, ce qui est plus important & plus honnête.

On dit, Mr. le Maréchal, qu'au milieu des travaux & des fatigues de la guerre, vous trouvez encore du temps pour faire l'amour. Je suis femme, & ne vous blâme pas : l'amour fait les héros, & les rend sages. Charles XII. de Suede est peut-être le seul qui n'ait jamais aimé; mais il en a été puni; il est mort fou & malheureux. Les anciens germains disoient, qu'il y avoit *quelque chose de divin dans une belle femme* : je suis presque de leur avis, & je pense que la grandeur de Dieu brille avec plus d'éclat sur un beau visage que dans le cerveau de Newton.

Nous allons nous réjouir de votre nouvelle victoire ; prenez encore cinq ou six villes pour vous amuser le reste de la campagne, & puis venez voir vos amis.

Les conférences de Bréda continuent toujours ; je ne sais à quoi elles aboutiront, & si elle nous donneront la paix, dont la France a grand besoin : mais nos plénipotentiaires demandent trop. & les ennemis n'offrent pas assez. J'ai bien peur que cette pompeuse négociation se réduira à rien ; elle n'a produit jusqu'ici que des complimens & des révérences. Vous n'en êtes sans doute pas fâché ; car pour vous autres héros, votre gloire & votre plaisir consistent à tuer les hommes : mais le Roi seroit bien aise de les rendre heureux. C'est pour cela qu'il est toujours prêt à donner la paix ; mais il faut aussi qu'elle soit honorable & utile.

On a chanté hier le *Te Deum* dans la chapelle du Roi pour la bataille de Lawfelt ; mais je n'aime pas cette cérémonie, qui me paroît injurieuse à Dieu : c'est comme si quelqu'un alloit remercier un bon pere de ce qu'il a eu le bonheur d'égorger ses enfans, il seroit

plus juſte & plus naturel de lui en demander pardon.

Comment ſe porte le comte de Friſe ? J'eſpere qu'il reſſemblera à ſon oncle. Le Roi ſonge à le marier & à l'établir d'une maniere digne de vous & de lui. Adieu, Mr. le Maréchal, je ne vous recommande pas de continuer à battre l'ennemi, mais d'avoir ſoin de votre ſanté pour le ſervice du Roi, & la ſatisfaction de vos amis. Souvent la perte d'un ſeul homme eſt une calamité publique : c'eſt ce que la France éprouveroit, ſi elle avoit le malheur de vous perdre.



LETTRES XII.

Au Comte de LOWENDAL. 1747.

JE vous remercie de votre lettre & de votre conquête. Vous avez donc pris Bergopzoom en dépit de l'envie & des hollandois. Cette ville, qui a bravé le génie de Spinola, & qui portoit le nom de *pucelle*, n'a pu vous réſiſter; ce qui prouve que les François ſont capables de tout, quand ils ſont commandés par des hommes comme vous. Ils n'ont

fait que prendre des Villes pendant toute cette guerre comme en se promenant : mais la prise de cette derniere met le comble à leur gloire & à la vôtre : je suis charmée que nous vous en ayons l'obligation.

Les Alliés disent dans leurs gazettes, que vos troupes en entrant dans la ville ont massacré sans distinction homme, femmes & enfans. Je ne sais pas si cet horrible mensonge leur est utile pour exciter la fureur des peuples ; mais je sais que les hommes sensés ne le croirons pas. Les François ont justement la réputation d'être les peuples les plus humains de la terre : ils aiment la victoire, & non pas le sang.

Continuez, Monsieur le Comte, à faire honneur à la patrie que vous avez adoptée, & qui vous estime. Si la vieillesse & les infirmités venoient à nous priver du brave Maurice dans le cours de cette trop longue guerre, vous nous resterez, & on ne s'appercevra pas qu'il soit mort.

Il est humiliant pour la France que ses deux plus grands Capitaines soient étrangers ; c'est une remarque que le Roi a faite en apprenant la prise de Ber-

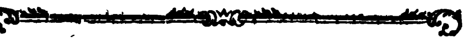
gopzoom ; il s'étonnoit que la nation ne produisît plus d'aussi grands hommes que dans le dernier regne. Le prince de Conti, qui étoit présent, reprit tout haut : *c'est parce qu'aujourd'hui nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Ce mot est piquant : mais il y a peut-être quelque vérité.

La Comtesse de Lowendal vint hier à l'audience. Le Roi la reçut comme la femme d'un Héros, & lui dit : *Madame, tout le monde gagnera quelque chose par cette conquête de Bergopzoom, je donne au Comte le bâton de Maréchal de France, & j'espere avoir le plaisir de donner la paix à mes sujets.* Je vis ensuite cette Dame en particulier, & mon estime pour elle s'en est augmentée. Avec toutes les graces de son sexe, elle a le sens & l'esprit du vôtre. Je lui ai demandé son amitié : quant à la mienne, c'est une dette que je lui dois & que je lui payerai toujours avec plaisir : je lui dis que si jamais je pouvois lui être utile, j'esperois qu'elle me jugeroit digne de la servir.

Le Roi vient de donner un Régiment à votre fils : Mr. d'Argenson n'en étoit pas d'avis à cause de sa grande jeunesse ; mais je lui ai répondu par ces mots de Corneille :

... Aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

J'avois raison : le mérite du pere répond de celui du fils. Je vous souhaite, Monsieur, seulement une bonne santé : vous trouverez tout le reste en vous-même.



LETTRE XIII.

A la Comtesse de BRÉZÉ.

JE viens de renvoyer une femme ennuyeuse, qui m'a donné des vapeurs. Il n'y a gueres d'autre compagnie à la Cour, qu'on nomme pourtant le séjour de l'esprit & de la politesse. Selon moi la politesse consiste à être aimable, & quiconque m'ennuie est un rustre : j'éprouve tous les jours qu'il n'y a pas de plus mauvaise compagnie que la bonne compagnie.

On dit, ma chere, que vous vous amusez actuellemedt à vous faire peindre : j'en suis bien aise ; c'est signe que vous êtes toujours belle. Vanlo est un homme inimitable pour attraper la res-

femblance : dites lui de ne pas oublier ces deux petites foffettes qui vous rendent le fouris fi aimable, ni ces levres de rofe que je prends tant de plaifir à baifer, ni ces yeux tendres & touchans qui me difent fi bien, *je vous aime.*

On dit qu'un Sultan fit un jour appeler dans fon ferrail un fameux Peintre Vénitien pour tirer le portrait de fa femme favorite : mais le peintre lui difant que pour cela il falloit qu'il la vît, ce prince jaloux le trouva fort impertinent, & le renvoya. Si vous euffiez été dans ce ferrail, vous n'auriez jamais eu le plaifir de voir votre portrait.

Il y a demain un bal mafqué à l'opéra : j'ai prefque envie d'y aller, & de vous prendre en paffant. Je m'habillerai en marmote, & vous comme il vous plaira : mais nous ferons enrager les hommes. En attendant l'exécution de ce noble deffein, donnez-moi un baifer; je vous le rendrai bientôt.

LETTRE XIV.

Au Maréchal de SAXE. 1747.

VOus nous envoyez toujours de bonnes nouvelles; chacune de vos lettres annonce une victoire, ou une conquête, & vous êtes *l'enfant gâté* de la fortune. Les lettres de César étoient sans doute de même: mais ce César se portoit bien quand il conquéroit le monde pour lui; & vous êtes malade quand vous gagnez des batailles pour nous: avouez que la gloire est une maîtresse cruelle, qui fait payer ses faveurs bien cher.

Mais à propos de César, Mr. de Brissac, qui étoit à la derniere action, & qui m'en rapportoit les particularités, dit: je soupai avec Saxe la veille de la bataille. Ici je l'arrêtai tout court, & lui fis observer que, par respect pour votre titre de général, il devroit au moins dire, *Monsieur de Saxe. Eh, morbleu, Madame*, reprit-il vivement, *est-ce qu'on dit, Mr. César, Mr. Alexandre?* Cette saillie gasconne est un mot sublime, & vaut seule le plus grand éloge.

Il ne vous manque, Mr. le Maréchal, qu'un peu de ſanté, pour être l'homme le plus heureux de la terre, puiſque vous en êtes le plus grand : les héros ne devroient jamais être malades.

Les Hollandois murmurent beaucoup, & ne vous aiment pas dans leur voiſinage : ils ſe reſſouviennent de l'invaſion de Louis XIV. Ils craignent le même ſort ſous ſon ſucceſſeur, quoiqu'ils ne ſoient qu'auxiliaires. Mais, après tout, il eſt en leur pouvoir de détourner l'orage qui les menace, & qu'ils craignent. On ne leur demande autre choſe que d'être neutres, dans une guerre qui ne les regarde pas ; & je ſuis étonnée que ces marchands, qui entendent d'ailleurs ſi bien leur intérêt, ne prennent pas dans cette occaſion le parti le plus ſage & le plus sûr. Ils ſemblent avoir oublié la leçon de leur fameux Jean de Wit, qui leur conſeilloit de ne jamais faire d'allience offenſive, *mais plutôt d'imiter le prudent chat, qui ne prend les ſouris que pour lui.*

Au reſte, la faction Angloiſe eſt toute puiſſante chez eux par l'influence de la maiſon d'Orange. Les bons patriotes ſentent

ſentent bien à quelles calamités leur pays va être expoſé : mais ils murmurent tout bas, & ſont ſans pouvoir. Leur Miniſtre Van Hoy préſente ſans ceſſe mémoires ſur mémoires ; il proteſte que leurs Hautes-Puiſſances ſont pleines de reſpect pour le Roi, & ne ſouhaitent rien plus ardemment que de vivre en bonne intelligence avec nous. De notre côté, nos Miniſtres lui proteſtent que la nation Françoiſe a le plus grand reſpect pour l'illuſtre nation Hollandoiſe, & ſouhaite cordialement qu'elle devienne ſage & raiſonnable. Nous eſpérons qu'elle le deviendra, quand elle nous verra à ſes portes, & que vos victoires nous procureront une paix ; que les Héros n'aiment pas, mais dont toute l'Europe a beſoin. Les François meurent de faim au milieu des acclamations, des feux de joie, & des cris de *vive le Roi.*

Je vous ſalue, &c.

LETTRE XV.

A la Ducheſſe de DURAS.

SAvez-vous bien que nous allons bientôt avoir une nouvelle Dauphine? C'eſt la Princeſſe de Saxe : on va envoyer un certain Duc, qui aime les actions d'éclat, pour en faire la demande en forme. Vous connoiſſez ce Duc : il a une belle tête, mais il n'y a rien dedans. Au reſte, pour le dire en paſſant, ce mariage ſera ſingulier, le Dauphin aura pour femme la fille de celui qui a détrôné ſon grand-pere, & qui porte encore actuellement ſa couronne. Mais la conduite des Princes eſt comme celle des Dieux, bien différente de celle des hommes. N'a-t-on pas vu au commencement de ce ſiecle le Duc de Savoie faire tous ſes efforts pour détrôner Philippe V. Roi d'Eſpagne, ſon gendre, & préférer le vain titre de Roi, qu'il gagna par ce moyen, à celui de bon pere?

Après tout, je ſuis bien aiſe qu'on donne une femme au Dauphin; car j'ai bien peur que la dévotion ne lui

tourne la tête : le mariage eſt le meilleur remede contre cette maladie des ames foibles. Le jeune Prince eſt bon comme ſon pere, & il ne manque pas de ſens : mais ſon éducation a été fort négligée. On avoit propoſé au Cardinal de Fleuri de lui donner pour précepteur l'Abbé Rome, homme ſavant & plein de probité : ſon Éminence répondit, qu'il avoit trop d'eſprit ; & elle confia l'héritier du premier trône de l'Europe aux ſoins d'un ſot & d'un cafard, qui l'a élevé comme un moine, & s'eſt plus attaché à en faire ce qu'on appelle un ſaint qu'un grand Prince. Sans doute que le Cardinal, quoiqu'il eût plus de ſoixante & dix ans, eſpéroit encore gouverner le fils après le pere.

Si vous voyez la belle Comteſſe, je vous prie de l'embraſſer pour moi, & de la faire ſouvenir de ſa parole : il faut que mes amies aient de la mémoire. Quand à la mienne, elle eſt aſſez bonne : je n'oublierai jamais de vous aimer avec tendreſſe, & ce ſentiment fait un des plus grands plaiſirs de ma vie ; &c.

LETTRE XVI.

A Mr. D'ARGENSON. 1747.

JE suis très-fâchée, non pas pour vous, qui avez du courage, mais pour l'état, de ce qu'on appelle votre disgrace. Le Roi perd un bon serviteur, & vous devenez votre maître : ce n'est pas vous qui êtes à plaindre. Il y a ici une certaine faction de petits maîtres, ennemi jurés du mérite & des talens, qu'ils sont incapables d'avoir; & je trouve qu'ils ont trop de pouvoir. Ils sont comme le chien au ratelier, qui ne pouvoit manger du foin, ni souffrir que le cheval en mangeât : quoiqu'ils soient sans génie pour servir le Roi, ils ne veulent pas que d'autres le servent : *quella rabia della gelosia* !

Votre propre exemple, Monsieur fait voir que souvent les bonnes qualités attirent plus de haine que les mauvaises. On dit que vous supportez votre exil avec plus de courage & de patience qu'un stoïcien ; je n'en suis pas surprise ; je vous connois. Je vous donne-

rois volontiers une Autruche pour deviſe avec ces mots : *Il n'y a rien de ſi dur que le ſort ne digere.*

Cependant tous les honnêtes gens eſperent bientôt vous revoir à la tête du département auquel vous avez fait tant d'honneur : ce n'eſt pas ſeulement la bonne fortune qui eſt inconſtante, la mauvaiſe l'eſt auſſi. Quoique le Roi ſoit prévenu, il eſt auſſi bon & juſte ; il ſentira bientôt que vous lui manquez. Si je puis contribuer à votre rappel, je m'eſtimerai fort heureuſe d'avoir rendu au Roi le plus grand miniſtre du ſiecle, & & de vous prouver que je ne ſuis pas ingrate, &c.

LETTRE XVII.

A Mlle. ALEXANDRINE. 1747.

COmment vous portez-vous, mon bel Ange ? Tout le monde me dit que que vous ferez honneur à votre mere, & mon cœur m'en aſſure. Vos Dames ſont fort contentes de vous : elles ne peuvent ſe laſſer de louer votre eſprit

& vos graces. Continuez à mériter leur tendresse & leurs soins, si vous voulez me plaire, & vous faire un jour estimer. Venez me voir vendredi prochain avec votre petite amie, Mlle. de Rosieres. Le Roi vous aime comme sa fille, & vous caressera : il me parle souvent de vous. Je ne doute nullement que, quand il s'agira de vous établir, il ne fasse quelque chose de considérable pour vous. Adieu, ma chere enfant, ayez soin de votre santé & aimez votre mere autant qu'elle vous aime.



LETTRE XVIII.

A la Comtesse de NOAILLES 1747.

QUe faisiez-vous hier avec ce grand flandrin de Marquis ? Je le hais parce qu'il est sot & ennuyeux ; il ne sait ni rire, ni parler comme les honnêtes gens, & je ne le vois jamais que je n'attrappe un bon mal de tête : il a un de ces visages bêtes que les Italiens appellent *volto senza senno*. Cependant on dit qu'il est bon, généreux, & toujours prêt à servir ses amis & les malheureux. J'ai de la peine à le croire,

car il faut avoir de l'esprit pour faire du bien ; les sots en sont incapables. En un mot, Madame la Comtesse, avec votre permission, cet homme n'est pas de ceux que j'aime à voir.

Devinez ce que j'ai fait aujourd'hui. Je me suis levée à six heures du matin, & j'ai été pleurer dans le parc parmi les rossignols qui n'y faisoient pas attention. Je suis triste pour bien de raisons, & je commence à m'appercevoir que j'ai fait une folie en venant à la Cour. La pompe, la grandeur, les plaisirs de cette terre enchantée ne m'enchantent plus : le charme est fini, & je ne trouve plus rien dans mon cœur qu'un vuide immense que rien ne peut remplir. Le monde est menteur ; il promet un bonheur qu'il est incapable de donner. Quelquefois il me semble que je pense autrement, & je suis assez gaie : nous sommes les machines de la Providence. On diroit qu'il y a dans le cœur humain deux mesures, l'une de plaisir & l'autre de douleur, qui se vuident & se remplissent alternativement.

Le Roi très Chrétien est comme moi triste & gai tour-à-tour. Quand la mélancolie le domine, j'ai recours à de

petits airs qu'il aime beaucoup ; nous chantons & paroiſſons contens. Le divin Jeliotte eſt toujours l'ame de ces petits concerts ; il fait pour un moment nos délices, comme il fait celles de Paris. Il ne manque jamais de ramener la ſérénité dans l'eſprit du Prince, & par-là il eſt ſouvent le principal mobile des plus grandes affaires de l'Europe ; car un Monarque, qui refuſe tout dans ſa mélancolie, accorde tout quand cette vapeur eſt diſſipée.

Pour vous, ma chere Comteſſe, vous êtes peut-être plus égale & plus heureuſe : mais ſoyez sûre que dans la triſteſſe, ou dans la joie, je vous aime toujours avec la même tendreſſe. Le Comte aura le commandement d'Alſace : priez-le de m'aimer auſſi, & de ne me plus gronder.

LETTRE XIX.

Au Marquis de LUSSAC.

Le Roi vient d'accorder un Régiment à votre fils en conſidération de vos anciens ſervices, & de ſon propre

mérite. Venez enſembles remercier ce bon Prince, & voir vos amis. Je penſe auſſi à Mlle. de Luſſac; mais elle eſt encore trop jeune pour lui donner une Abbaye. Les femmes, & ſur-tout les Religieuſes, ſont plus difficiles à gouverner que les hommes; & ces humbles *épouſes de Jeſus-Chriſt* ne ſauroient reſpecter leur Abbeſſe à moins qu'elle n'ait des rides. Cependant votre fille n'attendra pas juſqu'à ce temps-là: ſa vertu & ſa ſageſſe doivent ſuppléer en elle au défaut d'âge: d'ailleurs elle ne vieillira que trop tôt. Je vous ſalue, Mr. le Comte; je me ferai toujours un honneur & un plaiſir de vous ſervir, &c.

LETTRE XX.

A la Marquiſe du CHATELLET.

C'Eſt moi, Madame, qui dois plutôt vous remercier de m'avoir offert une occaſion de vous ſervir dans la perſonne du jeune Comte. Mon eſtime pour vous & pour lui m'en faiſoient un devoir, que j'ai tâché de remplir.

Permettez-moi en même-temps de faire compliment à mon ſexe de ce que vous l'honorez par des talens, dont les hommes doivent être jaloux : lorſque Newton étonnoit l'Europe par ſes découvertes ſublimes, il ne ſe feroit jamais imaginé qu'une Françoiſe, célebre par ſon rang & ſa beauté, ſeroit non-ſeulement capable de l'entendre, mais de l'expliquer ; ce qui fait voir que l'eſprit n'a point de ſexe. Tandis que l'ingénieux Voltaire vous chante, & que la France vous admire, ſouffrez qu'une femme qui ne fait rien, mais pleine d'eſtime pour le ſavoir, préſente à l'illuſtre & charmante *Emilie* l'hommage ſincere que toute l'Europe lui rendra bientôt, &c.

LETTRE XXI.

Au Duc de BOUFLERS. 1747.

VOus n'avez pas trompé nos eſpérances, Mr. le Duc. Je viens de recevoir votre lettre avec la nouvelle de la levée du ſiege de Genes. J'ai couru auſſi-tôt la porter au Roi, qui m'a

promis de vous récompenſer. Vous louez beaucoup les Génois, & vous dites qu'ils vous ont ſecondé de tout leur pouvoir : je n'en ſuis nullement ſurpriſe ; tout homme a plus d'intérêt que ſon voiſin à défendre ſa propre maiſon.

J'admire comme vous l'action du gouverneur de Savonne, qui n'a pas voulu obéir au Sénat, & rendre ſa place pour reſter fidele à ſa patrie : cette action auroit été digne d'un Romain, & c'eſt pourtant un Italien, & un Génois, qui l'a faite.

Vous avez raiſon de penſer à fortifier actuellement l'État de Genes contre une nouvelle entrepriſe de la part des Autrichiens, & de leur en fermer l'entrée. Cependant malgré tous vos ſoins & les bonnes intentions du Roi, il ſera difficile d'aſſurer la tranquillité d'Italie : jamais on n'a pu le faire, parce que c'eſt le plus beau pays de l'Europe, comme il en eſt le plus foible : il a toujours excité l'ambition des grandes puiſſances, & quand même elles voudroient y prévenir la guerre, les Italiens s'y oppoſeroient eux-mêmes. Comme ils ſont pauvres, ils ont beſoin

d'armées étrangeres qui viennent se couper la gorge chez eux, & les enrichir. Voilà pourquoi ils ont toujours ouvert à nos troupes l'entrée de ce paradis terrestre, qui est habité par des démons, & qu'on appelle avec beaucoup de justice *le tombeau des François.*

Le Sénat n'a fait simplement que son devoir èn vous créant noble Génois : c'est à la vérité un foible honneur ; mais la gloire que vous avez acquise, & l'estime du Roi sont d'un plus grand prix.

Si l'Infant passe à Genes, voulez-vous bien lui présenter mes très-humble respects? Le voilà à présent sûr d'un établissement: il en est bien digne. Recevez, Monsieur le Duc, mes vœux & mes complimens ; personne ne vous honore plus que moi.

LÈTTRE XXII.

A la Comtesse de BRÉSÉ.

JE vous remercie bien de votre Lettre & de vos magots. Ce Raux est un homme admirable : ses figures d'émail vont devenir à la mode comme les *pa-*

tins ; mais elle ne feront pas fi ridicules.

La pauvre Marquife de Pouange vient de mourir prefque fubitement : cela fera trembler les jolies femmes qui fe portent bien. Deux jours auparavant elle étoit au bal : à fon retour elle fe mit auffi-tôt au lit, & commença à rêver. Elle vit donc fa mere comme un grand fantôme blanc dans la trifte appareil des morts, qui lui fit figne de la fuivre. Elle fe réveilla toute épouvantée, appella fes femmes, & leur raconta fa vifion qu'elles traiterent de chimere : mais elle étoit frappée. Elle a eu un accés de fievre, puis un autre, puis un autre avec le tranfport au cerveau, & elle vient de rendre à Dieu fa belle ame. J'efpere que Dieu l'aura reçue à bras ouverts, car elle étoit fage & vertueufe. Le Marquis, qui l'adoroit, eft inconfolable : je ne plains pas les morts, mais ceux qui furvivent & qui ont le cœur tendre.

Je relis votre lettre avec cette douce fatisfaction qui accompagne la correfpondance des vrais amis. Mais je rougis des louanges que vous me donnez. Eftimez-moi, fi vous m'en croyez digne ; mais ne me le dites pas, cela eft inutile.

Je compte vous voir dans ma loge fa-

medi prochain à la comédie. On doit représenter *Zaïre* : cette piece eſt un chef-d'œuvre : elle nous convient ſur-tout, car c'eſt celle des ames ſenſibles. Adieu, *Cor mio*, portez-vous bien, je vous embraſſe.

LETTRE XXIII.

Au Maréchal de BELLISLE. 1747.

LE Général Brown a donc été forcé de repaſſer le Var, & nous vous en avons l'obligation auſſi-bien qu'à Dom Philippe, qui dans cette occaſion, dites-vous, a payé de ſa perſonne comme un ſimple volontaire. Je ne m'en étonne pas : il eſt du ſang de Bourbon. Ainſi ce beau projet du Roi de Sardaigne d'envahir la Provence, s'eſt évanoui en fumée. Les François ſont invincibles quand ils ſont commandés par des hommes comme vous, & ſur-tout quand on les attaque chez eux : Charles-Quint l'a éprouvé long-temps avant le Savoyard. Vous avez vengé la mort de votre frere : cette victoire fera oublier au Roi la malheureuſe affaire d'Exiles.

La France eſt actuellement triomphante dans toutes les parties de l'Europe, où l'on a porté la guerre. Mais hélas ! en mer les Anglois viennent d'achever de détruire les malheureux reſtes de notre marine. J'ai bien peur que tant de ſang & de tréſor prodigués dans cette guerre ſi ridicule dans ſes motifs, & ſi cruelle dans ſes effets, ne produiſent à la fin aucun avantage ; & que le Roi ne ſoit obligé de rendre les conquêtes d'Europe pour ravoir ſes colonies. A chaque fois que les Anglois nous battent, ſur ce qu'ils appellent leur propre élément, je ſuis pour ainſi dire prête à maudire la mémoire du Cardinal de Fleuri : j'en demande pourtant pardon à Dieu, car c'étoit un Prêtre. Sa politique timide & ſa ridicule économie ont achevé de faire perdre à la France toute ſa conſidération en qualité de puiſſance maritime. Il n'aimoit ni la guerre, ni les dépenſes : il avoit cet eſprit d'épargne qui eſt fort bon dans le gouvernement d'une famille particuliere, mais qui eſt ſouvent très-pernicieux dans le gouvernement de la grande famille de l'État, où il faut ſavoir dépenſer & perdre même à propos. On dit que les Anglois avoient beaucoup

d'estime pour lui : je le crois. Il a laissé pourrir nos vaisseaux dans nos ports, de peur de les fâcher ; c'étoit un sûr moyen de plaire à ces honnêtes gens. L'administration des Prêtres a toujours été plus ou moins fatale à la France ; & peut-être aussi aux autres États : ils sont faits pour prier Dieu, & non pour gouverner les hommes : n'êtes-vous pas de mon avis ?

Portez-vous bien, Mr. le Maréchal ; & soyez content : tout le monde vous estime & moi plus que les autres. Si l'on avoit dit à l'infortuné Mr. Fouquet que son arriere-petit-fils seroit non-seulement un grand Seigneur, mais un grand homme, il auroit peut-être supporté sa prison avec plus de patience. Je vous salue sincérement, & je souhaite à la France beaucoup d'homme qui vous ressemblent.

LETTRE XXIV.

Au Chevalier de SADE. 1747.

J'Ai aussi-tôt porté au Roi la bonne nouvelle que vous m'avez envoyée, &

& dont je vous remercie. Il ne comptoit pas d'abord qu'une place, telle qu'Antibes, sans fortifications, & qui n'avoit qu'une petite poignée de monde pour la défendre, pourroit seulement tenir vingt quatre heures contre une nombreuse armée. Cependant vous avez soutenu un siege de quarante jours, & à la fin forcé l'ennemi à le lever. Si cette action n'est pas la plus importante de la guerre, elle n'en est pas la moins admirable. Le Roi vous donnera au plutôt des marques de son estime; & s'il étoit capable de l'oublier, je vous promets de l'en faire souvenir. Pour moi, Monsieur le Chevalier, je me ferai toujours un devoir de servir le mérite & la valeur : par-là vous pouvez juger de mes sentimens pour vous.



LETTRE XXV.

Au Comte de MAUREPAS. 1747.

J'Ai ouvert votre lettre avec empressement, croyant que c'étoit la nouvelle d'une victoire; & c'est celle d'une défaite. Cette malheureuse affaire acheve de dé-

truire le reſte de la marine Françoiſe, & de tromper vos eſpérances. Il y a cependant quelque ſujet de conſolation : Mr. de la Jonquiere s'eſt battu en homme de courage : mais hélas ! il avoit affaire à des Anglois. On peut dire que tout eſt perdu, hors l'honneur. Je ne crois pas que ces ſuccès continuels de l'ennemi par mer aient d'exemple dans l'hiſtoire : c'eſt pour lui ſeul que la fortune n'eſt pas inconſtante. Il n'y a aujourd'hui que deux grands peuples en Europe : il ſemble que l'un ſoit deſtiné à poſſéder l'Empire de la mer, & l'autre celui de la terre ; il faut prendre patience.

Je prévois que la France ſera obligée de faire une paix honteuſe ; & de rendre les conquêtes de Flandre : la miſere du Royaume, la difficulté de faire de nouvelles levées, & l'obſtination des Alliés, qui ont plus d'argent & de patience, la rendront bientôt néceſſaire. Le Maréchal de Saxe ſe vante de conquérir la Hollande la campagne prochaine, & d'arborer les fleurs de lis ſur les remparts d'Amſterdam. A vous dire vrai, je n'en crois rien de tout, & même je ne le deſire pas. Cette conquête, en ſuppo-

fant qu'elle foit poffible, feroit très-dangereufe : Louis XIV. qui la fit, fut prefque auffi-tôt obligé de l'abandonner : il n'en tira d'autre avantage que le vain honneur d'avoir fait dire publiquement la Meffe. à Utrecht : bonne leçon pour fon fucceffeur. Je fuis dans la ferme perfuafion que le regne de Louis XV. ne fera jamais celui des conquêtes : les François du temps préfent font trop différens de ceux du dernier fiecle. Je le redis encore, la paix nous eft néceffaire : notre marine eft détruite; nous fommes épuifés d'hommes & d'argent, & nous avons de puiffans ennemis. Vous, Monfieur, qui tenez la premiere place dans le Confeil, & qui la méritez par votre expérience & vos lumieres, contribuez à rendre aux François cette paix, dont ils ont tant de befoin, & qui eft le bien le plus précieux qu'un bon Roi puiffe faire à des fujets qui l'aiment, &c.



LETTRE XXVI.

A la Marquise du SAUSSAI.

J'Ai été heureuse pendant huit jours, c'est-à-dire, tout le temps que je vous ai vue : à présent je suis triste à mon ordinaire : je puis vous dire, au scandale des grands de la terre, que malgré ma faveur & l'estime d'un grand Prince, je suis quelquefois sur le point d'abandonner la cour, & d'aller dans la retraite me consoler avec mes amis. Mais ma foiblesse me retient : je hais le monde, & ne puis le quitter.

Comment trouvez-vous la nouvelle Dauphine ? Elle n'est pas belle ; mais elle a du sens, des graces, & ce je ne sais quoi qui plaît encore plus que la beauté. Son illustre époux est trop dévot : nous verrons si elle ne le guérira pas de cette maladie des petites ames, qui ne manque jamais de rendre un Prince persécuteur, & ses sujets fanatiques. Je ne connois pas de grand Roi qui ait été dévot : le bon Henri IV. ne l'étoit pas. Aimons Dieu & la vertu : laissons la dévotion aux moines.

La Dauphine a amené avec elle un Jésuite Allemand, nommé le P. Croust, qui est son Confesseur: c'est peut-être le plus sot & le plus plat animal qui ait jamais été importé du Saint Empire germanique. Cependant elle a une extrême confiance en lui, ce qui me fait tout craindre.

Mais à propos du Dauphin, je ne vous ai peut-être jamais parlé d'une scene qui s'est passée, il n'y a pas long-temps, à Versailles. Une femme de Paris, qui étoit grosse, eût envie d'embrasser ce jeune Prince, qui est, à la vérité, beau comme l'Amour: un Officier se chargea de l'introduire; mais le Dauphin, voyant qu'elle avoit la gorge découverte, lui tourna le dos, & lui ferma lui-même la porte au nez. Vous voyez que la dévotion l'a presque rendu grossier.

Je fus hier surprise de voir la jeune Dauphine avec des bracelets de la défunte Infante, où l'on voit son portrait en miniature: le Dauphin l'a priée de les porter, ce qui ne lui fait pas beaucoup de plaisir; en effet ce procédé n'est pas galant.

Il pleut toujours, & je ne saurois aller prendre l'air. Je suis réduite à rester dans mon appartement, & à caresser mes pi-

geons. Je penſe auſſi à vous, ma belle Comteſſe. Adieu.

LETTRE XXVII.

A la même. 1747.

AVez-vous lu la cataſtrophe du tyran de Perſe, le trop fameux Thamas Kouli-Kan? il a été maſſacré dans ſon propre Palais par ſes gardes. Cet homme, ſi célebre par ſon courage & par ſes crimes, a éprouvé le ſort qu'il méritoit : belle leçon pour les ambitieux. Trois voyageurs trouverent un jour un tréſor ; l'un d'eux alla chercher des vivres, & les empoiſonna pour ſe défaire de ſes camarades, & devenir le ſeul poſſeſſeur du tréſor. Ceux-ci dans le même-temps prenoient la réſolution de l'aſſaſſiner par le même motif*, & ils l'exécuterent à ſon retour ; après quoi ils ſe mirent à manger ce qu'il avoit apporté : mais ils y trouverent la mort qu'ils méritoient, fidele emblême des conſéquences de l'ambition. O vanités, grandeurs humaines, pompeuſes chimeres ! je vous mépriſe ſincérement, mais

hélas ! je n'ai pas encore le courage de vous haïr.

On ſonge toujours à la paix. Le Roi fait des propoſitions très raiſonnables : mais les Anglois s'en moquent, & veulent traiter avec nous comme avec des vaincus. Les conférences de Bréda n'ont produit jusqu'ici que quantité de belles harangues & des complimens ; cependant nous eſpérons toujours.

Quand vous écrirez au beau Marquis, dites-lui de ne pas tant s'expoſer pour l'amour de vous & de ſes amis, car le canon ne reſpecte perſonne. Adieu, je vais partir pour Marli : c'eſt un lieu charmant, mais votre préſence le rendroit encore plus beau, &c.

LETTRE XXVIII.

A Mr. D'ARGENSON. 1747.

LEs Anglois ont donc renouvellé leur traité avec les ſauvages de Ruſſie, par lequel ceux-ci s'engagent à leur fournir trente-mille hommes en payant. Ils ſont comme les Princes d'Allemagne, amie de tout le monde en payant.

Je ne fais cependant pas ce que les Alliés feront de ces barbares. Le Roi de Prusse ne les laissera pas passer impunément, & j'ose dire que s'ils viennent jamais en Flandre, il faudra qu'ils y arrivent par mer sur les Vaisseaux Anglois, ce qui n'est gueres praticable ; ou qu'ils fassent le trajet sur une meule de moulin, comme leur grand St. Nicolas.

Cependant je regarde ces alliances avec les Russes comme d'une très-dangereuse conséquence. Cette nation, qui cent ans auparavant étoit aussi inconnue dans le reste de l'Europe que la terre australe, s'aguerrira peu-à-peu, & apprendra la discipline militaire en servant les différentes puissances qui l'emploient : bientôt elle sera en état de battre ses maîtres, & leur sera formidable. Il ne seroit pas impossible de voir un nouveau déluge de barbares, sortis des antres de Sibérie, & commandés par un nouvel Attila, qui inonderoient l'Europe. Dieu nous en préserve !

Je n'aime pas la politique : mais puisque la singularité de ma fortune m'en rend l'étude néceffaire, je vous prie de continuer à être mon guide. Après tout, je m'imagine qu'il ne faut pour

cela que beaucoup de droiture & de bon ſens. Quant à cette politique qui enſeigne à tromper les hommes, & à les rendre malheureux, je n'en ai pas beſoin, & vous êtes incapable de me l'apprendre. Je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

A la Comteſſe de NOAILLES. 1748.

A Quoi paſſez-vous le temps, ma chere amie ? Etes-vous heureuſe & contente ? Pour moi je ſuis triſte & je ſuis sûre que, s'il y a du bonheur ſur la terre, ce n'eſt pas dans les Cours qu'il faut l'aller chercher. Il ſemble que ce ſoit ici l'antre de Trophonius : on n'y rit jamais de bon cœur. Je n'y trouve que de fauſſes joies, de faux plaiſirs, & de faux amis, qui tâchent de m'aſſaſſiner en m'embraſſant. Je fais tout ce que je peux pour diſtraire ma mélancolie : mais le plaiſir eſt un don de Dieu, qu'il n'accorde jamais à l'ambition : il ne m'eſt pas plus poſſible d'être gaie qu'à Mde. de Percival d'être belle & raiſonnable.

Je vous remercie de vos cantates ; la musique & les paroles en sont fort belles ; mais à présent je n'ai pas envie de rire.

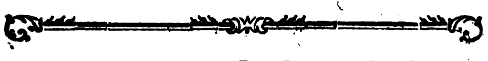
Avez-vous été chez Martin voir mon nouveau carrosse, comme vous l'aviez dit ? Je lui ai défendu de le gâter par des peintures lascives, que les honnêtes gens ne sauroient voir sans rougir. C'est pourtant aujourd'hui la mode ; mais je me moque de la mode : les femmes sages m'en estimeront davantage. Le Roi m'a fait présent de six beaux chevaux barbes : le bon Prince ! qu'il est digne d'être aimé !

A propos, est-il vrai que la Princesse de Conti, étant l'autre jour à la Messe aux Théatins, un pauvre aveugle vint lui demander l'aumône, en se plaignant *qu'il avoit perdu les joies de ce monde* ; sur quoi elle se tourna vers le Comte de Clermont, & lui dit : *Est-ce que cet homme-là est eunuque* ? Voilà une réflexion bien gaillarde, sur-tout dans une Eglise.

Je reçus hier la visite de la belle Duchesse, qui me salua de votre part, & je l'embrassai pour sa peine. Vous pensez donc toujours à moi ? Vous avez

bien raiſon : il y aura Dimanche prochain 28 ans qu'il vint au monde une certaine perſonne deſtinée à vous aimer tendrement.

Je vous prie de faire bien des careſſes pour moi à Madame de Nanteuil : je ſuis après tout bien heureuſe d'avoir des amies comme vous, &c.



LETTRE XXX.

*Au Comte d'*ARGENSON. 1748.

ON m'a préſenté un mémoire pour l'établiſſement d'une École militaire, & je vous l'envoie, parce que c'eſt une affaire de votre département. Ce n'eſt pas, comme le diſoit le Cardinal Dubois des projets de l'abbé de St. Pierre, *le rêve d'un bon citoyen* : mais il me ſemble que ce ſeroit une inſtitution très-praticable & très-utile. Les campagnes ſont remplies de pauvres gentilshommes qui vivent dans la miſere & l'abjection : on pourroit les ſoulager en élevant leurs enfans pour le ſervice du Roi & de l'État. La Nobleſſe françoiſe eſt la plus brave de l'Europe, & l'on a vu dans tous les

temps ce qu'elle savoit faire. Mais nos pauvres hobereaux qui n'ont que l'épée & du courage sont perdus pour l'État, parce que n'ayant pas le moyen de servir comme Officiers, ils dédaignent de servir comme soldats. Je crois donc que le projet de les rendre utiles dans leurs enfans, mérite attention. Si l'on entretenoit constamment un corps de cinq à six mille jeunes gens élevés avec soin par les plus habiles maîtres dans toutes les parties de l'art militaire, cela formeroit une pépiniere de bons Officiers, en qui les lumieres suppléeroient à l'expérience, & bien supérieurs à ces petits Messieurs bien poudrés qui se présentent tous les jours à votre bureau, & qui n'ont d'autre mérite pour obtenir une Lieutenance qu'un peu d'argent & beaucoup de présomption.

Je n'ai pas encore parlé au Roi de ce plan, qui me paroît sage & de la plus grande importance; je veux avoir votre avis auparavant. Considérez, Monsieur, que nous sommes en guerre avec les Anglois, & que nous y serons presque toujours par la rivalité & l'antipathie des deux nations. Ce sont les seuls ennemis qui soient à craindre pour la

France, & contre lesquels elle ne sauroit trop bien se préparer. Nous faisons la guerre avec les autres peuples pour la gloire, mais avec les Anglois pour notre conservation. On ne sauroit donc prendre trop de précautions contre de pareils rivaux, qui veulent à toute force tenir la balance de l'Europe, & qui par leur valeur & leurs richesses sont bien plus à craindre que la maison d'Autriche ne le fut jamais.

Je vous prie de vous souvenir du petit St. Marc, dont je vous ai déja parlé. Si vous l'examinez bien, vous le trouverez digne de servir le Roi, & vous accorderez l'emploi qu'il sollicite, plutôt à son mérite qu'à ma recommandation.

Je suis, &c.



LETTRE XXXI.

A Mr. de CHEVERT, *Lieutenant Général.*

J'Ai obtenu pour vous, Monsieur, ce petit gouvernement que vous desiriez, & cette préférence a causé bien

des murmures parmi vos rivaux ; ce qui m'auroit donné de vous la plus grande opinion, si le Maréchal de Saxe ne m'avoit d'ailleurs souvent parlé de vous comme d'un des meilleurs Officiers de l'armée. On objectoit que vous étiez un soldat de fortune ; un homme sans naissance. C'est ce qui vous rend plus estimable : votre mérite est personnel, celui des autres leur est étranger. Je me ferai toujours un devoir de vous servir, & ceux qui vous ressemblent : par-là on verra qu'une femme qu'on accuse avec tant d'amertume & d'injustice, sait honorer le mérite & la vertu. Venez remercier le Roi avant de partir : je vous verrai aussi avec plaisir, mais à condition que vous ne me remercierez point. Je suis, &c.

LETTRE XXXII.

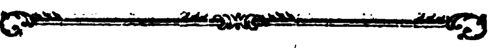
*Au Comte d'*ARGENSON. 1748.

CEtte nouvelle démarche du Roi de Prusse me fait plaisir, mais elle ne me surprend pas : il entend aussi-bien ses intérêts que l'art de la guerre ; tâ-

chons auſſi d'entendre les nôtres. J'ai prédit que cette négociation de Suede n'aboutiroit à rien, & ma prédiction s'eſt accomplie. Les Suédois ont perdu leur gloire en gagnant leur liberté: ils ont été la terreur du nord, tant qu'ils ont été eſclavages de leurs Rois: à préſent qu'ils ſont libres, ils ne ſont plus rien : ce qui ſemble prouver que la liberté eſt, pour ainſi dire, une viande particuliere qui ne convient pas à tous les eſtomacs. Elle ne nous convient pas davantage: les François ont beſoin d'un maître, & ils ſont heureux d'en avoir un bon.

Je viens de recevoir un placet d'un entrepreneur des vivres, & je vous le renvoie, parce que ces affaires ſont de votre reſſort. Il ſe plaint que le Maréchal de Saxe eſt trop ſévere, ſans doute parce qu'il ne permet pas à ces honnêtes gens de voler autant qu'ils voudroient. Répondez à ce petit Monſieur comme il le mérite. J'admire l'aſſurances de ces hommes avides, qui oſent troubler le gouvernement de leurs petits intérêts : quand le Roi envoie un vaiſſeau à la Chine, s'embarraſſe-t-il ſi les fouris ſont à leur aiſe?

Il y a ici un jeune homme de bonne famille, qui m'a été recommandé : il eſt d'une figure agréable : mais le principal c'eſt qu'il eſt brave & capable de bien ſervir. Je ſerois bien aiſe que vous fiſſiez quelque choſe pour lui, & je vous en prie.



LETTRE XXXIII.

A Mlle. ALEXANDRINE. 1748.

J'Ai reçu à votre ſujet une lettre qui m'afflige. On dit que vous êtes hautaine & impérieuſe avec vos compagnes, & que vous commencez à devenir très-indocile. Pourquoi affligez-vous le cœur de votre mere? Pourquoi la mettez-vous dans la triſte néceſſité de ſe plaindre de vous? Je vous avois tant recommandé d'être douce, modeſte & affable, comme le ſeul moyen de plaire à Dieu & aux hommes. Avez-vous ſi-tôt oublié mes leçons? Voulez-vous me mettre dans le cas de rougir de vous? J'eſpere que vous changerez de manieres par égard pour moi & pour vous-même. Point de grands airs; ils ne conviennent à perſonne, & encore moins à vous qu'aux autres. Si je

je vous fais élever comme une Princesse, songez que vous êtes bien éloignée d'en être une. La même fortune qui m'a élevée peut changer, & me rendre la plus malheureuse des femmes ; en quel cas vous seriez comme moi, rien du tout. Adieu, ma chere fille, vous savez que je ne respire que pour vous, que c'est pour vous que j'aime la vie. Si vous me promettez de vous corriger, je vous pardonne & vous embrasse, &c.

LETTRE XXXIV.

A Madame l'Abbesse de S. ANTOINE. 1748.

J'Ai reçu avec respect la lettre de V. A. S. * & je voudrois pouvoir vous consoler & vous servir. Mais je ne puis rien dans cette affaire, qu'on a représentée au Roi sous le jour le plus odieux. On vous accuse de tyranniser vos Religieuses. On dit que vous vous baignez tous les matins dans une cuve pleine de lait, que vous leur faites en-

* Votre Altesse sérénissime.

ſuite manger. Cela ſeroit bien indigne d'une Princeſſe du ſang de Bourbon, & je ne le crois pas. Mais malheureuſement on le croit ici, & le Roi eſt fort irrité. Il a donc été réſolu de vous ôter le gouvernement de vos filles. Au reſte on vous conſerve votre revenu, de ſorte qu'à le bien prendre je ſerois plutôt tentée de vous faite compliment que de vous plaindre. La charge de cent cinquante filles toujours chagrines & mécontentes eſt bien pénible, ſur-tout pour une perſonne de votre rang. Je vous remercie très-humblement de la confiance que vous avez eue en moi; j'ai tâché de m'en rendre digne. Si je n'ai pu parer l'orage qui ſe préparoit, j'ai du moins été aſſez heureuſe pour en adoucir les conſéquences, comme vous l'apprendrez bientôt. Mon profond reſpect pour vous, & pour l'illuſtre ſang dont vous ſortez, m'en faiſoient un devoir que j'ai tâché de remplir avec zele.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXV.

A la Marquise du SAUSSAI. 1748.

QU'avez-vous donc fait à Madame de Fronlai ? Elle se plaint fort de vous. Est-ce que les amis doivent se fâcher ? Elle ne m'a pas dit les particularités de votre brouillerie : mais je me charge de vous réconcilier, & de vous faire embrasser, pourvu que vous ne l'ayez pas appellée *laide*, ce qui ne se pardonne jamais entre les femmes.

Le Roi part demain pour Compiegne ; & je dois le suivre : mais je porte par-tout la même mélancolie ; il est plus facile de changer d'air que d'humeur. Quel est cet impertinent qui a dit tout haut en me voyant promener avec le Maréchal de Saxe : *Voilà l'épée du Roi & son fourreau.* Cette mauvaise plaisanterie a déja courut tout Paris, & je ne doute pas que vous ne la sachiez comme les autres. J'en voudrois connoître l'auteur, non pas pour le punir, car de pareilles sottises

ne m'offenſent pas ; mais pour le prier de mettre plus d'eſprit & décence dans ſes bons mots.

Je vous prie pendant mon abſence d'aller voir les tableaux de Mr. de Renuſſon, & d'acheter pour moi ce qu'il vous plaira : je m'en rapporte à votre goût. Mais il y a ſur-tout un morceau que je ſerois bien aiſe d'avoir, c'eſt l'enlevement de Proſerpine ; ne le laiſſez pas échapper. Voilà ma premiere commiſſion : la ſeconde, dont je vous charge encore plus expreſſément, c'eſt de vous bien porter & de m'aimer toujours. Adieu, ma chere, je ſouhaite & eſpere vous voir à Compiegne : ce jour-là ſera le plus agréable pour moi, &c.

LETTRE XXXVI.

A la Ducheſſe de DURAS. 1748.

VOus me demandez ce que je fais, Madame la Ducheſſe. Je m'ennuie, & vous aime toujours à l'ordinaire. Je m'imaginois autrefois follement que la Cour étoit le ſéjour des ris & des plaiſirs ; c'eſt plutôt celui des pleurs, du

moins pour moi. J'en ai verſé aujourd'hui d'indignation en voyant mes amis, ceux que j'ai ſervis de tout mon pouvoir, conſpirer contre moi. Cela ne m'empêchera pourtant pas de faire du bien, ſuivant ce mot d'un philoſophe : *Donne à manger aux chiens, duſſent-ils te mordre.*

Je me repens cependant d'avoir contribué à l'élévation d'un certain perſonnage, qui eſt également incapable de bien ſervir le Roi & d'être reconnoiſſant : mais alors je ne le connoiſſois pas.

Vous avez ſans doute oui parler de ce Chamillard, que Louis XIV. fit Miniſtre de la guerre, parce qu'il jouoit bien au billard. J'ai fait à-peu-près la même choſe pour cet homme-là ; il n'avoit d'autre mérite que celui d'être amuſant, & il eſt actuellement Secrétaire d'État.

Il y a ſelon moi un grand abus dans tous les gouvernemens : chaque membre de l'adminiſtration devroit être fixé pour toujours dans le même poſte, ſans eſpérance de monter plus haut : autrement on ne peut attendre de lui ni juſtice, ni application. Il ne peut pas

remplir les devoirs de la charge à laquelle il a ambition d'aſpirer, parce qu'il ne l'a pas encore; ni ceux de celle qu'il occupe, parce qu'il a deſſein de la quitter. L'homme, dont il s'agit, confirme ma remarque.

On attend ici la Ducheſſe de Parme; & j'eſpere que ſa préſence ramenera la gaieté dans cette Cour, où l'on ne rit jamais que du bout des levres. Le Roi me diſoit hier, *j'ai beaucoup de flatteurs, & n'ai point d'amis.* Voilà le malheur des Princes; on les adore, mais il eſt rare qu'on les aime.

Le jeune Comte m'eſt venu remercier du régiment qu'il a obtenu: il eſt vrai que j'ai dit un mot en ſa faveur, mais ſon propre mérite en a dit davantage; il parle des belles actions comme un homme qui eſt capable d'en faire.

Je vous verrai peut-être la ſemaine prochaine chez la belle Comteſſe, qui m'a invitée à une petite fête: ce ſera la fête de l'amitié, & par conſéquent très-agréable. Adieu, ma chere Ducheſſe; je baiſe vos belles mains.

LETTRE XXXVII.

A la Marquise de FONTENAILLES.
1748.

LA Cour eſt un bon pays pour oublier les malheureux : on ne parle déja plus du pauvre Prétendant, & il n'y a peut-être que moi qui le plaigne. On dit qu'il va ſe promener en Allemagne dans ce pays de l'orgueil & de la miſere, où il trouvera à chaque pas des Princes & des gueux. Il a un grand projet dans la tête : je ſouhaite qu'il réuſſiſſe, mais ſans l'eſpérer : les malheureux n'ont point d'amis. Le Roi lui a fait donner des lettres de change pour ſix cens-mille livres : je ſouhaite de tout mon cœur que cela contribue à le conſoler, ſi toutefois un peu d'argent peut conſoler de la perte d'un trône.

Enfin le petit Marquis a obtenu ce qu'il ſouhaitoit ; il étoit ſouple & flatteur, comme un épagneul ; faiſant des complimens à ceux qui ſe moquoient de lui, ſouffrant les injures & remer-

ciant ceux qui les faisoient, c'étoit le vrais moyen de réussir à la Cour.

Quand je considere les bassesses, l'impertinence, & caractere rampant de la plupart des courtisans, je fais beaucoup de différence entre les grands hommes & les grands Seigneurs. Ceux-ci que je méprise m'ennuient à mourir : les autres ne m'ennuient pas ; mais ils sont rares, & je n'en vois gueres. Je plains les Rois d'être environnés de ces singes dorés, aussi lâches & malfaisans que ceux d'Angola. Les Cours, que le sot vulgaire regarde avec tant d'envie, ne dévroient exciter que la compassion. L'autre jour l'Abbé de la Tour-du-pin, Prédicateur des jolies femmes, vint nous voir à Versailles ; & comme on lui demandoit ce qui l'y avoit amené : *j'ai*, dit-il, *une description du Paradis à faire, & je viens ici prendre des mémoires.* Le pauvre homme ! Si les excès des passions les plus funestes & les plus basses, l'envie, la haine, la rage, le désepoir, si les fureurs & les crimes de l'ambition peuvent donner une image du Paradis, il peut toujours venir ici.

Comme je m'interesse à tout ce qui

vous regarde, je vous fais mon compliment sur l'affaire de Boulogne : le parlement a été pour vous tout d'une voix, ce qui prouve que la justice n'est pas aveugle. Je ne le suis pas non plus dans les sentimens d'estime & de tendresse que j'aurai toujours pour vous.



LETTRE XXXVIII.

A la Comtesse de Brézé. 1748.

J'Ai toujours eu bien des ennemis : j'en ai actuellement parmi les dévots, & ce sont les pires de tous. Un saint homme de cette espece, qui a la mine, & peut-être le cœur d'un démon, se posta hier sur le passage du Roi, comme, il revenoit de la Messe, se jetta à ses genoux, & lui présenta un placet qu'il prit avec sa bonté ordinaire, & vint le lire dans mon appartement : en voici la conclusion : *J'annonce à votre Majesté de la part de Dieu, qu'il faut absolument renvoyer Madame de Pompadour au plutôt : autrement sa main vengeresse va s'étendre sur votre Royaume, & punir vos sujets de la foiblesse de*

leur Souverain. Cette insolence méritoit peut-être la mort, ou du moins une prison perpétuelle. Mais le meilleur des Princes ne se démentit pas en cette occasion : il fit appeller ce messager du Ciel, & se contenta de lui dire : *Mon ami, allez vous faire saigner, & racommoder votre cerveau ; car je vous annonce de la part du bon sens que vous êtes fou.*

Pour moi je ne le crois pas fou, mais un dangereux hypocrite envoyé non pas de la part de Dieu, mais de la part de certaines gens que je méprise & ne crains pas. Voilà mon aventure, Madame qu'en dites-vous ?

Savez-vous que j'ai acheté l'Hôtel d'Evreux ? car il faut bien que j'aie une maison dans Paris : mais je vais le faire abattre, & en bâtir un autre plus à mon goût. On se moque par-tout de la folie de bâtir : pour moi je l'approuve fort cette prétendue folie, qui donne du pain à tant de misérables : mon plaisir n'est pas de comtempler de l'or dans mes coffres, mais de le repandre. Je suis sûre que vous pensez comme moi. Aimons-nous toujours, & méprisons la bassesse & l'envie.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIX.

A la Même. 1748.

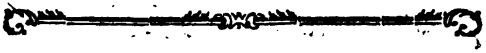
JE n'aime pas du tout votre *gouvernante* du bon homme Lachaussée, parce que cette Comédie n'est pas une Comédie, puisqu'elle fait pleurer au lieu de faire rire. Ce faux genre *larmoyant* est ridicule, & choque la vraisemblance ; cependant il devient à la mode, parce qu'il est plus facile de se guinder sur de grands sentimens de tragédie que de plaisanter avec grace : le génie comique est mort avec Moliere.

Un autre vice de la scene Françoise, c'est qu'on n'y voit jamais que des grands Seigneurs, comme si tous les hommes étoient des Marquis. Un Auteur se croiroit déshonoré, s'il mettoit sur le théatre des bourgeois & des marchands : les Anglois y mettent même des savetiers, & en cela je les approuve : la Comédie est une peinture des hommes, & un savetier est un homme comme un autre.

Un troisieme défaut, c'est que nos comiques n'attaquent jamais que des ridi-

cules : il faudroit plutôt attaquer les vices. Un homme ridicule ne fait pas de mal, & il fait rire : mais un homme vicieux est nuisible à la société, & l'afflige.

Cependant j'irai voir cette piece, parce que je l'ai promis ; & je vous prendrai en passant : après cela nous reviendrons ici s'il vous plaît, où nous ferons ce que les vieux François de Louis XIV. appelloient *medianoche*. Adieu, ma chere, j'aime toujours votre bon cœur & votre esprit.



LETTRE XL.

A la Duchesse d' ÉTRÉES.

POurquoi ne me venez-vous pas voir ? la présence d'une amie est presque le seul plaisir auquel je sois sensible. Tout le monde me parle de vous ; tout le monde vous voit : hélas ! qu'il est heureux ! Vous avez beau faire, Madame, vous ne trouverez personne qui sache aimer comme moi. Vous dites que vous m'aimez tendrement, & j'en suis sûre : c'est ce qui me fait supporter avec patience les grandeurs & les vanités de la Cour. La for-

tune qui m'a élevée, peut me tourner le dos: mais il eſt un bien qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de m'ôter, c'eſt votre amitié : voilà le vrai *baume de vie*, & il vaut mieux que celui de *le Lievre.* J'entends du bruit à ma porte : attendez, ma belle Ducheſſe, je reviens à vous dans un moment.

C'étoit ce vieux ſinge de Contrôleur général qui m'apportoit de l'argent; ſans cela je l'aurois bien grondé de venir m'interrompre quand je vous écris. Comment ſe porte le Duc? Il s'ennuie déja de la paix : mais j'eſpere qu'il s'ennuiera long-temps; car je n'aime pas la guerre. Adieu : quand viendrez-vous m'embraſſer? &c.



LETTRE XLI.

Au Duc de NIVERNOIS. 1749.

JE n'approuve pas plus que vous cette fantaiſie du Cardinal de Tencin, au ſujet du Duc d'Yorck; & je ſuis ſurpriſe de la foibleſſe de ce Prince à y conſentir. Il n'étoit pas né pour être Prêtre, mais pour ſoutenir les préten-

tions de ſon frere au trône d'Angleterre, & y ſuccéder en cas de mort. Mais le voilà mort lui-même par ſon acceptation d'un bonnet rouge; & cette maiſon infortunée, qui a coûté tant de ſang & de tréſors à la France, va devenir le jouet de l'Europe. Je hais ce vieux Tencin pour ſa bévue : mais lui & tous les Prêtre ſont comme les eunuques, qui voudroient que tous les autres hommes leur reſſemblaſſent. Il ne ſentoit pas combien les prétentions des Stuarts étoient utiles à la France en cas de guerre avec les Anglois. C'étoit un épouvantail, qui ne manquoit jamais de jetter la terreur parmi eux. Quoiqu'il en ſoit, le mal eſt fait, & le Roi eſt réſolu de donner à ſa nouvelle Eminence la premiere riche Abbaye qui viendra à vaquer; c'eſt de quoi vous pouvez l'aſſurer. J'ai pitié de cette malheureuſe famille, qui a été pendant tant de ſiecles le jouet de la fortune. La France, qui a toujours été l'aſyle des Princes malheureux, n'abandonnera pas ceux-ci. Si elle ne peut les rétablir ſur le Trône de leurs ancêtres, du moins elle leur fournira toujours les moyens de vivre avec dignité, & d'une maniere digne de leur rang.

Les Religieuses de St. Cyr m'ont prié d'obtenir pour elles un corps saint pour mettre dans une nouvelle Chapelle, qu'elles viennent de bâtir. Voulez-vous bien, Mr. le Duc, vous charger de cette bonne œuvre. La Cour de Rome n'est pas avare de ces sortes de présens, & elle vous l'accordera sans peine : mais gardez-vous bien d'envoyer à ces bonnes filles un saint avec deux jambes gauches comme le St. Olive des Capucins. Je ne puis m'empêcher de rire en écrivant ceci : c'est une plaisante commission pour un Ambassadeur & un Philosophe.

Le Clergé de France devient de plus en plus turbulent : s'il étoit le maître, il renouvelleroit les *dragonades* de Louis XIV. Mais grace au Ciel, notre Roi très-Chrétien n'est ni dévot ni persécuteur ; il n'a, dit-il, aucun pouvoir sur les consciences, & n'en veut point avoir. Le bon Prince : pour moi, je hais les Prêtres intolérans ; & si j'étois Souveraine, je ne persécuterois que les persécuteurs. Vous pensez comme moi, Mr. le Duc ; & je vous prie, au nom de la raison & de l'humanité, d'éclairer leurs intriques à Rome, & d'éteindre

les premieres étincelles de cette guerre ſacrée qu'ils ont tant d'envie d'exciter.

Je vous prie de faire mes tendres complimens à Mde. la Princeſſe Pamphili : c'eſt une femme bien eſtimable, quoiqu'Italienne. Je vous prie de vous bien porter, & d'aimer toujours ceux qui vous aiment.

Je ſuis, &c

LETTRE XLII.

Au Comte de FRISE. 1750.

TOute la France pleure avec vous la perte du grand homme, qui lui a fait tant d'honneur. Il étoit vieux & accablé d'infirmités : la mort étoit un bien pour lui : il n'y a que l'État qui ſoit à plaindre d'avoir perdu ſon défenſeur. Tous les bons François ſont dans l'affliction : le Roi qui la partage, veut vous donner des marques de ſon eſtime pour le Maréchal de Saxe, & l'honnorer encore après ſa mort dans ſon neveu. Il vous laiſſe le Château de Chambord avec toutes ſes dépendances, & les mêmes privileges dont feu votre Oncle jouiſſoit.

Quant

Quant à sa pompe funebre, il en fera les frais d'une maniere digne de lui, & du Héros qu'il regrette. Il auroit bien voulu lui donner une place dans la sépulture des Rois de France. Mais comme il est mort Luthérien, les préjugés de notre Religion ne permettent pas à ce bon Prince de lui donner cette derniere preuve de sa reconnoissance. Il sera donc enterré selon ses desirs dans le Temple de St. Thomas à Strasbourg; & je ne doute pas que dans le transport des tristes restes de ce grand-homme, les peuples n'accourent en foule sur la route pour donner à sa mémoire des larmes semblables à celles qui furent versées pour le Maréchal de Turenne.

Quant à moi, Monsieur, je l'honorerai toujours en vous; & j'ose dire que vous lui ressemblerez un jour. Quand il se présentera une occasion de vous servir, je vous prie de ne pas accorder à d'autre le plaisir de vous obliger. Je suis très-sincérement, &c.



LETTRE XLIII.

A Mr. de la BEAUSSIERE *. 1740.

JE ſuppoſe que vous êtes encore à Paris. Auſſi-tôt que vous recevrez cette lettre, ne manquez pas de porter deux cens louis à l'adreſſe ci-jointe, & d'aſſurer la perſonne à qui vous les remettrez de toute mon eſtime. Le malheur des temps m'empêche de faire mieux; mais j'eſpere avoir le plaiſir de l'obliger plus ſolidement une autre fois. En attendant, je penſerai à quelque place qui lui convienne, &c.

LETTRE XLIV.

*A la Ducheſſe d'*ETRÉES. 1750.

JE vis hier Mr. le Comte, qui me fit des complimens pour vous & pour lui : il m'aſſura que vous vous portiez bien, ce qui eſt le principal; car je vis dans mes amis.

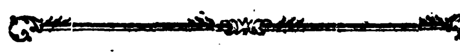
* Son Intendant.

Nous venons de recevoir une triste nouvelle. Le brave Maurice est mort dans son Château de Chambord : cette perte est un malheur public. On dit que feu le Maréchal de Villars apprenant que le Duc de Berwick avoit été tué au siege de Philipsbourg, il s'écria : *cet homme a toujours été heureux*. Le pauvre Saxe n'a pas eu ce plaisant bonheur des Héros ; car il est mort dans son lit comme une vieille femme, & tel que Mr. de Catinat, ne croyant rien, & peut-être n'espérant rien *.

J'ai eu occasion de le voir souvent, & je crois avoir bien saisi son caractere. Il n'étoit grand qu'à la tête d'une armée : par-tout ailleurs il avoit les petitesses des ames vulgaires, ce qui me rappelle le mot de la Bruyere, *qu'il est difficile d'être héros aux yeux de son valet-de-chambre*. Ce sont ses débauches qui l'ont tué encore plus que la vieillesse, ou les fatigues de la guerre ; & il n'étoit pas délicat dans ses plaisirs. Dans les deux dernieres années de sa vie, c'étoit un cadavre ambulant, dont il ne restoit plus rien que le nom. Cependant, malgré

* Trop sévere.

tous ses défauts, qui sont l'appanage de l'humanité, c'étoit un grand homme à qui la France doit peut-être sa conservation, & qu'elle ne sauroit trop regretter. Il ne sera pas enterré à S. Denis, parce que les prêtres disent qu'il étoit hérétique. Pour moi, j'aime de pareils hérétiques, & je souhaite que Dieu nous en envoie encore un semblable. Je vous aime aussi, Madame la Duchesse; mais je ne vous vois pas assez souvent. Je suis, &c.



LETTRE XLV.

A la même.

J'Allai hier pour vous voir, & l'on me dit que vous étiez au Palais-Royal. J'y courus & ne vous trouvai pas. La Duchesse étoit occupée d'une maniere que nos jolies femmes de Paris trouveroient supérieurement ridicule : devinez à quoi. Elle brodoit des manchettes pour son beau Duc. Il y a une certaine Princesse dans Homere, qui va à la fontaine laver les chemises de ses freres, & elle se plaint qu'elles sont

trop sales : mais dans ces temps simples, les Princesses avoient des mains de paysannes, ce qui n'est plus à la mode aujourd'hui. La Duchesse me fit beaucoup d'amitiés, & nous parlâmes de vous comme vous méritez qu'on en parle. Je vis avec une certaine vanité qu'elle vous estime autant que moi, & je l'en estime davantage.

J'ai vu cette misérable rapsodie sur le Maréchal de Saxe. S'il vivoit encore, il rougiroit de la maniere platte & ridicule, dont on le loue. Pour moi, je crois qu'il n'y a que ceux qui sont capables d'imiter les grands hommes qui soient capables de les bien louer, & je prends l'éloge d'un sot pour un affront.

Mais à-propos de ce pauvre Saxe, il avoit quelquefois des idées singulieres. Je lui demandois un jour pourquoi il ne s'étoit jamais marié. *Madame*, dit-il, *comme le monde va à présent, il y a peu d'hommes, dont je voulusse être le pere ; & peu de femmes, dont je voulusse être l'époux.* Cette réponse n'étoit pas galante, mais pourtant il y a quelque apparence de raison. Il disoit aussi qu'une femme n'étoit pas un meuble propre à un soldat. Malgré cela, il entre-

tenoit des filles qui à la fin l'ont tué, & c'est une Comédienne qui lui a donné *le coup de grace* : jugez par-là de ses compagnies.

Nous aurons ici samedi prochain une représentation de *Mahomet* : venez-y apprendre avec moi à détester la superstition & à admirer Voltaire. Nous avons mille faiseurs de vers, mais nous n'avons qu'un poëte. Il vint hier matin me rendre ses hommages : mais s'il me traite en Reine, je le reçus aussi mieux qu'un Roi ; car il faut honorer les grands talens. S'il ne croit pas en Dieu, comme on le dit, tant pis pour lui : cela n'empêche pas qu'il ne soit grand homme ; c'est dommage qu'il devienne vieux.

Dites à Mr. le Duc que je le hais : parce qu'il est venu ici sans me voir, on diroit que les hommes estimables me fuient, pour me livrer à une troupe d'animaux à figure humaine, qui m'ennuient, & que je méprise. S'il se repent, & repare sa faute au plutôt, je pourrai peut-être lui pardonner. Portez-vous bien, ma chere Duchesse, & soyez toujours gaie, si vous voulez toujours être belle : la tristesse enlaidit ; &c.

LETTRE XLVI.

A Madame de la POUPLINIERE.

JE ne m'imaginois pas, Madame, que nous aurions jamais quelque chofe à nous dire. Vous m'avez écrit une lettre violente, & je vous ferai une réponfe modérée Je fais que vous êtes depuis quelque-temps à la tête des belles femmes qui ont des deffeins fur le cœur du Roi: vous le fuivez par-tout: il vous trouve toujours quelque part en embufcade pour le furprendre, & cela nous fait rire. Je vous en demande pardon, Madame, il faudroit plutôt plaindre la folie que d'en rire. Vous faites plus aujourd'hui, vous m'infultez par une lettre qui n'a ni fens, ni juftice, comme fi j'étois le feul obftacle qui s'oppofe à votre ambition. J'ai le malheur, Madame, de ne pas connoître tout votre mérite; & quoique vous ayez fait tout votre poffible pour le faire connoître au Roi très-Chrétien, il n'en fait pas davantage que moi.

Vous êtes la femme d'un homme riche & eftimable; tâchez de ne plaire qu'à lui;

mais si vous vous obstinez à vouloir plaire au Prince, travaillez paisiblement à ce beau projet, sans vous fâcher contre moi, qui n'ai pas l'honneur de vous connoître, ni de vous estimer. Voici la premiere fois que je prends la liberté de vous écrire ; ce sera aussi la derniere. La charité m'a dicté cette lettre ; & si la folie d'une femme n'est pas un mal incurable, je souhaite qu'elle produise un bon effet. Je suis, &c.

LETTRE XLVII.

A Mr. CAMPBEL.

JE suis très-sensible au souvenir du Prince Edouard, & à toutes vos honnêtetés ; mais j'ai peur que l'affaire qu'il médite ne soit bien difficile : je ferai cependant tout mon possible pour le servir par estime pour lui & pour son illustre maison. Le Roi, qui ne l'a éloigné que par force & en gémissant, n'abandonnera jamais ses intérêts : c'est de quoi vous pouvez l'assurer. Son Mariage avec la Princesse de Modene feroit un petit équivalent de ses prétentions,

& lui fourniroit un établiſſement : on ne négligera rien ici pour le faire réuſſir. Il a fait tant pour nous, que nous ſommes obligés par reconnoiſſance de faire quelque choſe pour lui. Il y a des gens, & même des François, qui diſent que jamais le Roi n'a eu de ſérieuſe intention de le rétablir ſur le trône de ſes ancêtres, & qu'il ne l'a envoyé en Écoſſe que pour ſervir d'épouvantail aux Anglois. Je ſais de bonne part que ces gens-là mentent. La France n'a pu le ſoutenir comme elle l'auroit voulu: les ennemis étoient maîtres de la mer, & l'on n'a jamais pu faire paſſer dans la Grande-Brétagne les troupes deſtinées à ſupporter ſa cauſe & celle de ſes amis. Dans une nouvelle guerre (car les deux nations, qui ſe haïſſent reciproquement, ne ſauroient vivre long-temps en paix) dans une nouvelle guerre, dis-je, on trouvera peut-être une occaſion plus favorable. En attendant, le Roi, qui aime le Prince Edouard, & le plaint, eſt réſolu de le ſervir de tout ſon pouvoir.

Eſt-il vrai qu'il a été attaqué près de Francfort par des aſſaſſins maſqués ; qu'il en a tué un, & bleſſé dangereuſement

deux autres? Sa bravoure eſt bien connue ; mais il eſt triſte pour lui d'être obligé de l'exercer contre des vils meurtriers : ces ſcélerats étoient-ils Anglois ?

Je vous prie, Monſieur, de lui préſenter mes reſpects & mes ſervices. Sa cauſe eſt la cauſe des Rois, & ſi je pouvois contribuer ſelon mon petit pouvoir à la faire triompher, je regarderois certainement cette action comme la plus belle de ma vie.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLVIII.

A Mr de PUISIEUX, *Miniſtre d'Etat.*

1750.

JE ſuis étonnée de ces chicanes des Eſpagnols. La France n'a-t-elle pas aſſez fait pour eux? Louis XIV. après plus de cinquante ans de regne & de gloire, s'eſt vu ſur le bord du précipice pour s'être obſtiné à ſoutenir le Roi que le dernier Prince de la maiſon d'Autriche avoit nommé pour ſon ſucceſſeur, & empêcher le démembrement de leur Monarchie. Louis XV. a fait une longue &

ſanglante guerre, qui n'a été utile qu'à Dom Philippe par l'établiſſement honorable qu'on lui a procuré en Italie. Tant de ſervices rendus à l'Eſpagne aux dépens de la France ſembleroient exiger quelque reconnoiſſance. Cependant elle s'obſtine à nous refuſer comme à toutes les autres nations l'entrée de ſes ports d'Amérique, ſans faire la moindre différence entre ſes amis & ſes ennemis. On peut dire même que les Anglois ſont plus favoriſés que nous par l'avantageux & important traité de *l'Aſſiento.*

L'ambition & la vanité de Louis XIV. ont été ſatisfaites : il a aſſuré avant ſa mort la couronne d'Eſpagne à ſa maiſon : mais trop ſouvent l'ambition & la vanité des Princes font le malheur des peuples ; comme il eſt arrivé par cette eſpece d'union des deux Monarchies. Juſqu'à cette époque la France avoit preſque toujours été en guerre avec l'Eſpagne ; & l'avoit tellement épuiſée, que Charles II. fut obligé de faire de la fauſſe monnoie : nos corſaires enlevoient ſes gallions, & nos colonies ſubſiſtoient aux dépens des ſiennes. Mais tout eſt changé depuis qu'elle a un Roi de la maiſon de

Bourbon : délivrée d'un ennemi redoutable, elle augmente tous les jours sa puissance, & reparoîtra bientôt avec son ancienne splendeur par l'intime alliance des deux couronnes : nous nous battons, & nous nous épuissons pour elle.

Voilà, Monsieur, quelques-unes des instructions qu'il seroit peut-être à propos d'envoyer à notre Ambassadeur à Madrid pour lui servir de guide dans sa présente négociation ; si toutefois vous l'approuvez. Le desir d'être utile & de plaire au Roi l'emporte, depuis que je suis ici, sur mon inclination naturelle ; car je n'aime pas la politique, & d'ailleurs cette étude ne convient guere à mon sexe. Cependant il faut que je m'en mêle, pour ainsi dire, malgré moi ; car autrement avec vous, Messieurs, je n'entendrois pas la langue du pays.

Je vous prie de m'envoyer votre courier avant de l'expédier : j'ai un paquet de complimens à lui donner pour quelques *doms* & *donnes*, &c.



LETTRE XLIX.

A la Comtesse de NOAILLES.

JE plains & j'admire le courage de cette pauvre petite Vaubonne, qui s'est empoisonnée volontairement pour ne pas être obligée de coucher avec un homme qu'elle n'aimoit pas. Cette pauvre fille a donc été la victime de la lâche avarice de ses parens. Qu'il étoit cruel de la forcer à épouser un vieux singe de soixante ans avec un œil de verre & une jambe de bois ! C'étoit renouveller le supplice de ce Mézence, qui lioit les vivans avec les morts. On dit qu'ayant été conduite dans la chambre nuptiale, elle se retira dans un cabinet voisin tandis que le monstre se deshabilloit, & que là elle prit un verre de poison qui la tua en un quart d'heure de temps. Je n'approuve nullement le suicide : j'espere cependant que Dieu lui a fait grace : c'est plutôt le crime de sa famille que le sien.

Je vis hier l'Ambassadrice de Venise, qui vous aime & vous loue beaucoup : je l'en estime davantage, car il faut avoir

du mérite pour le discerner dans les autres. On vient de déclarer la grossesse de Madame la Dauphine, & tout le monde est dans la joie ; réjouissez-vous aussi & aimez-moi, &c.

LETTRE L.

A la même.

IL est arrivé cette nuit une aventure qui a causé beaucoup de confusion, & qui est singuliere : je m'en vais vous la dire. Un homme a pénétré, je ne sais comment, dans l'appartement de Madame, tandis qu'elle étoit couchée & endormie ; s'est jetté sur son lit & l'a embrassée. Aussi-tôt voilà la pauvre Princesse qui se réveille, se débat, & jette les hauts cris. On accourt, & on la trouve qui étoit tombée dans la ruelle, étroitement embrassée par cet homme qui ne vouloit pas lâcher prise. On l'a conduit en prison dans le dessein de le punir de sa témérité : mais après quelques recherches on a trouvé que c'étoit un somnambule qui occupe une petite charge à la Cour, & qui ne manque jamais de cou-

rir toutes les nuits en dormant, à moins qu'on ne l'enferme avec ſoin. On l'a donc relâché, & chacun rit de cette aventure, excepté Madame, qui paroît un peu confuſe.

Voilà la nouvelle du jour. Votre Mairan a préſenté ſon livre au Roi, qui l'a bien reçu. Mon Dieu, qu'il a l'air bête ! & cependant tout le monde dit que c'eſt un grand homme : au reſte tous ces géometres ont l'air ſot. On m'a raconté une petite anecdote au ſujet de cet homme-là, qui m'a bien fait rire. Le feu avoit pris par hazard à ſa maiſon, & étoit près de pénétrer au ſecond étage, où il travailloit tranquillement à ſes cercles & à ſes triangles. On court lui dire de ſe ſauver ſans délai, s'il ne veut pas avoir le plaiſir d'être brûlé tout vif, & de donner ſes ordres dans ce cas preſſant. *Parlez à ma femme*, dit-il, *je ne me mêle pas de cela.* Sur quoi il ſe remet à rêver à la lune comme auparavant. On a été obligé de l'arracher de force de ſon cabinet, & de l'emporter hors de la maiſon : quels animaux !

Je m'en vais à la Meſſe, & je prierai Dieu pour la pauvre Couſine. Eſt-

elle dont toujours si malade ? Si elle vevoit à mourir, je plaindrois tous les honnêtes gens qui l'aiment. Adieu : aimez-moi toujours davantage, & dites-le moi souvent, &c.

LETTRE LI.

A la Duchesse d'ETRÉES.

CE fou de Bâville est revenu de l'*Isle ténébreuse*, & il parle avec enthousiasme des Angloises. Les philosophes de ce pays-là, dit-il, ont éclairé le monde, & les femmes l'embellissent. Mais, lui disoit le Roi; on prétend que ces Angloises sont fort pâles. *Ah, Sire*, reprit cet original, *c'est la couleur de la tendresse & de la volupté ; & si je n'avois que trente ans ; je craindrois plus ces joues pâles que nos visages rouges de Paris. Si le paradis de Mahomet existe, c'est sont sûrement des Angloises qui font le bonheur des Saints.*

Ce qui étonne Bâville, c'est que les Anglois n'ont pas de bons vers galans ; car, dit-il, les belles femmes devroient inspirer les belles pensées. Il se propose

dans vingt ans d'ici de faire un second pélerinage en Angleterre, pour voir si les filles ressemblent à leurs meres. Il nous amuse tous les jours par ses folies : en un mot, il est dans le même enchantement que s'il sortoit du Palais d'Armide. Il dit qu'à son arrivée à Londres, la sombre humeur des hommes pensa lui donner des vapeurs ; mais que la beauté, l'esprit & les graces des femmes dissiperent bientôt sa mélancolie. Malgré tous ses éloges, il trouve cependant un grand défaut dans ces aimables femmes ; c'est qu'elles aiment trop nos modes. Tant que les Angloises, dit-il, ne seront qu'Angloises, ce sera un sexe divin ; mais bientôt elles voudront être Françoises, & alors les Françoises vaudront mieux qu'elles.

Je crois après tout que ce n'est pas absolument à tort qu'il loue tant les femmes de ce pays-là : j'en ai vu qui étoient charmantes, mais peu d'hommes agréables. Ce Bâville ne vous a pas pourtant oubliée : il se ressouvient qu'il a laissé à Paris un petit visage de Déesse, qu'il se propose d'aller adorer bientôt. Que Dieu le conduise ! il commence à m'ennuyer. Je me propose aussi de vous aller sur-

prendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas. Adieu, ma chere ; je vous aime tendrement.



LETTRE LII.

Au Marquis de S. CONTEST.

LA retraite de Monſieur de Puiſieux laiſſe vacant le département des affaires étrangeres. C'étoit un bon Miniſtre : le Roi en veut encore un meilleur, & vous êtes celui qu'il a nommé. Vous avez fait la paix ; venez la conſerver, ce qui eſt encore plus difficile. Les Hollandois vous regretteront parce qu'ils vous eſtiment : mais je ne m'imagine pas que vous les regretterez. Le Maréchal de Belliſle dit que l'Ambaſſade d'Hollande eſt la plus difficile & la plus déſagréable de toutes. Dans les autres Cours on a affaires à des Princes d'un tour d'eſprit généreux : mais chez ces marchands, qui foulent aux pieds le Crucifix * au Japon pour gagner de l'argent, les négociations ſe ménagent com-

* Incroyable !

me une affaire de commerce ; & ils traitent avec les Rois comme avec leurs correſpondans, toujours attentifs à ce qu'ils peuvent gagner. Quittez donc, Monſieur, ces froids bataves, pour venir honorer votre patrie par des talens & des lumieres que le Roi veut récompenſer. Je vous ai en mon particulier des obligations, qu'il acquittera pour moi, &c.

LETTRE LIII.

*Au Comte d'*ALBEMARLE. 1750.

MYlord, j'ai appris qu'avant hier, dans une grande compagnie & à la fin d'un grand ſoupé, vous avez tenu ſur mon compte des propos qui ne ſont ni vrais, ni convenables à la dignité d'un Ambaſſadeur. Tout le monde ſait que vous êtes homme de plaiſir ; mais je ne ſavois pas que vous fuſſiez capable d'en prendre à déchirer une femme abſente, qui n'a pour vous ni haine, ni eſtime. Si vous étiez ſujet du Roi ; je me vengerois en vous mépriſant en ſecret. Mais comme vous êtes l'Ambaſſadeur d'une

nation respectable, souffrez que par égard pour elle, & non pour vous, j'expose ici votre injustice.

Votre mémoire & vos plaintes sur le rétablissement de la marine Françoise ont été lus dans le conseil, & on les a trouvés superiéurement ridicules. C'est comme si vous trouviez mauvais qu'un homme qui a la fievre prenne le quinquina. Le Ministre m'a montré ce beau mémoire, & je lui en ai dit mon sentiment d'une maniere allégorique par cette fable :

La paix étant faite parmi les animaux, le loup dit au hérisson, pourquoi ne te défais-tu pas de tes pointes ? J'y consens, replique celui-ci, pourvu que tu commences par t'arracher les dents.

Voilà, Mylord, tout ce que j'ai dit, & que j'ai dû dire, quand j'ai été consultée. La fable vous a déplu ; & pour vous en venger, vous m'avez calomniée. Ce procédé n'est ni généreux, ni honnête, sur-tout de la part d'un étranger, qui ne me connoît pas du tout ; & que je ne me soucie pas de connoître. Je doute fort que le Roi d'Angleterre, votre maître, vous ait envoyé ici pour cela. J'estime votre nation, & c'est pour cela que je souhaiterois que celui qui

la repréſente ici fût vrai & décent, & que la table qui fait ſes délices ne fût pas un rendez-vous de ſatyre malhonnête.

Pardon, Mylord, de la liberté que je prends : ſi vous continuez à mal parler, je n'en ſerai pas ſurpriſe : mais je ne m'en plaindrai plus. Je ſuis, &c.



LETTRE LIV.

Au Marquis de ST. CONTEST, *Miniſtre d'Etat.*

JE n'aime pas cette affaire de Valbure : il falloit l'encourager, & non l'anoblir. Voilà donc un habile négociant transformé en petit gentilhomme. Malgré tous les beaux raiſonnemens qu'on apporte pour anoblir le commerce, je ne crois pas que cela ſait à propos dans une monarchie abſolue. Un Marchand devroit ſe rendre reſpectable par ſon honnêteté & les ſervices qu'il rend à l'État, ſans chercher des diſtinctions par des parchemins ſtériles, qui ne font que le rendre ridicule. Vous connoiſſez le fameux Bernard : il a de même obtenu le titre de Comte ; mais perſonne ne le

lui a donné. Dans un État Monarchique il y a deux ordres essentiellement séparés & distingués, les nobles & les roturiers : les fonctions des premiers sont de le défendre, & celles des seconds sont de le nourrir & de l'enrichir, sans jamais aspirer à des honneurs inutiles, qui ne sont pas fait pour eux. Je n'ai jamais engagé le Roi, & je ne l'engagerai jamais à anoblir personne : mais je ne suis pas toujours consultée.

Cette affaire de la vanité, qui n'est rien en elle-même, peut devenir dangereuse par ses conséquences; puisqu'on paroît actuellement disposé à anoblir tous ceux qui se distinguent dans le commerce, ce qui jettera nécessairement la confusion dans tous les ordres de l'État, & amenera peut-être une révolution dans le Gouvernement. Dans une Monarchie le Roi donne un coup de pied à son premier Ministre ; celui-ci aux grands Officiers de la Couronne, qui le rendent à leurs inférieurs ; c'est une réaction continuelle entre les différens ordres de la nation, & se termine aux derniers des sujets. Dans les Républiques c'est autre chose, celui qui se trouve à la derniere place peut parvenir à la

premiere; & par-là il y a toujours une ſorte d'égalité ſubſiſtante entre tous les membres de la ſociété, ils ſont tous citoyens ; il n'y a par la conſtitution aucune diſtinction permanente entr'eux ; ils ſont tous nobles & légiſlateurs. Si en France on vient à confondre les ordres de l'État ; ſi un Marchand peut devenir Gentilhomme, & continuer ſon commerce, toutes les diſtinctions ſeront abolies, & par degrés la Monarchie ſe changera en république. Voilà ce que l'on doit craindre, & ce que je crains. Continuez, Monſieur, à bien ſervir le Roi, & à l'éclairer : c'eſt un bon Prince, mais quelquefois trop facile ; toujours diſpoſé à faire le bien, mais ſujet à trop écouter des conſeils qui lui ſemblent utiles, & dont il ne prévoit pas les mauvaiſes conſéquences. Pour moi, je vous ſeconderai en tout ce qui me paroîtra raiſonnable & conforme à la nature du gouvernement François. Si je me trompe, ce ne ſera pas ma faute : tout homme impartial me pardonnera des erreurs involontaires. Mes tendres complimens à Mde. la Marquiſe : je ſerois bien aiſe de la voir ; embraſſez-la pour moi.

LETTRE LV.

A Mr. de PAULMI, *Ministre d'Etat.* 1750.

JE fuis bien aife, Monfieur, que le Roi ait penfé à vous. Il vous a appellé au Miniftere, parce qu'il vous croit bien capable de le fervir; je le crois auffi, & je n'ai eu garde de bleffer la vérité en parlant contre vous. Si vous rempliffez les devoirs de l'emploi pénible, dont il vous a honoré, avec une exactitude égale à vos talens, il fera fatisfait; c'eft toute la reconnoiffance que je vous demande. Vos prédéceffeurs ont mis beaucoup de confufion dans votre département : on efpere que vous corrigerez les abus.

Madame de Paulmi eft venue ici en cérémonie pour me remercier: je n'aime pas ces complimens. Je tâcherai toujours d'obliger le mérite; & quiconque fe rend digne de ce que je fais pour lui, n'eft pas ingrat: pourquoi me remercier d'avoir été jufte?

Je vous prie de paffer famedi chez moi

avant d'aller au conseil. On doit y agiter une question importante, à laquelle je m'intéresse vivement : mais je crains ces têtes froides de nos Ministres, qui à force d'être prudentes sont souvent déraisonnables. Le Sénechal de Brézé, voyant un jour Louis XI. à cheval, dit, que *ce cheval portoit le Roi & tout son conseil*; parce que ce Prince ne consultoit personne, & il s'en est quelquefois bien trouvé. C'est l'usage dans toutes les assemblées de décider à la majeure : il vaudroit souvent mieux décider à la mineure, & je ne doute pas que vous ne pensiez comme moi. Adieu, Monsieur ; si ce que vous appellez ma faveur peut vous être utile, je vous prie de vous adresser toujours à moi ; c'est moi que vous obligerez, &c.



LETTRE LVI.

A la Comtesse de BRÉZÉ.

IL y a huit jours, il y a un siecle, que je ne vous ai vue, ma belle Comtesse : vous êtes bien cruelle. Croyez-vous donc que je puisse vivre si long-tems sans voir

les perſonnes qui me ſont cheres? Je ſuis jeune, je ſuis belle, à ce qu'on m'aſſure: tout le monde m'adore, ou du moins en fait ſemblant; & cependant je m'ennuie. J'ai une mélancolie ſecrette, que rien ne peut diſtraire, excepté la préſence des perſonnes que j'aime. Quel vuide affreux dans cette grandeur & ces plaiſirs des Cours, que les ignorans deſirent ſans les connoître! Je crois en vérité que je deviendrai philoſophe, & qu'après avoir bien connu les vanités du monde, je finirai par les mépriſer. Venez vîte m'embraſſer & me conſoler.

Le Cardinal de Rohan eſt donc mort; ce Prêtre ambitieux qui a tué Louis XIV. En le tourmentant par des ſcrupules qu'il n'avoit pas lui-même, & l'a fait mourir perſécuteur. J'aime ſincerement la Religion: mais j'ai de la peine à aimer ſes Miniſtres, ſur-tout depuis que je les connois.

J'ai vu votre Dlle. de la Loubere, elle eſt jolie & aimable: je prendrai ſoin d'elle pour l'amour de vous, pourvu qu'elle en ſoit digne. Adieu, je baiſe votre joli viſage: ne manquez pas de l'apporter ici quelque jour de cette ſemaine, &c.

LETTRE LVII.

Au Marquis de VANDIERE.* 1750.

POurquoi, mon Frere, ne vous ai-je pas vu depuis quinze jours. Tandis que vous vous occupez peut-être de vos plaisirs, je m'occupe de vos intérêts. Venez incontinent remercier le Roi, qui vous a nommé Contrôleur de ses bâtimens. Cette place est comme celle de Pétrone : vous devez être *l'arbitre des élégances*, & encourager les beaux-Arts. Mais pour cela vous serez obligé de les étudier, sans croire ces petits flatteurs qui assiegent les gens en place, & les louent effrontément des bonnes qualités qu'ils n'ont pas. Voltaire dit si bien cela :

Que son mérite est extrême !
Que de graces, que de grandeur !
Ah ! combien Monseigneur
Doit être content de lui-même !

Pour votre honneur & le mien, ne soyez pas ce *Monseigneur*-là : j'es-

* Depuis *Marquis de* MARIGNI.

pere que vous vous rendrez digne des bienfaits du Roi.

Je vous envoie quelque chose pour ma petite Alexandrine : ne venez pas ici sans la voir & l'embrasser pour moi. Donnez cinquante louis à sa gouvernante : j'aime cette femme-là, & je suis très-contente de ses soins. Je ferai sûrement quelque chose pour elle; car il faut être juste, & récompenser le mérite. Adieu, mon cher Frere ; je vous attends & vous embrasse.

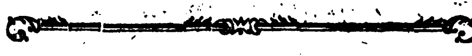
LETTRE LVIII.

Au Duc de MIREPOIX.

VOs dépêches, Mr. le Duc, ont paru plus importantes que vous ne l'imaginez ; & nous craignons que ces chicannes au sujet des limites du Canada ne produisent à la fin une rupture. Votre Roi George est un Allemand, & il nous cherche une querelle de son pays. Les Anglois, qu'on traite de mauvais politiques, ont pourtant eu l'adresse, dans le traité d'Aix-la-Chapelle, de laisser ce point indécis, & d'en remettre la

discussion à des commissaires; en conséquence de quoi cette fameuse paix qui sembloit assurer le repos de l'Europe pour long-temps, n'est proprement qu'une suspension d'armes, pendant laquelle ils ont le loisir de respirer, & de se preparer à une nouvelle guerre. Mr. de Montesquieu dit que les Anglois n'entendent rien à l'art des négociations. Je ne sais pas ce qu'il dit de ce coup de politique de leur part; mais la bévue de nos Plénipotentiaires est impardonnable; le piege étoit visible, & pourtant ils y ont donné comme des enfans. Au reste, il faut faire bonne contenance, & ne pas paroître avoir peur. Est-il possible qu'un Anglois ait dit en plein Parlement, qu'on ne devoit pas tirer un coup de Canon en mer sans la permission de la Grande-Brétagne? Ce mot est ridicule & insolent: mais il montre l'esprit de la nation, qui a sa justice, comme sa Religion, à part. J'ai lu, je ne sais où, que les Athéniens faisoient serment de regarder comme des domaines de leur République tous les lieux où il croissoit des vignes & des oliviers. Les Anglois ne font pas ce serment, mais ils s'y conforment dans la pratique.

Mylord Albemarle paſſe ici agréablement ſon temps. Le Roi d'Angleterre, qui l'aime, & je ne ſais pourquoi, lui envoie ſa leçon toute prête, & il vient la répéter, comme un écolier, au Miniſtre des affaires étrangeres. Ce pauvre Ambaſſadeur n'auroit jamais été un Marquis de Bedmar, & c'eſt celui qui nous convient le mieux. Pour vous, Mr. le Duc, on eſpere que vous ſerez honneur à votre nation par votre vigilance & vos talens. C'eſt ſur-tout à préſent qu'il vous faudroit les cent yeux d'Argus, pour tout voir & tout obſerver. Albemarle s'amuſe ici à boire : amuſez-vous à ſervir avec zele votre Roi & votre patrie. Adieu Mr. l'Ambaſſadeur; aimez toujours vos amis, & comptez ſur eux.



LETTRE LIX.

Au Marquis de ST. CONTEST. 1751.

VOtre lettre me ſurprend, Monſieur : cette étourderie de Mr. de Beuvron, qui ne ſeroit pas pardonnable dans un enfant, l'eſt beaucoup moins dans

un Ambaſſadeur. On m'a raconté plus en détail les particularités de cette bizarre aventure. Dans ce *gala* on danſa beaucoup, ſuivant l'uſage d'Allemagne. La Princeſſe, qui ne s'étoit pas épargnée dans cette occaſion ſi chere à la vanité des femmes, fut enfin obligée de ſe jetter ſur un fauteuil pour ſe repoſer un peu. Dans ce moment Beuvron vient lui préſenter la main pour danſer encore un menuet: la Princeſſe le refuſe poliment, & lui dit qu'elle eſt exceſſivement fatiguée. Sur cela Beuvron crie qu'on manque à ſon maître, comme ſi ſon maître l'avoit envoyé en Allemagne pour danſer: il ordonne ſur le champs une chaiſe de poſte, & part à minuit ſans prendre congé. Cette échauffourée eſt ridicule: le Roi en a ri du bout des levres, mais il eſt piqué contre lui. Vous recevrez ordre de renvoyer ce pointilleux obſervateur du point d'honneur à ſon premier poſte, & de lui recommander d'être moine vain à l'avenir.

Les nouvelles des Indes ſont bien agréables: nous avons donc le plaiſir de voir le nom François reſpecté aux extrêmités du monde. On dit que la ridicule Ambaſſade de Siam flatta plus Louis le

grand que n'auroit fait la conquête d'une Province. La négociation de Mr. Dupleix, qui est venu à bout de fixer le génie inconstant des Marates, de s'en faire déclarer le Généralissime, & de nous procurer un commerce important & exclusif, est d'un bien plus grand poids, & fera une des plus glorieuses époques de ce regne. Ce Mr. Dupleix vit, dit-on, à Pondicherri avec le faste d'un Prince Asiatique. Il a cinq cens esclaves qui l'accompagnent dans ces promenades, garde beaucoup plus nombreuse que celle d'aucun Roi d'Europe: il y en a vingt qui portent son palanquin; trente autres sont occupés à chasser les mouches. Voilà un homme bienheureux, si toutefois il y a du bonheur dans la vanité.

Au reste, il ne faut lui reprocher ni son luxe, ni ses richesses; il a bien servi sa nation, tandis que nous avons ici quarante frippons qui la dévorent, & qui ne vivent avec guere moins de faste. Il faut espérer que la Compagnie des Indes va reparoître avec un éclat qu'elle n'a jamais vu dans les plus beaux temps de Louis XIV: mais j'ai peur qu'elle ne le conservera pas long-temps. Les Anglois

Anglois ne manqueront pas d'en être jaloux, & n'oublieront rien pour fruftrer nos efpérances. Cependant efpérons toujours ; c'eft au moins un beau rêve ; il ne faut pas fe rendre malheureux avant le temps.

Tout le monde eft étonné de cette grande révolution. Dupleix n'eft pas un homme de génie ; mais il y a des gens qui font de grandes chofes avec des talens très-médiocres. Souvent la fortune a plus de part dans les affaires publiques que la capacité des négociateurs.

Il y aura bientôt un grand confeil au fujet des affaires des Indes, comme vous favez ; & par certains mots échappés à quelques-uns des membres qui la compofent, j'ai bien peur qu'on ne gâte tout, & j'ai voulu vous prévenir. J'efpere que vous foutiendrez dans cette occafion l'honneur de l'État ; & que vous ne contribuerez pas par des confeils timides à le rendre méprifable, en facrifiant des avantages préfens par la crainte de quelques inconvéniens à venir & incertains. Vous êtes un Miniftre habile & sûr : on peut compter fur vous. Je vous falue, Monfieur ; n'oubliez pas dans vos pré-

mieres dépêches ce paquet particulier pour le Duc de Mirepoix.

Je ſuis, &c.

LETTRE LX.

Au Duc de NIVERNOIS, *Ambaſſadeur à Rome.* 1751.

VOs Lettres me font toujours un grand plaiſir : je n'y trouve qu'un défaut, c'eſt qu'elles ſont trop courtes. Vous me traitez comme une jeune femme toute occupée du monde & de ſes vanités, que la raiſon fait bâiller. Si vous penſez cela de moi, Mr. le Duc, vous vous trompez : je vous regarde comme le plus ſage & le plus honnête homme de France : vos lettres m'honorent, m'inſtruiſent, & me donnent une ſatisfaction pure qu'on ne peut goûter dans le tumulte des Cours.

Le Roi parle ſouvent de vous avec la plus grande eſtime, & j'apprends que vos nouveaux Romains, quoique ſi différens des anciens, ont pourtant pour votre génie & vos vertus le reſpect qu'ils méritent.

J'aurois souhaité être derriere vous à votre derniere audience : le bon Benoit XIV. ne se pique pas tant du titre de saint que de celui d'honnête homme : je l'en aime davantage. Toute l'Europe voit aujourd'hui avec étonnement un Pape raisonnable & philosophe. Malgré tout cela, c'est un prêtre, quelque respectable qu'il soit ; & je suis surprise que les Rois continuent encore à envoyer des Ambassadeurs à des prêtres, qui actuellement ne peuvent plus leur faire ni bien ni mal ; car aujourd'hui tout le monde commence à montrer les dents à la vieille barbe de Rome. Ses bulles & ses excommunications ne sont plus que des chiffons.

Au lieu d'indulgences & autres saintes bagatelles, vous m'avez envoyé des tableaux profanes, & je les aime mieux : ils sont beaux & bien choisis ; vous excellez en tout.

On espere vous voir aux noces de Mlle. de Nivernois : elle est belle comme un ange, sage, modeste, sensible, & pleine d'esprit ; en un mot, digne de vous. Je trouve le comte de Gisors bienheureux. Le Roi ne l'est guerre moins par le plaisir qu'il a d'unir de si près deux famil-

les illustres. Ce que j'admire & que j'aime en ce Prince, ce n'est pas son rang, ni sa puissance, mais sa bonté: c'est pour cela qu'on adore les Dieux, c'est pour cela qu'on l'adore lui-même. Adieu, Mr. le Duc; conservez-moi votre amitié: je crois la mériter par mon estime pour vous. Je suis, &c.



LETTRE LXI.

A Mr. de MONTESQUIEU. 1751.

J'Ai reçu votre livre & je vous en suis très-obligée? il est admirable; & je lui ai donné la premiere place dans ma petite bibliotheque, qui n'est composée que d'Auteurs qui, comme vous, font honneur à la France, & excitent l'envie des étrangers. Vous méritez le titre de législateur de l'Europe; & je ne doute pas qu'on ne vous l'accorde bientôt unanimement.

Comme j'ai à présent un peu de loisir, causons un peu ensembles. Vous dites qu'il est impossible que la religion chrétienne subsiste encore plus de 500 ans en Europe. Il est vrai que la plupart des

Prêtres font ce qu'ils peuvent pour la détruire par leur ambition & leur intolérance. Le monde a été long-temps aveugle : mais il commence à avoir des yeux & à s'en servir. Je crains sur-tout que les Philosophes, qui voient le double des autres, ne soient trop zélés dans cette occasion.

La religion chrétienne est vraie, sainte & consolante : il ne s'agit pas de la détruire, mais de réformer les abus : coupez les branches inutiles, mais ne coupez pas l'arbre. J'ai quelquefois oui parler des Quakers d'Angleterre ; je n'aime pas qu'ils se croient inspirés par le St. Esprit pour dire des sottises dans leurs assemblées ; mais j'aime la sagesse qu'ils ont eue de se passer de Prêtres. La religion est bonne ; il n'y a que ses Ministres qui sont souvent mauvais. Il sera, dit-on, bientôt ridicule d'être chrétien : si cela arrive, ce sera leur faute. D'ailleurs, je vois tous les jours que la religion Romaine fait de mauvais sujets en reconnoissant une puissance étrangere supérieure à celle du pays : nos Evêques ne sont pas François, mais sujets du Pape.

Une pratique, qui m'a toujours dé-

plu dans notre religion, mais qu'il faut pourtant respecter, c'est la confession : comment parler à cœur ouvert à un inconnu, qui se moque peut-être de vous, & qui est peut-être aussi grand pécheur ? Le jeûne, qu'on nous ordonne, ne me plaît pas davantage : c'est l'affaire du Médecin. Il est fort bon contre l'intempérance, mais je doute fort qu'un frippon, qui est à jeun, soit plus agréable à Dieu qu'un honnête homme qui a bien dîné. Je vais quelquefois au sermon, & je m'y ennuie : ces saintes harangues ont produit mille fanatiques, & n'ont jamais fait un homme de bien. Quant aux sermons de morale, ils sont bons, mais inutiles : pourquoi exhortez-vous un Anglois à devenir humble, un Fermier-Général à devenir désintéressé ? il vaudroit autant dire à un malade, Monsieur, je vous prie de n'avoir plus la fievre. Les vices sont des maladies de l'ame ; ce n'est pas par des sermons qu'on les guérira.

Malgré tous les abus & les pratiques qui me paroissent inutiles dans notre Religion, j'ai pour elle le plus profond respect : mais ce respect ne m'empêche pas de condamner l'esprit d'intolé-

tance de notre clergé. On dit que les dévots se préparent à vous attaquer, parce que vous avez parlé librement, non pas contre la foi, mais contre la superstition. J'espere que Louis XV. ne sera jamais persécuteur : il est honnête homme, & point du tout dévot. Si toutefois la cabale lui arrachoit quelque résolution violente, cette lettre vous répondra de moi, & vous ne pourrez m'accuser d'y avoir part."

Je vous remercie, Monsieur, de vos complimens : quoique je ne les mérite pas, ils ne laissent pas de me donner quelque vanité, en m'apprenant que vous avez quelque estime pour moi. Je vous prie de faire mes civilités à Madame la Duchesse d'Aiguillon : elle est bienheureuse de vous voir & de vous parler tous les jours : je n'ai pas la même satisfaction de converser avec des sages, car il n'y en a point ici. Nous n'avons que des automates, & pas un homme, excepté le Roi. Venez quelquefois me voir, m'instruire, & me consoler. Je suis, &c.

LETTRE LXII.

Au Marquis de ST. CONTEST.

OUi, Monſieur, j'ai recommandé le Marquis de Bonac pour l'ambaſſade d'Hollande, & je ſuis bien aiſe que tout le monde le ſache : quoique je ne le connoiſſe pas perſonnellement, des gens d'un vrai mérite & que j'eſtime, en diſent tant de bien, que j'ai cru devoir m'intéreſſer en ſa faveur : c'eſt une dette, que je dois au mérite, & que je payerai toujours. Je ſais qu'en général, les Militaires ne ſont gueres propres aux négociations, parce qu'ils n'ont pas ce caractere ſouple & pliant, ſi utile dans les affaires. Mais cette regle a ſans doute des exceptions, & Mr. de Bonac en eſt une : il ſait ſe battre & parler. D'ailleurs, ce regne eſt celui des Militaires : Louis XV. n'en a jamais gueres employé d'autres dans les négociations : on employoit autrefois des Évêques ; je ne ſais pas s'ils valoient mieux. J'eſpere que Bonac ſe ſera autant eſtimer des Hollandois que vous l'avez été, & ſe fera le

même honneur C'eſt la ſeule reconnoiſſance que j'attends des perſonnes que je ſers ; c'eſt la ſeule que j'ai attendue de vous, & vous n'avez pas été ingrat. Je ſuis, &c.



LETTRE LXIII.

Au Comte de MAUREPAS, *Miniſtre de la Marine* 1751.

VOus êtes, Monſieur le plus ancien ſerviteur du Roi, & vous en devriez être le plus ſage. Faut-il qu'une femme ait à ſe plaindre d'un vieillard, qu'elle n'a jamais offenſé ? J'apprends que vous vous égayez tous les jours dans vos petits ſoupés, non-ſeulement à mes dépens, ce qui eſt peu de choſe, mais même à ceux de votre maître, que vous devez reſpecter. Vous vous ſervez alors d'expreſſions auſſi injuſtes qu'indécentes, qui ne conviennent ni à votre âge, ni à votre rang. Si vous n'attaquiez que moi, je vous pardonnerois, & vous mépriſerois : mais quand un homme, oubliant la décence de ſon caractere & les loix de ſon devoir, oſe inſulter le meilleur des

Princes, qui l'a comblé d'honneurs & de bienfaits, permettez-moi de vous dire que c'est une lâcheté honteuse.

Malgré tous vos torts, Monsieur, je ne serai pas injuste : je reconnoîtrai sans peine que vous êtes un bon Ministre, & que vous avez bien servi le Roi. Mais vous ne devez pas vous contenter de le bien servir : votre devoir & la reconnoissance vous obligent encore de le respecter. S'il a des foiblesses, vous n'êtes pas son juge ; il est le vôtre. Daignez excuser cet avis, qui vaut mieux qu'un compliment. Je suis, &c.

LETTRE LXIV.

A la Comtesse de NOAILLES 1751.

LE saint Archevêque de Paris est toujours turbulent ; il afflige le Roi & moi en conséquence : il est bien différent de votre grand Oncle. Que je hais ces Prêtres qui tourmentent ainsi Louis le *bien-aimé !* mais ils disent que c'est la cause de Dieu,

Il n'y a en France que deux ordres, qui osent résister au gouvernement, & qui

lui résistent souvent avec succès; la robe & le Clergé. Le Roi n'a pas assez de fermeté : il a passé sa vie à faire des édits & à les révoquer. Le Régent Philippe, qui se moquoit de Dieu & des hommes, savoit mieux se faire obéir.

Je reçus hier la visite de l'Ambassadeur de leurs Hautes-Puissances, qui me présenta les complimens de la République. Les Hollandois sont bien gauches; mais ils ont un grand mérite : ils sont riches. Le mérite consistoit autrefois dans la valeur & la vertu; tout change.

On a joué le soir dans l'appartement du Roi, qui gagna beaucoup : mais il s'est passé une scene qui m'a déplu. Il avoit devant lui un gros monceau d'or : voilà subitement que sa manche fait tomber un louis d'or, & il se baisse pour le ramasser. Le Prince de *** qui faisoit sa partie, & qui avoit observé son action, en renverse sur le champs une centaine à dessein, & ne daigne pas y faire attention. Le Roi lui dit : mon cousin pourquoi ne ramassez-vous pas ce qui est tombé? Bagatelle, reprit son Altesse, c'est pour les balayeurs. Sa Majesté sentit ce trait de satyre, & quitta le jeu. Cependant ce même Prince fait mieux

que perfonne que le Roi n'eft pas avare, & qu'il ne peut l'être. Il n'y a pas encore quinze jours qu'il a payé toutes fes dettes, qui montoient à plus d'un million dans un temps qu'il n'avoit plus de crédit que chez fon patiffier : mais il ne s'embarraffe pas d'être ingrat, pourvu qu'il dife un mot piquant.

Avez-vous vu Nolivaux ? Je l'ai chargé d'une petite affaire, qui me tient fort à cœur ; car il s'agit de foulager une famille d'honnête gens qu'on m'a recommandée : c'eft fur-tout en pareil cas qu'il faut de la diligence : il aura affez de temps de refte pour fes plaifirs.

Mlle. de Randan fait l'ornement de la Cour par fa fageffe & fa beauté : toutes les perfonnes qui vous appartiennent, font parfaites comme vous. Adieu ! fi vous n'êtes pas ingrate, ma chere, aimez-moi toujours.

LETTRE LXV.

*A la Ducheffe d'*ÉTRÉES. 1751.

NOus allons nous réjouir pour le rétabliffement du Dauphin. Le Roi a fouf-

fert pendant sa maladie tout ce qu'un bon Roi & un bon pere peuvent souffrir : ces momens ont été les plus triste de ma vie. Mr. de Paulmi, qui avoit été envoyé dans les Provinces méridionales de France pour examiner l'état des troupes & des forteresses, nous a rapporté à son retour, que dans le temps qu'on supposoit les protestans du Languedoc prêts à se revolter contre leur Souverain, ils étoient assemblés dans leurs Temples, où ils imploroient le Ciel pour le rétablissement de l'héritier de la couronne. Le Roi en a été attendri.

J'ai imaginé une petite fête allégorique, pour témoigner mon zele dans cette occasion ; & je l'ai communiquée au Roi qui en a été content : voici ce que c'est. La scene, qui est au Château de Bellevue, représente différentes cavernes environnées d'une piece d'eau, au milieu de laquelle est un Dauphin lumineux. Quantité de monstres, vomissant feu & flammes, viennent pour l'attaquer. Mais les Dieux le protegent : Apollon descend sur un nuage, & frappe ces monstres de sa foudre ; après quoi des feux d'artifice achevent de les exterminer. Dans ce moment la scene change, & représente le

Palais du ſoleil tout reſplendiſſant de lumiere, où le Dauphin reparoît dans ſon premier éclat par le moyen d'une grande illumination.

Je compte, Madame, que vous viendrez voir tout cela : c'eſt peu de choſe ; mais rien n'eſt indifférent à l'amitié, & cette lettre eſt comme un billet d'invitation, quoique vous n'en ayez pas beſoin. Amenez tout Paris, ſi vous voulez ; tout le monde ſera bien reçu pour l'amour de vous, &c.

LETTRE LXVI.

Au Duc de MIREPOIX. 1752

JE crains bien, Mr. le Duc, que vous n'ayez trop de confiance dans les promeſſes & les proteſtations de votre vieux Roi : tous les hommes ſont menteurs, & les Rois comme les autres. D'ailleurs ſuppoſé même qu'il ſoit ſincérement diſpoſé à vivre en paix, cela n'eſt pas en ſon pouvoir. S'il ne met ſes ſujets aux priſes avec des ennemis étrangers, ils deviennent les ſiens ; en quel cas il eſt forcé d'être injuſte pour ſa propre dé-

fenſe. N'écoutez donc pas ce qu'on vous dit à la Cour, mais ce qu'on dit à la bourſe de Londres; car en Angleterre il n'y a que les marchands qui demandent la guerre, & qui la font déclarer, quand il leur plaît. Vous êtes ſur les lieux, & par conſéquent plus à portée de faire ces obſervations.

Le petit Marquis m'a montré une de vos lettres, où vous parlez des Angloiſes, avec tranſport : c'eſt un ſujet qui n'eſt peut-être gueres convenable dans un Ambaſſadeur, qui ne devroit jamais parler des belles femmes, de peur qu'on ne le ſoupçonne de les trop aimer.

Les intrigues & la galanterie peuvent ſe pardonner à un homme de plaiſir, qui n'a rien de mieux à faire : mais je m'imagine que c'eſt un grand vice dans un homme public, à moins qu'il n'ait aſſez de force d'ame pour faire, ainſi qu'Auguſte, l'amour par politique.

Il y a actuellement un homme à Londres, qui a fait des vers ſanglans contre moi : il a pris, dit-on, la fuite, pour éviter mon reſſentiment. Mais il peut revenir : quoique femme, je puis pardonner les injures : je puis même faire du bien à mes ennemis, & les forcer ſinon

à m'aimer, du moins à avoir quelque estime pour moi. Je voudrois qu'il sût cela : il vaudroit mieux qu'il revînt amuser les François par ses beaux vers, que d'aller scandaliser inutilement des étrangers, qui le croiront peut-être, & le mépriseront.

Je voudrois bien avoir quelques chevaux Anglois, car c'est, dit-on, ce qu'il y a de meilleur dans le pays que vous habitez. Je prendrai la liberté de vous charger de cette petite commission, & je demande pardon à votre excellence de changer un Ambassadeur & un Duc & Pair en maquignon : mais l'amitié anoblit tout. Choisissez m'en six pour un attelage, & envoyez-les moi le plutôt que vous pourrez.

Vous avez ici des ennemis, qui disent que vous vous occupez plus de plaisirs que d'affaires ; & moi je leur dis nettement que cela n'est pas vrai, & le Roi me croit parce qu'il vous aime. Je me flatte que vous ferez mentir ces Messieurs, & que vous acquerrez à Londres la même réputation que le fameux d'Estrade acquit en Hollande dans le dernier regne. Je le desire pour vous & pour moi, car je regarde l'honneur de mes amis comme

comme le mien propre. Adieu, Seigneur.

LETTRE LXVII

Au Duc de RICHELIEU.

JE crois, Mr. le Duc, qu'il eſt temps de vous parler d'un deſſein que j'ai depuis long-temps dans l'eſprit, & dont je vous ai déja inſinué quelque choſe. Le Duc de Fronſac eſt parvenu à cet âge, où vous ſongerez bientôt à le marier. Ma fille eſt dans le même cas, & je ſerai bien aiſe de l'établir. Si une grande fortune & de grandes eſpérances, des graçes, de l'eſprit, de la beauté & des ſentimens vertueux, peuvent la rendre digne de votre alliance, je croirois la rendre heureuſe & moi auſſi. Le Roi qui vous aime, & vous eſtime, bien loin de s'y oppoſer, ſaiſira cette occaſion de répandre de nouveaux bienfaits ſur votre maiſon. Voilà mon ſecret, qui m'eſt échappé, Mr. le Duc; & j'attends votre réponſe. Je ſuis, &c.

LETTRE LXIII.

Au même.

J'Ai reçu, Monsieur, votre lettre & & vos excuses. C'est un refus honnête, que vous avez tâché d'adoucir avec beaucoup d'adresse; mais je l'entends. Vous dites que votre fils ayant l'honneur d'appartenir par sa mere à l'auguste maison de Lorraine, vous ne pouvez en disposer sans son approbation. Je vous demande pardon de ma témérité; mais pourtant je dois vous dire que ce n'étoit pas une faveur que je demandois; c'en étoit une que je voulois vous faire. Ma fille a tout ce qu'il faut pour contenter l'ambition d'un Prince: malgré cela elle n'est pas digne de l'alliance de l'illustre Duc de Richelieu; il faudra qu'elle prenne patience: je rougis presque de ma bévue; je vois que nous ne nous connoissons pas ni l'un ni l'autre, &c.



LETTRE LXIX.

A la Duchesse de BOUFLERS. 1752.

VOtre Prince Allemand vint hier à mon audience, & m'assassina de ses complimens germaniques. Oh, l'homme maussade ! Je crois en vérité qu'il n'y a ni graces, ni esprit parmi les Allemands ; mais aussi en revanche ils disent que les François n'ont point de bon sens. On m'a raconté une saillie du Comte de Lestignac à son sujet. Son Altesse lui ayant proposé de jouer, le Comte dit ; je le veux, allons, quatre louis la partie. C'est un jeu trop mince pour moi, reprit son Altesse. Eh bien, cria Lestignac piqué, jouons en un cent de piquet tous vos petits états contre une partie de mes terres. Vous voyez dans cette occasion la vanité qui repousse la vanité : mais après tout il n'y a pas de mal à humilier un peu ces petits Princes, qui écrasent leurs sujets pour venir briller à Paris.

Est il vrai que vous allez marier Mlle. d'Erouville ? Heureux celui qui

l'aura ! Elle eſt belle, modeſte, & pétrie des graces ; &, ce qui eſt le grand point en affaire d'amour & de mariage, elle eſt jeune : baiſez-la pour moi.

Mais à propos de mariage, j'ai une grande fille qu'il me faudra auſſi bientôt établir. Cela doit m'avertir que je deviens vieille, quand même la vanité & mon miroir me diroient le contraire. Quel eſt le ſort des femmes ! Elle ne vivent, c'eſt-à-dire, elles ne plaiſent que quinze ans tout au plus : c'eſt bien la peine d'être belle. Un autre ſigne de vieilleſſe dans les femmes, c'eſt quand leur cœur devient capable d'amitié pour leur propre ſexe ; car les jeunes filles n'aiment rien qu'elles-mêmes. Je trouve auſſi ce ſigne en moi : je vous aime, & peut-être une demi douzaine d'autres avec une tendreſſe, dont je ne me ſerois pas crue ſuſceptible. L'amitié eſt un plaiſir dans tous les temps, mais c'eſt un beſoin dans la vieilleſſe. Je le ſens ce beſoin, & cela m'annonce que je ſuis ſur la frontiere.

Adieu, ma chere Ducheſſe ; conſolons-nous : il y a un bonheur propre à tous les âges ; tâchons de le connoître & de le goûter. Je vous embraſſe tendrement, &c.

LETTRE LXX.

A la Marquise de BLAGNI.

LE Roi a dîné hier en public avec la famille Royale, suivant l'usage, & j'étois présente. J'admirois avec complaisance la tendre satisfaction qu'il goûtoit à la vue de ses enfans, & cet air de bonté qu'il montre à tous ses sujets. Il a présenté des fruits lui-même à trois ou quatre bourgeoises de Paris qui étoient là. C'est un homme charmant. Je lui dis quelquefois que c'est dommage qu'il soit Roi, & que cela le gâte. Je vais vous donner un trait récent de sa bonté & de sa politesse.

Il étoit à la chasse jeudi dernier aux environs de Choisi. La fille d'un gentilhomme voisin qui s'étoit promené à cheval, & s'en retournoit chez elle, vint malheureusement à tomber. Le Roi, qui étoit alors à une centaine de pas, apperçut cette chûte, & laissant brusquement son cortege, il courut à toute bride au secours de cette fille, sauta à bas de cheval, la releva, lui demanda si

elle n'étoit pas blessée, & la reconduisit lui-même chez son Pere. Ce qu'il y a de plus héroïque à tout cela, c'est que cette fille étoit fort laide.

On dit que Louis XIV, ôtoit son chapeau même à des mendians : j'ai vu son successeur l'ôter à des gens qui ne valoient guere mieux. Ce caractere de bonté qu'il a par-tout inspire l'amour, tandis que l'air de Majesté répandu sur toute sa personne inspire le respect, & annonce ce qu'il est.

En quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

Le Duc de Villeroi m'a raconté une anecdote que vous ne savez peut-être pas. Pendant la minorité, le Roi de Perse envoya en France un Ambassadeur, qui à sa premiere Audience fut si frappé de la beauté & de l'air de grandeur de ce jeune Monarque, qu'oubliant le cérémonial respectueux usité en pareille occasion, il courut à lui, le prit entre ses bras, & l'embrassa avec un transport, qu'on eut bien de la peine à réprimer.

Mais je songe que je vous parle de ce cher Prince sans vous parler de vous-même. Vous portez-vous bien ? Aimez-vous

toujours votre amie ? Pour moi, je commence à sentir que l'amitié est la vie de l'ame : l'amour est un plaisir pour un temps ; mais l'amitié en est un de toutes les saisons, & je prépare mon cœur à le goûter avec toutes ses délices. Adieu, &c.



LETTRE LXXI.

A la même. 1751

ON dit que vous êtes fort gaie à Villars : n'avez vous pas de honte d'être gaie dans l'absence de vos amis ? Ce matin à la messe du Roi j'ai vu un petit visage charmant, & j'étoit près d'aller l'embrasser, croyant que c'étoit le vôtre : mais hélas ! je me trompois. Pensez-vous toujours à moi ? M'aimez-vous toujours de plus en plus ? Le Marquis est-il toujours gros & gras ?

Le pauvre Marigni se porte bien, & vous fait ses complimens : il a un bon cœur, mais sa tête n'y répond pas.

Savez-vous bien, Madame, que nous avons un nouveau Ministre des affaires étrangeres ? Ce ministre est le bon hom-

me Rouillé : il n'eſt pas brillant, mais il eſt appliqué & honnête homme ; le Roi l'a pris en attendant mieux. Cependant comme ſon département eſt le plus difficile de tous, je ne ſais comment il s'en tirera. Les autres Miniſtres n'ont que des ordres à donner ; & à moins qu'ils ne veuillent ſe diſtinguer par de grands projets, & ſouvent par de grandes ſottiſes, tout eſt facile : ils n'ont qu'à conſulter leurs commis, qui penſent & écrivent pour eux. Les affaires étrangeres ſont toute autre choſe : il faut que le Miniſtre connoiſſe à fond les intérêts des Princes, leur génie, ſouvent leur caprices, les myſteres, ou plutôt les ténebres de la politique, qu'il ſache mentir & tromper. Voilà, pourquoi ce département ne convient gueres à un honnête homme, & cependant Rouillé l'eſt ; il ſera la dupe des autres ; jamais ils ne feront la ſienne.

J'ai deſſein d'aller voir l'entrée du Nonce du Pape ; vous viendrez ſans doute avec moi. Il faut que vous partagiez mes folies, comme vous partagez mon cœur. On dit que cette entrée ſera magnifique. Je conſidere quelquefois l'orgueil des Prêtres, & je m'imagine que

le pauvre St. Pierre ne s'eſt jamais mis dans la tête que ſes ſucceſſeurs envoyeroient des Ambaſſades, & ſe placeroient ſans façon au deſſus des Rois. Cependant les préjugés, qui ſoutiennent leur grandeur, ſe diſſipent peu-à-peu. Le Pape, dit Monteſquieu, eſt une vieille idole, qu'on encenſe par habitude: peut-être que dans cent ans d'ici on ne l'encenſera plus du tout.

Adieu, ma chere amie; car ce titre eſt pour moi plus doux & plus reſpectable que celui de Marquiſe: je baiſe les levres de roſe de votre petite fille & les vôtres, &c.

LETTRE LXXII.

A Mr. de ROUILLÉ, *Miniſtre d'Etat.*

VOus avez bien raiſon de dire que les dépêches du Duc de Mirepoix ne ſont pas auſſi favorables qu'il ſe l'imagine. On l'amuſe, on lui donne des fêtes, & dans l'intervalle on ſe prépare en ſecret à la guerre: voilà ce que je penſe & ce que je crains. Il dit que le Roi

d'Angleterre l'a assuré de sa propre bouche de ses intentions pacifiques : peut-être ce Prince est-il sincere, mais je ne le crois pas. En vérité ces Anglois sont un peuple bien singulier : je ne les ai jamais aimés, quoiqu'on vante tant leur sagesse & leur générosité : ils sont avides, injustes, & par conséquent ennemis naturels des autres nations. J'avoue eependant sans peine qu'il y a parmi eux des hommes bien estimables. Mais en général ce peuple est extrême en tout, dans le vice comme dans la vertu : un Anglois, qui est méchant, est un monstre : un Anglois, qui est bon, est presque un Dieu ; mais les bons sont rares.

Mr. de Brissac, qui est revenu de ce pays il a quelques jours, dit qu'il se commet plus de grands crimes en Angleterre dans l'espace d'un mois, qu'il ne s'en commet dans le reste de l'Europe dans toute une année ; qu'il n'y a que les vieilles femmes qui croient en Dieu & aillent à l'Eglise, & que toute la religion y consiste à haïr le Pape & à le brûler tous les ans. Au reste, ce ne sont pas là nos affaires ; il s'agit seulement de prévenir les mauvais desseins

de cette mauvaiſe nation contre nous. J'eſpere que le Duc de Mirepoix, qui a du zele & de la pénétration, ne ſe laiſſera pas ſurprendre, & qu'il nous avertira à temps. Je vous prie, Monſieur, de lui envoyer la lettre ci-incluſe.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXIII.

Au même.

LES nouvelles d'Amérique ſont fort agréables. Comme il y a toute apparence que ce vaſte continent ſera le ſujet de la guerre, il eſt très-important d'y faire des amis. J'aime ces honnêtes ſauvages, qui ont tant d'eſtime pour *le Capitaine des François* & *ſes vaillants guerriers*. Ils nous offrent ſi généreuſement *le bras droit de leur brave jeuneſſe*, qu'il faut bien ſe garder de le refuſer. Leur nation, qui *compte plus de dix mille lunes*, *ſe prépare à regaler leurs femmes & leurs enfans des cadavres des Anglois*, & à manger ſa conquête. Elle l'a juré par *le grand eſprit*, en nous

donnant *le calumet de paix*. Quoique je n'approuve pas qu'on mange les morts, cependant il ne faut pas ſe quereller avec ces honnêtes gens pour des bagatelles. J'eſpere que cette alliance ſera plus utile à la France que la vaine Ambaſſade de Siam, dont Louis XIV. fit tant de bruit.

Les François, que tous les peuples de l'Europe haïſſent, envient & imitent, ſont pourtant eſtimés par des hommes barbares à la vérité, mais ſimples & vrais, parce qu'ils ſont bons & humains. La nation Françoiſe eſt peut-être la ſeule du monde qui ſoit bienfaiſante par caract e : les autres ne le ſont que par capr ou par intérêt : auſſi un Huron ne -il pas difficulté de dire : *un François e un homme comme moi.* On entend tous les jours parler de ſoulevemens & de révoltes dans les colonies des autres Européens : mais cela n'arrive preſque jamais dans les nôtres ; parce que nous avons autant de talent pour nous faire aimer, que les autres pour ſe faire haïr. Vous avez auſſi ce talent, Monſieur, quoique vous ſoyez Miniſtre. Continuez à mériter l'eſtime du Roi & celle du public par vos ta-

lens & vos ſervices : les homme tels que vous ſont rares.

J'ai l'honneur d'être, Mr. &c.

LETTRE LXXIV.

A la Comteſſe de NAVAILLES. 1752.

JE ne trouve point du tout extraordinaire la conduite de votre Roi Allemand. Les Princes mêmes les plus mauvais ſe piquent de rendre la juſtice à leurs ſujets : ils les conſiderent comme des animaux qui ſervent à leurs intérêts & à leurs plaiſirs : & ils ne veulent pas qu'ils ſe dévorent entr'eux, comme on ſépare des chiens qui ſe battent. Les voleurs dans leurs cavernes obſervent auſſi la juſtice parmi eux : il n'y a rien là d'admirable.

Je n'admire pas non plus la conduite de ce même Prince à l'égard de Mr. de Chauvelin, qui eſt un honnête homme, & pouvoit lui être fort utile. Il s'en repentira : les grands ne ſauroient faire de petites fautes, comme les petits n'en ſauroient faire de grandes.

Je ſuis fort ſenſible au ſouvenir de

Mr. l'Ambaſſadeur ; remerciez-le pour moi dans votre premiere lettre. Je ſerois fort charmée de le revoir parmi nous : mais il n'y a encore rien qui lui convienne ; il attendra, s'il lui plaît. Le Roi, qui l'aime, penſera à lui, ou je me charge de l'y faire penſer. A propos, nous aurons après demain une grande chaſſe, & nous paſſerons par votre château ; ce qui me fournira une belle occaſion de vous ſervir : vous pouvez compter que je ne la laiſſerai pas échapper.

Nous ſommes toujours triſtes ici, & le Roi ſur-tout ; rien ne peut le diſtraire. Quelqu'un a dit que les gueux ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours gueux, & que les Rois le ſont auſſi parce qu'ils ſont toujours Rois. Ce mot renferme un ſens profond & très-vrai. Je plains Louis XV. parce qu'il eſt Roi : il ſeroit heureux s'il n'étoit qu'un particulier ; il a tout ce qu'il faut pour cela. Mais ſa Couronne le rend miſérable, parce qu'il eſt bon & ſenſible. Un Prince a deux familles, la ſienne propre & la grande famille de l'État ; ce qui fait qu'il a toujours quelque ſujet d'affliction. Du moins le Roi très-Chrétien

est presque toujours dans ce cas : il n'est jamais heureux qu'en espérance, non plus que moi. Mais hélas ! souvent l'espérance n'est qu'un beau songe. Irus, couché sur la paille, rêve qu'ils devient puissamment riche ; il commence à bâtir & à vivre en Grand-Seigneur, il épouse une femme charmante ; & alors le plaisir le réveille, & il se retrouve sur la paille. Voilà l'image de l'espérance.

Je verrai votre niece avec plaisir ; tout ce qui vous appartient, m'est cher. On dit qu'elle est belle & sensible : je l'aime déja par avance, & je tâcherai de la servir ; si elle veut bien le permettre. Adieu, ma chere Comtesse ; embrassez-moi donc, &c.

LETTRE LXXV.

Au Marquis de CURSAY, *Commandant en Corse.*

C'Est, Monsieur, par reconnoissance pour les Génois que le Roi vous a envoyé en Corse : le même motif vous engage à les servir, & tout le monde

approuve votre conduite ; il y a longtemps que la République s'épuise à faire une guerre malheureuse aux rebelles ; il faut y mettre fin. Il ne s'agit pas de battre les corses, mais de leur donner la paix, dont ils ont besoin aussi-bien que les Génois, qu'ils appellent tyrans, & qui méritent peut-être ce titre.

Mais on a peur ici que vos Officiers Génois ne gâtent tout ; ils sont jaloux que des étrangers soient médiateurs dans cette affaire. L'envie, qui est le foible des Italiens, & sur-tout des Génois, mettra souvent votre patience à l'épreuve, parce qu'ils voudroient avoir tous les honneurs d'une paix, qu'ils sont d'ailleurs incapables de faire. Méprisez-les, Monsieur ; & faites-vous honneur en faisant votre devoir.

Les Corses sont à présent à l'égard de la République de Genes dans le même cas que les Hollandois le furent, il y a presque deux siecles, vis-à-vis de leur maître & de leur tyran Philippe II. Après beaucoup de batailles & de sieges, les rebelles changent de nom ; ils ne sont plus des sujets révoltés, mais des ennemis irréconciliables : alors la force détruit le droit, & met tout au

hi-

niveau. C'est pourquoi les Corses demandent beaucoup, & les Génois ne veulent leur accorder qu'un pardon; ils parlent en maîtres irrités contre des esclaves rebelles: mais ce ton ne se soutiendra pas. Le grand point est de conserver la Souveraineté de la République & de contenter les Corses; c'est une affaire très-délicate: on la remet à votre prudence, & à celle de Mr. Chauvelin. L'honneur & la parole du Roi sont engagés; c'est un motif plus que suffisant pour exciter votre zele.

Quant à moi, Monsieur, je vous souhaite sincérement tout le succès possible: vous êtes bien digne & bien capable de réussir. Je souhaite que la fortune, qui a souvent plus de part dans les affaires de ce monde, que la capacité & les talens, seconde vos efforts, &c.

LETTRE LXXIV.

A Mr. de MACHAULT, *Contrôleur Général.*

VOus avez dessein, Monsieur, de faire la guerre aux quarante voleurs

priviléģiés, qui désolent la France : j'aime votre courage, & je ne le blâme pas. On dit que la richesse actuelle de l'État monte à environ douze cents millions de livres, & deux cents particuliers en possedent au moins la moitié. Il n'y a pas là de proportion, & c'est un grand abus. Je pense comme vous que le Roi, en accordant aux Fermiers-généraux les droits d'entrées, n'a jamais eu & ne pouvoit avoir l'intention de ruiner ses sujets. C'est un monopole qui engloutit insensiblement tous les fonds du Royaume : il est juste de faire rendre compte à ces Messieurs : & je suis persuadée que si cette opération se fait avec soin & fidélité, elle versera plus de trois cents millions dans les coffres du Roi. Vous rendrez par-là, Monsieur, un bien grand service à l'État, & vous acquerrez chez la postérité la gloire de ce Sully, qui étoit si digne de servir le bon Henri IV. &c.



LETTRE LXXVII.

A Mr. ROUILLÉ. 1752.

VOus dites, Monſieur, que le Roi a actuellement cinquante vaiſſaux de ligne, & trente frégates: mais n'y a-t-il pas dans ce compte un peu d'exagération? N'avez-vous pas mis dans le nombre ceux que vous avez deſſein de faire conſtruire, mais qui n'exiſtent pas encore? Si votre compte eſt exact, on aſſure que la France ſera en état de faire face aux Anglois quand il plaira à ceux-ci ce l'attaquer; & je l'eſpere.

Le pauvre Albemarle obſerve toutes vos opérations avec un œil inquiet & jaloux; mais il n'oſe plus ſe plaindre: en effet il eſt ridicule de trouver mauvais qu'un homme s'occupe à bâtir chez lui & à agrandir ſa maiſon. Je ne ſais pas qui a conſeillé au Roi de faire cette nouvelle promotion de Chefs-d'eſcadre & autres Officiers de mer. Il me ſemble qu'il ne falloit pas faire tant de bruit: c'eſt ſe donner en ſpectacle au reſte de l'Europe, qui ne manquera pas d'en prendre om-

brage. Au reste, nous n'avons à craindre que les Anglois.

Mais, mon cher Monsieur, si vous avez enfin une marine, avez-vous aussi des matelots? C'est là le point capital, & le plus difficile. Les François n'aiment ni la mer, ni le service des Colonies, ce qui me fait trembler par avance; & j'ose dire que jamais la France ne brillera comme puissance maritime. Mr. d'Argenson vient de faire casser la moitié des Officiers du Régiment de Guienne, qui n'ont pas voulu passer au Canada, ni s'aller faire manger, comme ils disent, par les sauvages: ce caractere d'esprit ne présage rien de bon. Je m'imagine donc que le point le plus essentiel est d'encourager le service de mer: mais céla sera bien difficile.

Le vieux Maurepas est jaloux. Il a dit publiquement. „ Mon successeur en „ fera tant qu'il détruira à la fin la ma- „ rine Françoise." J'espere que vous le ferez mentir. Du moins le Roi est très-content, & la nation aime votre zele. Louis XIV. n'a brillé que l'espace de quatre ans sur l'océan; si vous y faites briller plus long-tems Louis. XV. vous serez un *grand Apollon*. Je suis, &c.

FIN.

TABLE

Des Lettres de ce troisieme Volume.

Fin de la Table.





